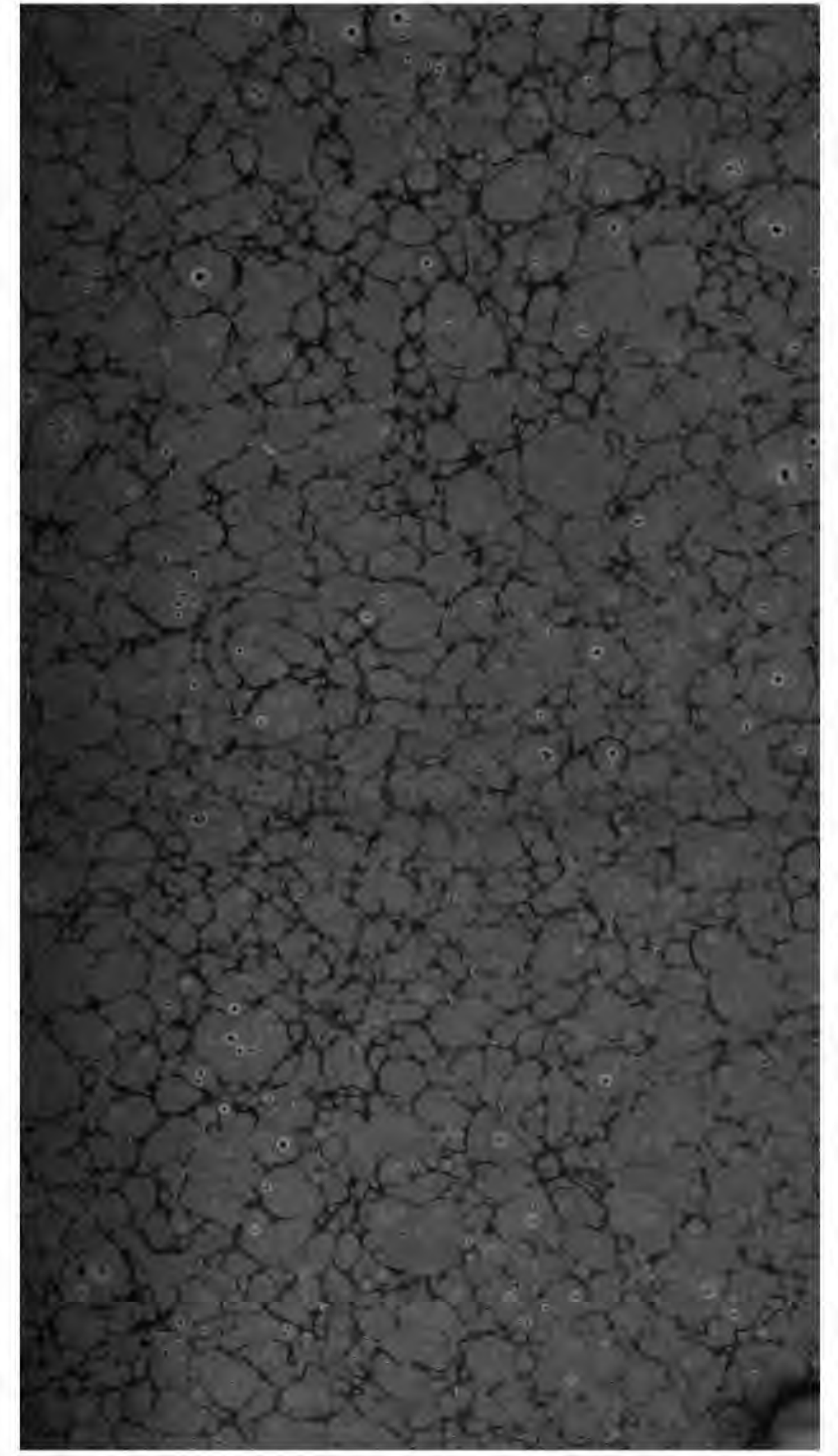



UC-NRLF
$B 183 104



Ф. Пле[illegible]ий

108 [illegible] de [illegible] 2.

MÉMOIRES

DE

MARIE CAPPELLE.

MÉMOIRES

DE

MARIE CAPPELLE

VEUVE LAFARGE

ÉCRITS PAR ELLE-MÊME.

TOME SECOND.

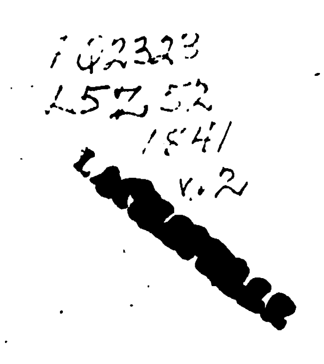
PARIS

A. RENÉ ET CIE, IMPRIMEURS-ÉDITEURS,

RUE DE SEINE, 32.

1841





I

Il était six heures du matin quand je m'enfermai avec ma vieille Lalo dans la lourde messagerie qui allait me rendre la vie du soleil et des champs. En bonne Parisienne je ne connais rien de Paris, encore moins de ses environs; aussi, après avoir passé sous l'arc de triomphe de l'Étoile, tout fut nouveau pour moi. La tête hors de la portière, j'admirai les jolis et coquets pavillons qui souriaient sur les bords de la route, et dont les arbustes fleuris secouaient leur encens sur notre passage. J'admirai la

Seine belle et gracieuse au milieu de ses champs et de ses villages, et si différente de l'orgueilleuse Seine qui coule tristement sous les ponts de sa capitale; puis Neuilly et son délicieux parc; Saint-Germain et ses forêts, qui se détachent en amphithéâtre sur l'azur bleu de l'horizon.

A quelques lieues de Paris, la campagne, sans être moins belle, devint plus sévère; les arbustes aux fleurs parfumées, mais inutiles, firent place aux champs de culture; le trèfle tombait sous la faux du moissonneur, le foin s'élevait en meules odorantes, et les grands seigles, courbés et relevés sous la brise du matin, semblaient un océan d'épis et de fleurs.

Pour la première fois cette poésie du printemps m'apparaissait hors des champs de Villers-Hellon. Toutes les joies de mon cher grand-père revenaient après l'hiver; lui, hélas! ne reviendrait plus! Mon cœur se serra. Cette nature animée me sembla ingrate, oublieuse. Lalo avait senti comme moi, et nos pensées se mêlèrent avec nos souvenirs et nos regrets.

A onze heures nous arrivâmes à Pontoise;

Mme de Léautaud y avait envoyé son tilbury, et, après quelques minutes, nous fûmes à Busagny. C'est un joli petit château qui semble avoir été détaché de sa colline aride et sablonneuse pour tomber dans la vallée. D'un côté il est adossé à une petite éminence plantée d'arbres touffus qui se déroulent comme un épais rideau; de l'autre, des prairies, des champs, des fleurs et des bois dorment à ses pieds, et n'ont pour clôture que la ceinture fraîche et murmurante d'une petite rivière. Tout cela me parut charmant, plutôt par son originalité que par sa beauté, et l'amical accueil de ses habitants ne me fit pas regretter d'avoir enfin accepté les invitations pressantes de Marie.

Après le déjeuner Marie me montra son fils, dont la pâle et chétive figure s'était ornée, pour me recevoir, du bonnet que je lui avais brodé. Elle proposa ensuite de me conduire chez sa belle-sœur, dont le château est situé à quelques minutes de Busagny.

C'était un moyen d'être seules : quelques mots, quelques regards de Mme de Léautaud m'avaient appris qu'elle était inquiète. Ses craintes

de l'hiver s'étaient-elles réalisées? notre secret était-il indignement placé? Je croyais encore à notre héros. Cependant mon imagination, frappée des terreurs de Marie, le voyait quelquefois descendre de son piédestal, pour se métamorphoser en un de ces hommes machines qui servent sur nos théâtres à chanter deux notes, à lever de grands bras, à rouler de gros yeux, à marcher en cadence; et je songeais avec un douloureux serrement de cœur à mon amitié que j'avais si ridiculement profanée! Préoccupée de ces craintes indéfinies, voulant les guérir et savoir la vérité, j'acceptai avec empressement cette promenade, et j'oubliai ma paresse, ma fatigue et le soleil brûlant de midi. Mais Mme de Nicolaï étant venue malencontreusement faire un trio de notre tête-à-tête, il fallut se résigner à parler de la pluie, du beau temps, et de la santé de sa fille, qui lui donnait de sérieuses inquiétudes.

Je fus frappée en arrivant du grandiose et de la beauté d'Osny. Ce château, qui appartient à la famille de Lameth, avait été donné à M. Scipion de Nicolaï lors de son mariage avec Mlle de

Beauvoir. Sa blanche et grande terrasse se détache sur une vaste pelouse, un petit lac lui sert de miroir, des arbres centenaires assombrissent les allées tournantes du parc, des fleurs en égayent la beauté un peu sévère.

L'intérieur répond au dehors du château. Les grands corridors avec leurs échos, le vaste escalier orné de plantes rares, la chapelle et le salon gothique, en font une résidence princière.

Les manières bienveillantes et simples de Mme Scipion forment un gracieux contraste avec ce qui l'entoure. Peu jolie, sans élégance et sans beaucoup d'esprit, elle s'est faite belle de bonté, de douceur et de désir de plaire; orpheline, mariée pour sa dot, négligée par son mari, une souffrance cachée, qui se révèle en dépit d'elle-même, devient encore un de ses charmes, et il est difficile de ne pas l'aimer.

M. Scipion de Nicolaï a toutes les qualités qui rendent insouciante et folle une vie de jeune homme, et tous les défauts qui font le tourment d'une vie intérieure; aimant exclusivement les chiens, les chevaux, les chasses et les paris,

fuyant comme la peste les femmes qui ne sont qu'aimables et *spirituellement coquettes,* il vit à cheval, au Jockey-Club et sur le boulevard de Gand.

Mme Scipion allait marier sa sœur dans quelques jours; elle était touchante en parlant de ses craintes et de ses sollicitudes. Mlle de Beauvoir, heureuse de se marier, s'occupait moins de l'avenir que de sa corbeille et de son trousseau. Sa figure était gracieuse et fine; malheureusement elle surmontait une tournure plus que hasardée et ne pouvait la faire oublier. — Mlle de Beauvoir me sembla bonne, et fut aimable pour moi qui lui étais étrangère.

Au retour de notre visite il était tard; il fallut s'habiller pour dîner, et la soirée ne permettant qu'une conversation générale, je pus à peine serrer la main de Marie et m'étonner de l'amabilité empressée de Mlle Delvaux, qui ne m'y avait pas habituée par le passé.

Le lendemain, enfin, je me trouvai seule avec Marie; chacun s'était éloigné : M. de Léautaud pêchait à la ligne quelques goujons dans le petit ruisseau; Mme de Nicolaï surveillait ses jardi-

niers. Nous avions été nous établir dans ma chambre, et j'allais interroger Marie sur sa tristesse, lorsque tout à coup elle me dit « qu'elle voulait me marier. » J'étais si loin de cette pensée et de cette proposition que je demeurai stupéfaite. Sans attendre ma réponse, Mme de Léautaud me parla de ce qui pouvait me décider : elle me dit le vide de ma vie, combien ma position chez les autres était fausse et dépendante....

« Vos vingt-trois ans approchent, ajoutait-elle ; vous êtes sans fortune ; il vous faut un bon mariage pour vous donner dans le monde cette liberté nécessaire à votre caractère. Écoutez, sans plaisanter, et laissez-moi vous dire de ces vérités qui ne sont pas agréables, mais qui sont utiles. Vous êtes un peu souffrante, les douleurs d'estomac ne rendent pas jolie ; dans quelque temps vous serez une vieille fille, aussi ennuyée qu'ennuyeuse ; devenez plutôt une aimable femme. Vous n'avez pas voulu m'entendre l'hiver dernier ; mille fois vous avez éloigné ce sujet. Je vous ai tendu un piége aujourd'hui ; et ici, loin de l'influence de vos

tantes, je veux vous décider et vous rendre heureuse malgré vous. »

J'écoutais avec un muet étonnement la subite proposition et le plaidoyer conjugal de Mme de Léautaud. Je devinai instinctivement que cette sollicitude surnaturelle n'était que la surface de ses pensées, et je lui répondis avec assez d'impatience que j'étais touchée de son intérêt, et serais obéissante si le mari me convenait.

« Vous avez peut-être des prétentions exagérées, des idées d'amour romanesques. Confiez-moi d'abord ce que vous accepteriez, je vous dirai ensuite ce que je vous offre.

— Vous le savez, Marie, je ne crois plus en l'amour tel qu'on le lit dans les poëtes ou mieux encore tel qu'on le trouve dans ses rêves. Je suis résignée à accepter la vie telle qu'elle est, et je consens à faire un mariage de convenance. Seulement vous comprendrez que, si je ne demande pas une jolie figure, un esprit aimable et délicat, un cœur passionné; si je veux faire raisonnablement un choix raisonnable, je dois trouver indispensable dans celui que j'accepterai une

position dans le monde, de la fortune, un caractère solide, et surtout estimable. Je serai indulgente pour son âge; je deviendrais avec plaisir châtelaine; j'habiterais même sans regret une ville de province; car je suis assez de l'avis de César, et préférerais être la première dans un village que la deuxième à Rome.

— Oh! voilà qui s'arrange au mieux avec mon projet! Le mari que je vous destine est sous-préfet (vous régnerez donc); il a trente-huit ans, pas de fortune, mais des espérances certaines d'avancement; il a de l'esprit, une jolie figure; il s'appelle Georges. N'est-ce pas un joli nom? Enfin.... c'est le frère de Mlle Delvaux. »

Jusqu'à cette conclusion j'avais trouvé tout assez convenable; mais je ne pus alors cacher à Marie qu'il me serait tout aussi difficile d'aimer Mlle Delvaux que d'obtenir son affection. Elle me rassura en me disant que l'opinion de sa gouvernante s'était modifiée, qu'elle avait reconnu son injustice, m'aimait de tout son cœur, et la première avait désiré ce mariage qui me faisait sa sœur.

Lorsque j'eus promis de réfléchir aux ennuis de ma vie présente pour mieux apprécier les avantages de l'avenir qu'on offrait à mon bonheur, lorsque j'eus presque accepté la partie mobilière du mariage et promis d'en voir sans prévention la partie personnelle, Marie me témoigna une grande joie.... une grande tendresse!...

« Savez-vous, lui dis-je, que vous m'avez fait peur avec votre air sinistre et mystérieux? J'ai craint un moment que toutes vos idées de cet hiver ne fussent revenues dans votre pauvre tête, et je ne savais quel fantôme vous alliez faire combattre à mon amitié!

— Votre amitié m'est plus que jamais nécessaire! Mes idées noires sont de menaçantes réalités.... Mais vous me sauverez.... j'en suis certaine maintenant. »

Mme de Léautaud m'apprit alors que son mari était excessivement jaloux, plus encore des apparences que de son amour même; qu'une personne qu'il avait aimée et qui le dominait encore se vengeait de son oubli en blessant sa vanité dans la réputation de celle qui lui avait été pré-

férée. Déjà, pour quelques légèretés de jeune fille, M. de Léautaud lui avait fait de dures observations, et jamais il ne lui pardonnerait l'intrigue de M. Clavé, qui était une tache et un ridicule.

« Mais enfin M. Clavé est-il en Afrique, ainsi que j'en suis persuadée, ou à l'Opéra, comme vous me l'assuriez cet hiver?

— Il est à l'Opéra. Je vous répète que je l'ai reconnu dans les chœurs, que son nom est sur le livret, que Mlle Delvaux s'en est assurée comme moi.

— Je suis incrédule... Si vous avez vos yeux, j'ai ma lettre. Je voulais lui répondre.... pourquoi m'en avoir empêchée? Nous saurions maintenant si nous devons le craindre ou l'oublier.

— Mais ne voyez-vous pas, Marie, qu'il a daté sa lettre d'Afrique pour obtenir plus facilement votre réponse et vous rassurer davantage contre une indiscrétion. Croyez-moi, il *est* à Paris, il *est* à l'Opéra, il *est* figurant!

— Cela se peut, mais je ne saurais le croire; et, dussé-je me compromettre davantage, je veux

lui écrire à Alger; je veux vous convaincre, vous rassurer !

— Ne le faites pas... je vous en supplie.

— Mais alors avouez-moi que vous l'avez vu .. que vous lui avez écrit?

— J'ai fait prendre des renseignements fort exacts sur sa position : ses affaires sont très-mauvaises; ses créanciers le poursuivent. Il veut entrer dans le monde; il est homme à se servir d'une intrigue éclatante pour s'en ouvrir les portes; il montrera nos lettres, il nous perdra. Votre famille sera indignée de votre inconséquence et de votre légèreté. M. de Léautaud voudra peut-être une séparation pour se préserver du ridicule qui rejaillirait sur lui en me couvrant. Je ne saurais vivre ainsi plus longtemps. Tous les sacrifices sont faciles pour éviter un scandale. Par pitié, Marie, aidez-moi! sauvez-moi en vous sauvant. »

J'avoue que je fus atterrée. Toutes les craintes de Mme de Léautaud me gagnèrent. Je compris qu'il y avait un secret qu'elle me cachait... peut-être une entrevue, une lettre. Que sa-

vais-je?... Entre une jeune femme et une jeune fille il ne peut exister d'intimité parfaite. Je n'osai interroger Marie; je n'osai sonder son secret; je ne savais m'expliquer comment je pouvais la protéger, encore moins comment je pouvais la sauver! Je pris ses mains, et j'attendis en silence qu'elle fût plus calme et qu'elle voulût parler.

Marie, qui avait formé un projet conseillé, ou du moins approuvé par Mlle Delvaux, me le confia, et ma frayeur en devint plus grande encore.

Mme de Léautaud avait reçu des diamants en se mariant; elle voulait les vendre, améliorer avec cet argent la position actuelle de M. Clavé, l'éloigner de France, lui retirer ses lettres, et rendre impossible pour l'avenir une indiscrétion qui ne s'appuyait plus sur aucune preuve, et qui devenait inutile en devenant incroyable.

Cette détermination me sembla *inexécutable* et *dangereuse*. Je pouvais douter des sentiments de noblesse, de franchise et d'honneur que mon amitié avait prêtés à M. Clavé; je pouvais le croire malheureux, obligé de monter sur des

planches pour acheter les moyens de vivre, ayant peut-être, dans un moment de désespoir, menacé Marie de se venger de l'oubli et du mépris; mais je ne le croyais pas vil, je ne le croyais pas infâme! Je ne croyais pas qu'il fût capable de dire à une femme qu'il avait aimée : « Il me « faut de l'or comme il vous faut de l'estime ; « achetez-moi votre honneur, ou je vous per- « drai. »

Je dis à Marie toutes les pensées qui tournoyaient dans ma tête. Je la suppliai de ne pas blesser un homme par une semblable proposition, et de ne pas le pousser elle-même aux démarches qu'elle voulait étouffer. Ensuite je ne voyais pas comment je pouvais lui être utile; je n'avais que des conseils à lui donner, et ma raison n'était pas de celles dont on s'éclaire au moment du danger.

Marie me supplia, *avant toutes choses*, de laisser dans l'oubli mes illusions romanesques sur le noble chevalier de nos temps passés. Elle *me jura* qu'elle *avait acquis* le droit de croire à l'indélicatesse de M. Clavé, qu'elle *pouvait*, qu'elle *devait* acheter son silence.

Elle me dit que M. Delvaux serait mis dans notre secret; la réputation de sa fiancée, l'existence de sa sœur, compromise si Mme de Nicolaï venait à découvrir cette intrigue, nous assuraient de sa discrète et complaisante participation. Les diamants démontés n'étaient plus reconnaissables. Je prétendrais les avoir reçus d'un vieil oncle, et je les vendrais au moment de mon mariage pour acheter de plus modestes bijoux; ce qui était trop naturel pour éveiller un soupçon.

Tout cela fut bien loin de me convaincre, et sans oser faire un refus positif à Marie, j'essayai des objections, j'essayai surtout de rester étrangère à cette imprudente détermination. Je lui fis remarquer qu'elle pouvait tout aussi *sûrement* confier son secret *directement* à M. Delvaux par l'entremise de sa sœur, et que je ne me voyais pas indispensablement nécessaire à ce projet, que je désapprouvais.

« Voilà bien, me répondit-elle, l'inexpérience de votre *légère tête.* Mlle Delvaux, qui consent à me donner quelques conseils ou à faciliter quelques moyens de sûreté, ne *con-*

sentirait jamais à me *servir directement.* Ce qui est une étourderie presque impardonnable dans de jeunes filles serait une action *inqualifiable* dans une personne de son âge, qui a la confiance de ma mère et une responsabilité sacrée. Quant à M. Delvaux, un homme ne peut être opposé à un homme dans ces sortes d'affaires. *Vous seule* pouvez joindre l'influence morale de la seconde Ma ie à l'influence d'argent de la première; vous seule pouvez recevoir mes lettres et faire connaître mes conditions. La moindre démarche de ma part ajouterait des armes à celles qu'il possède déjà; les vôtres ne peuvent vous compromettre; il n'aurait aucun intérêt à les divulguer, et, M. Delvaux vous y autorisant, votre conduite ne peut être blâmée par personne. Vous seule pouvez vous charger de lui faire parvenir cet argent en forme de pension, si nous ne pouvions compter assez sur lui pour le lui livrer en une seule fois. »

Je fus faible, je promis, et j'oubliai trop facilement qu'il n'était pas permis de réparer le mal par le mal.

II

Nous reprîmes souvent notre conversation sur M. Clavé. Chaque jour, le désespoir et l'épouvante de Marie me gagnaient, et chaque jour aussi je m'habituais davantage au mariage qu'on m'offrait. Dans nos longues et solitaires promenades, nous en parlions comme d'une certitude. Je n'étais pas insensible à mon rôle de préfette (dans nos plans, les protecteurs faisaient M. Delvaux préfet pour notre mariage). Je me voyais faisant les honneurs d'une fête, et gagnant les esprits de mon département

pour les diriger ensuite vers un noble choix, quand viendrait le grand jour des élections; je visitais les pauvres, les écoles; j'étais bénie par les malheureux, estimée par mon mari... Ce joli petit rêve était complet, et j'incrustais un roman dans l'existence positive que l'amitié voulait me donner.

Quelquefois, cependant, ma bonne volonté faiblissait. Je parlais de mon mariage avec doute, irrésolution ou tristesse. Alors Marie appelait à son aide mille petites séductions, me disait les retours à Paris, notre intimité devenue plus profonde, les splendeurs de la corbeille, du trousseau. Puis elle revenait à son projet des diamants, en combinait l'exécution, les suites; songeait avec bonheur au grand jour où, enfermées toutes deux, nous relirions nos pauvres lettres, et offririons à notre repos l'auto-da-fé de ce trésor racheté. Enfin elle m'étourdissait quand elle ne pouvait espérer de me convaincre.

L'air de la campagne, l'exercice, la distraction rendirent ma santé meilleure. Je souffrais rarement, et j'avais ajouté à mon régime quel-

ques fraises et d'excellents fromages, du lait mousseux et appétissant que nous allions boire à la ferme.

C'était matériellement une bonne et douce vie. Je me levais tard, et la cloche du déjeuner me chassait de ma chambre. Marie et moi nous nous enfermions avec notre ouvrage dans la bibliothèque, où nous allions nous promener dans le parc; toujours seules, car M. de Léautaud passait ces heures de la journée à lever un plan, à monter à cheval, où à pêcher paisiblement ses chers goujons A quatre heures, Marie allait voir son fils; et je me mettais au piano jusqu'au moment du couvert et de la toilette. Après le dîner, nous causions sur la terrasse, nous faisions une partie de billard et quelques notes de musique jusqu'au moment du repos, qui était pour moi celui de la lecture et de la correspondance.

Mme de Léautaud, voulant me faire l'honneur de son voisinage, me conduisit à Pontoise, jolie petite ville, pittoresquement penchée sur une riante colline, et dont la cathédrale gothique a de gracieuses découpures et de char-

mants morceaux d'architecture moyen-âge; — puis chez M. de G***, dont le château est situé à quelques lieues de Buzagny.

La matinée que nous avions choisie pour cette excursion était étouffante; les nuages s'amoncelaient et pesaient lourdement sur nos têtes. Bientôt des éclairs déchirèrent le ciel de leurs blafardes lueurs, le tonnerre gronda; aux larges gouttes de pluie succéda une averse épouvantable, et nous étions trempées en arrivant. Une porte donnant sur la rue du village s'ouvrit devant nons; la voiture entra dans une cour sombre et pavée, et bientôt après nous étions assises dans un salon vaste, triste, obscur, avec un ameublement de cinquante ans, et un châtelain du même âge, qui nous salua gravement, et comme s'éveillant d'un songe.

Nous étions arrivées, riant aux éclats de notre malencontreuse aventure. Le regard fixe et malheureux du maître de la maison produisit une réaction subite et générale. On nous proposa de voir le jardin : les allées étaient ratissées et ne portaient pas la trace d'un pas; les arbres me semblèrent mornes et échevelés, des larmes

de pluie étaient suspendues a leurs feuilles; pas une fleur ne s'y ouvrait.

Je communiquai mes impressions à Mme de Léautaud; elle me répondit : « M. de G*** est « l'ami de mon père; je le vois souvent, et tou- « jours ainsi. Voici ce que l'on raconte tout bas : « Notre voisin épousa fort jeune une personne « charmante, qui promettait le bonheur à celui « qui devait partager sa vie. La veille de son « mariage, M. de G*** était encore le plus heu- « reux et le plus amoureux des hommes; le « lendemain il n'y avait plus de sourire sur ses « lèvres, son œil était froid et terne. Sa jeune « femme ne quitta jamais sa chambre, et mourut « après une année en laissant un fils. »

Marie ne put satisfaire davantage ma curiosité : un mystère douloureux avait glacé ces lieux. J'en sortis tristement affectée, et saisie d'une émotion profonde.

Pendant cette soirée Mme de Léautaud nous ménagea mille petits moyens de nous parler. Il ne causait pas très-bien; mais ses paroles, qui venaient rompre l'ennuyeuse lecture d'un contrat, furent les bienvenues; et lorsque au retour on me demanda ce que j'en pensais, je dis qu'il me fallait encore l'étudier, mais qu'il ne me déplaisait pas.

Le lendemain, jour de la Fête-Dieu, après avoir entendu la messe dans la chapelle d'Osny, Marie m'entraîna dans le parc; elle triomphait. Le succès de son candidat dans la soirée de la veille ne lui laissait plus de doute sur la réussite de son projet. Je ne disais pas non; M. Delvaux disait un gros oui, et elle avait décidé que cette journée de fête, de confusion et de préparatifs, servirait à préparer la disparution des diamants.

Il était très-difficile à Mme de Léautaud de se voler elle-même; les diamants étaient placés dans le tiroir d'un bureau dont elle seule avait la clef; le corridor qui menait à sa chambre ne servait pas à d'autre communication; il était impossible qu'un étranger eût un prétexte pour

y circuler; ensuite il aurait fallu supposer que le voleur étranger connût le lieu où étaient enfermés les diamants, qu'il eût le temps de forcer le tiroir, et qu'il ne craignît pas d'être découvert en affrontant le danger d'une surprise qu'il ne pouvait prévenir, et contre laquelle il n'était pas de retraite possible.

Pour empêcher le soupçon de tomber sur les gens de la maison, il fallait rendre probables quelques-unes de ces *improbabilités*, trouver un prétexte de sortir les diamants de leur cachette, de les descendre au salon, et de les y oublier sans une trop incroyable négligence.

Ces circonstances indispensables et si difficiles à grouper se trouvaient réunies dans cette journée presque naturellement; je le comprenais, et malgré tout mon désir de ne pas le comprendre, je n'avais que de mauvaises objections à faire; je pouvais combattre le projet, je ne pouvais l'éloigner; le moment était venu, il fallait y renoncer pour toujours ou l'exécuter sur-le-champ.

En désespoir de cause je me jetai sur les

renseignements qu'il était indispensable de prendre sur M. Delvaux; je fis remarquer que mes tantes pouvaient apporter des obstacles à mes désirs, que je voulais connaître celui qui serait mon maître, etc... Mais Marie m'ayant opposé des réponses victorieuses, une fois encore je cédai.

Après le déjeuner nous fîmes tomber la conversation sur la corbeille de Mlle de Beauvoir, puis sur ses diamants. Marie dit qu'elle préférait les montures de Lecointe à celles de Jeanisset, et elle fit demander son écrin pour en donner une preuve, qui fut trouvée concluante et tout en l'honneur du bon goût de Lecointe.

Bientôt tout le monde quitta le salon; Mme de Nicolaï fut s'installer dans le jardin; M. de Nicolaï et M. de Léautaud furent obligés, je crois, d'aller à Pontoise pour des affaires; les vêpres appelèrent les femmes de service à l'église, quelques-uns des domestiques étaient occupés à Osny pour les préparatifs du lendemain, les autres avaient la mission d'aller à la ville. Enfin, tout était isolement et désordre dans le petit castel; alors Marie mit son écrin

sur la table à ouvrage placée près des fenêtres très-basses donnant sur la cour d'entrée, et vers lesquelles les mendiants venaient habituellement murmurer une prière qui était toujours exaucée. Ensuite, et pendant que M. Delvaux me récitait quelques aimables paroles *d'amoureux officiel*, Marie sortit précipitamment les diamants de leur étui, les remonta dans sa chambre pour ne pas courir le risque de voir notre *plan* trop réellement exécuté par un voleur véritable, et enfin nous quittâmes aussi le salon pour faire une longue promenade.

Notre absence dura trois heures. Au retour, ainsi que nous l'avions espéré et prévu, nous ne trouvâmes personne au salon, et l'écrin fut *ostensiblement* repris par Mme de Léautaud. Pour plus de précaution, Marie demanda le soir à sa mère si elle n'était pas rentrée pendant notre longue promenade; il lui fut répondu négativement. M. Alfred de Gouy, qui était seul venu faire une visite pendant l'absence générale, avait fait retentir la maison de ses cris pour y trouver un être humain, et après s'être enroué et avoir confié à ses jambes le soin de le

mieux servir dans ses recherches, avait été reçu dans le parc par Mme de Nicolaï.

Pour ne négliger aucun moyen de justification, Mme de Léautaud laissa la clef au tiroir des diamants; et comme les domestiques, pendant les jours de fête et de bouleversement occasionnés par le mariage d'Osny, n'étaient presque jamais à Busagny, les soupçons devaient naturellement tomber sur un étranger.

Pendant la soirée qui suivit cette grande combinaison, quoique M. Delvaux fût ouvertement très-amoureux et très-empressé, j'étais si fort préoccupée de notre décision et des tristes impressions que faisait naître en moi le mariage de Mlle de Beauvoir, que Marie, s'en apercevant, m'entraîna sur la terrasse; et voulant détourner mes sombres idées, elle me parla de Mme de N***, on l'attendait; je la savais fort à la mode, je craignais qu'elle ne fût ennuyeuse et dédaigneuse, mais Marie m'assura qu'il n'en était rien, et me raconta son histoire qui me toucha profondément.

Mme de M***, oubliant son mari dont elle était adorée et un fils encore au berceau, se laissa ai-

mer par M. de F***, et l'aima bientôt elle-même. Mme de N***, en naissant, fut emportée secrètement par M. de F***, qui la confia à sa femme, douce et angélique créature, qui donna les plus tendres soins à cette pauvre petite abandonnée, et lui continua cette généreuse sollicitude jusqu'au jour où Mme de M***, ouvertement séparée de son mari, put veiller sur sa fille. Mme de M*** était sans fortune, elle fut obligée de fonder l'avenir de son enfant sur son admirable voix, et de diriger dans ce sens toute son éducation. Quelquefois la mère voyait son fils; le frère et la sœur, séparés par le monde, s'unissaient par le cœur, et lorsque Mme de M*** mourut, la pauvre jeune fille, demeurée orpheline, trouva un refuge dans cette puissante affection.

La conduite du jeune homme fut admirable; adoré par son père, il usa de son influence pour lui faire connaître et puis aimer sa sœur, et parvint à partager avec elle le nom, la fortune, l'amour paternels.

Je trouvai Mme de N*** aimable, belle, gracieuse, chantant avec talent et avec une admirable facilité. Ayant reçu toutes deux des leçons

de Mme Lina Freppa, cela nous fit causer musique et faire une demi-connaissance.

Quant à M. de N***, il me parut trop convaincu de sa beauté pour daigner avoir de l'esprit. Il parlait bien des choses d'art, fort ordinairement des choses du monde, fort mal des choses graves et sérieuses; carliste exagéré, il avait un de ces fougueux dévouements qui composent des devises et se parent courageusement d'une cravatte aux couleurs suspectes.

Le mariage de Mlle de Beauvoir se fit dans l'église de Busagny; la fiancée avait conservé son calme heureux, sa sœur avait gardé son inquiète sollicitude; le fiancé, M. de G***, était triste, ennuyé; je le plaignais, car Marie m'avait initié aux secrets de sa souffrance. Élevé près d'elle, il l'avait passionnément aimée, lui avait offert son amour et son nom, et avait été refusé; et ayant appris à Vienne, où il avait été chercher l'oubli, son mariage avec M. de Léautaud, il en avait été dangereusement malade. M. de G*** avait une noble et douce figure, de la distinction, de l'aménité; il était mille fois supérieur à M. de Léautaud,

et cependant, par de tristes bizarreries du cœur humain, il était malheureux ; et par une sorte de représailles il enchaînait l'amour d'une jeune fille à son cœur indifférent. Pourquoi, mon Dieu! cette continuelle voie de souffrances, ces affections qui se heurtent et qui tuent vos faibles créatures?

Étrangère à ces joies de commande et à ces peines cachées, je m'étais éloignée pour feuilleter quelques albums épars sur la table du salon... Un jeune homme, tout aussi triste, tout aussi isolé que moi, partageait cette distraction; un livre échangé, une remarque banale amenèrent la réunion de nos pensées. Il était cousin de Mlle de Beauvoir et fils de son tuteur; il souffrait de l'indifférence qui l'avait accueilli, de l'oubli dans lequel on laissait son père. M. de Beauvoir avait de l'instruction, de l'esprit, de nobles et grands sentiments; il me fit oublier que les heures étaient longues et que je devais m'ennuyer. Nous nous retrouvâmes voisins durant un éternel dîner; le soir encore, pendant le feu d'artifice, il était près de moi; la conversation était devenue confiante et intime, et

lorsqu'il partit je le regrettai. Depuis je ne l'ai pas revu, mais quelquefois je l'ai retrouvé dans mon souvenir.

Le lendemain Marie me fit d'amères plaisanteries sur ma *conquête* de la veille, trouva mauvais que je ne me fusse pas exclusivement occupé de M. Delvaux, l'exprima par des paroles peu gracieuses; et ce précoce despotisme, précurseur du *grand despotisme* d'un époux, me fit faire d'assez décourageantes réflexions. Cependant les soins empressés de M. Delvaux, les tendresses de sa sœur me rendirent peu à peu mes premières idées; ils partirent après deux jours pour Paris; M. Delvaux voulait une quasi-réponse, et se disait très-amoureux, très-impatient. Mme de Léautaud fut mon interprète, et répondit que ma décision dépendait de ma famille, des conseils de mes amis, mais que je ne faisais aucune objection personnelle.

J'écrivis à mes tantes pour leur annoncer le mari qui se présentait; puis au marquis de Mornay, dont le caractère loyal et le grand sens me faisaient désirer des conseils. Je le priai de

prendre des renseignements au ministère, et, au nom de son amitié pour ma mère, je lui demandai de venir en aide à mes irrésolutions.

IV

J'étais depuis trois semaines à Busagny; Mme de Montbreton pressait mon départ pour hâter mon arrivée à Corcy, et je n'attendais que la réponse de mes tantes et de M. de Mornay pour partir. Si la raison me faisait accepter un mariage de convenance, tout bas j'espérais des obstacles, et plusieurs causes étaient venues fortifier ce désir de non-réussite.

Les opinions politiques de M. Delvaux me semblaient étroites mesquines, et strictement calquées sur celles d'un ministère *quel qu'il fût*.

par un sentiment mêlé de faiblesse et d'égoïsme qui me faisait rougir et me rendait impossible d'y persister, je consentis au désir de Marie, et il fut convenu que le lendemain (un dimanche) nous nous délivrerions de toutes nos inquiétudes par un grand et décisif courage.

L'écrin avait repris sa place au fond du tiroir. Sous le prétexte d'écrire quelques lignes, Marie, contre son habitude, remonta dans sa chambre au milieu de la journée, en priant M. de Léautaud et moi de venir continuer notre *far-niente* dans ses excellentes causeuses. Bientôt nous pûmes amener la conversation sur les délicieux bijoux de Bourguignon. — Je prétendis que ces pierres fausses étaient parfaitement imitées, qu'on ne pouvait les reconnaître à certaine distance, et je citai plusieurs femmes du monde qui, possédant de superbes diamants, les mettaient, pour compléter leur toilette, avec de faux brillants qui passaient ainsi inaperçus. Marie soutint le contraire. Nous priâmes M. de Léautaud de juger le débat, et j'offris d'aller chercher pour point de comparaison quelques boutons de strass qui fermaient mon livre de

messe. En effet, j'apportai les boutons; Marie ouvrit son tiroir, tira son écrin, et parut consternée en le trouvant vide.

On cherche, on interroge, on appelle la femme de chambre qui ne les a pas vus « depuis le jour où madame les lui a fait descendre dans le salon. » Marie *se souvient* alors que ce même jour elle les avait placés sur la table à ouvrage, que, par une incroyable distraction, partant pour la promenade, elle les y avait oubliés pendant plusieurs heures. Elle se rappelle parfaitement avoir remonté l'écrin au retour, mais elle se souvient aussi qu'étant pressée en ce moment elle l'avait enfermé sans s'assurer si les diamants s'y trouvaient encore... Plus de doute, les diamants avaient été pris par un pauvre ou par un vagabond. Chacun des souvenirs que nous évoquions venait fortifier cette croyance. Nous nous étions tenus éloignés pendant quelques heures, nous avions poussé la table près de la fenêtre pour faire un tour de valse après le déjeuner, tous les domestiques étaient absents, l'écrin se voyait du dehors, on pouvait s'en emparer en étendant la main; dans notre promenade nous

avions rencontré des gens inconnus et d'une mine effrayante, etc...

M. de Léautaud, furieux de la négligence de sa femme, ne lui épargnait pas les reproches les plus désagréables. Il bouleversait les tiroirs, nous accablait de questions, fouillait toutes les corbeilles à ouvrage du salon, tandis que Marie et moi restions inertes et consternées, tandis que nous le devenions bien davantage en apprenant que M. de Nicolaï allait s'adresser à la justice et demander deux gendarmes pour faire visiter les chambres de tous les domestiques de la maison.

La soirée entière se passa en conjectures, en récriminations. M. de Nicolaï seul avait gardé son bon sens. Quant à M. de Léautaud, il était étourdissant, et avait un luxe si effréné de regrets, de reproches, de soupçons et d'accusations, qu'ayant appris que M. Alfred de Gouy avait été assez longtemps seul dans la maison, il se persuada *très-sérieusement* qu'il avait pris les diamants pour les donner à une de ses maîtresses, et fut quelque temps pour revenir *imparfaitement* de cette insultante prévention.

La nuit qui suivit fût pour moi une nuit affreuse. J'étais horriblement effrayée des suites de notre imprudence. Le matin, je déclarai à Marie que nulle puissance humaine ne me ferait garder pendant la descente de la justice ses diamants, qu'elle avait cachés depuis quelques jours dans ma chambre. Je voulus les lui rendre, je la suppliai de renoncer à notre projet, s'il en était temps encore. Malheureusement il me fut impossible de la convaincre. Le danger présent semblait l'effrayer moins encore que le danger à venir. Son anxiété fut aussi grande que la mienne; mais elle ne trouvait pas possible de faire retrouver les diamants d'une manière naturelle, et croyait qu'avancées comme nous l'étions, la moindre hésitation serait une imprudence *irréparable*.

Les paroles de Marie étaient impuissantes à me calmer; mais ses prières et ses larmes m'ôtaient le courage de l'abandonner à elle-même. Que pouvions-nous faire de ses malheureux diamants? — Il était impossible de les cacher dans l'appartement de Marie. Sa femme de chambre bouleversait tout vingt fois dans une heure;

M. de Léautaud semblait en avoir fait l'arène de ses recherches, de son désespoir et de sa loquace indignation contre sa femme. Il n'était pas un coin, pas un petit recoin qui fussent à l'abri de ses investigations; et si je comprenais les angoisses de ma pauvre amie, j'avoue que je n'avais pas l'héroïsme de garder son dangereux dépôt. Tout à coup, pendant que nous nous perdions dans ce dédale de difficultés, de dangers, de désespoir, les grands sabres des gendarmes résonnèrent sur les dalles du vestibule, et il fallut agir.

Nous étions dans ma chambre. Les diamants s'y trouvaient; nous eûmes à peine le temps de les cacher précipitamment dans une paire de gants longs roulés que nous glissâmes entre les coussins d'un fauteuil. Marie s'assit sur ce fauteuil, et, la mort dans le cœur, le sourire sur les lèvres, nous attendîmes la fin de cette terrible visite domiciliaire.

Les gendarmes firent leurs recherches. Quelle souffrance pendant ces moments! Chaque pas semblait se diriger vers nous, chaque parole nous interroger, chaque regard nous épier. As-

sises toutes deux à la porte de ma chambre que nous avions laissée ouverte, afin de paraître suivre avec intérêt ce qui se passait, nous éprouvions une terreur qui était un affreux supplice, et qui dura aussi longtemps que les minutieuses recherches des gendarmes. Hélas! que l'on est faible lorsque la conscience a des regrets et des remords!

Nos tribulations ne cessèrent pas avec le départ des terribles suppôts de la justice. Il fallut prendre bientôt une nouvelle détermination. Les diamants étaient impossibles à cacher avec leurs montures. — Je ne savais trop où les mettre. Je n'avais pas une clef qui ne fût abandonnée à la garde de Lalo, qui était ma caissière et ma confidente; qui, sans scrupule et avec l'impunité que lui donnait sa vieille affection, découvrait et prenait la moitié de mes petits secrets, lisait les lettres que je ne lui donnais pas à lire, et se confiait enfin tout ce que je ne lui confiais pas. Marie le savait, ne voulait pas une nouvelle confidente, voulait encore moins me décharger de ce dépôt; elle se décida alors

à briser la monture de sa parure, et à métamorphoser cette délicieuse toilette en de très-laides et très-matérielles petites pierres.

Ce fut dans ma chambre que nous nous mîmes à l'œuvre, armées de canifs et de ciseaux. Ce travail était très-difficile; nous étions fort maladroites; il nous fallait laisser héroïquement quelques petites parcelles de nos mains sans nous plaindre et nous décourager. Cependant, à la fin, et pour détacher les plus gros diamants, nous eûmes l'heureuse idée de les placer sous nos pieds, et cela devint moins long, moins écorchant et plus facile.

Tout en faisant ce travail, nous parlions de M. Delvaux, de mariage, de corbeille et de fêtes; car Marie, qui me voyait inquiète, effrayée au moindre bruit, voulait me distraire et peut-être aussi s'étourdir. En démontant une assez grosse perle, je fis remarquer qu'elle semblait être la sœur cadette d'une autre perle que nous avions admirée sur une bague d'émail bleu appartenant à Mme la comtesse de Courval.

« Elle est un peu baroque, ce qui lui ôte sa valeur, et l'empêcherait peut-être d'être mon-

tée à jour, me répondit Mme de Léautaud ; mais si elle vous plaît, et que vous la vouliez accepter, j'en serais enchantée.

— Merci ! lui dis-je en riant, ce serait voler notre héros.

— J'ai une bonne idée, écoutez ! Cette parure est quelque peu la cause première de votre mariage. Je veux lui emprunter mon présent de noces, le souvenir qui liera le passé de notre amitié de jeunes filles à l'avenir de notre amitié de jeunes femmes. La grosse perle sera votre *Georges*. En voilà quatre petites auxquelles nous donnerons les noms des personnages de notre pauvre drame. Celle-là, la plus laide, sera M. Clavé, cette autre Mlle Delvaux, et voilà les deux Maries. »

Tout en riant de bon cœur de cette folie, je ne voulais pas accepter. Marie se fâchait et disait :

« Voyons, c'est un présent de noce. Vous m'en ferez un aussi que je vous promets de ne pas refuser. Cela n'approche-t-il pas d'un échange ?... Vous vous entêtez, voici encore un accommodement. Je vous dois je ne sais quelle

petite somme que vous m'avez prêtée... Si vous voulez mes perles, nous serons quittes.

— Eh bien, j'accepte ainsi.

— Merci; et mettez alors ces perles de côté afin qu'elles ne se mêlent pas avec les autres. »

Nous n'avions pas encore fini lorsque le couvert sonna; et, comme il y avait du monde à dîner, et que nous ne voulions pas que notre inexactitude fût remarquée, nous mîmes précipitamment les diamants entre la ouate d'un sachet, en laissant à quelques-uns une partie de leurs montures. Le lendemain, Marie voulait les achever, mais je m'y opposai, un peu par paresse, disant à Marie, qui m'observait, que ce qui restait de la monture les ferait facilement reconnaître; qu'avant la vente nous la briserions.

Le soir, pendant que ma vieille Lalo me déshabillait, je lui demandai l'effet produit sur les domestiques par la découverte du vol et par les mesures qui avaient été prises dans la matinée. Elle me dit qu'ils étaient tous consternés, qu'ils exprimaient tout haut leur mécontentement contre la négligence de Mme de Léautaud, qui

avait laissé traîner un objet aussi précieux dans un salon ouvert au premier venu, et leur indignation contre la femme de chambre qui, n'ayant pas eu le soin d'ôter la clef du tiroir de sa maîtresse pendant les fêtes du mariage d'Osny, les exposait ainsi aux recherches humiliantes de la police et aux soupçons plus humiliants encore de leurs maîtres. J'appris aussi que M. de Nicolaï ayant plus particulièrement soupçonné un nouveau domestique nommé Étienne, le pauvre homme était au désespoir. Il craignait d'être renvoyé sans certificat; il se voyait perdu, déshonoré, et il avait une femme et plusieurs enfants.

Je fus bien malheureuse de la douleur de cet homme que je savais innocent et que je ne pouvais défendre. J'avais cru faire une action imprudente et blâmable; mais lorsque je me jugeai avec plus de sévérité et de justice, j'eus des remords, des regrets intolérables qui me firent oublier toute prudence pour ne penser qu'à l'inquiétude du pauvre Étienne. Je chargeai Lalo d'essayer de le consoler, de l'assurer de ma part que, loin de douter de sa probité, et s'il ne pou-

vait rester à Buzagny, je le recommanderais à mes tantes, qui voyaient assez de monde pour lui trouver une bonne place. — Je lui fis donner mon adresse afin d'être bien sûre qu'il s'adresserait à moi, pour m'assurer ainsi les moyens de réparer un peu le mal involontaire que je lui avais fait, et je promis de parler en sa faveur à Mme de Léautaud. Le lendemain j'essayai de faire partager à Marie mon chagrin et mes remords. Je la suppliai d'avoir le courage de soutenir contre les soupçons de sa famille un pauvre homme innocent, qui était notre victime. Elle le promit; mais, faible et oublieuse à l'excès, elle ne se souvint plus de sa promesse ou n'eut pas le courage de l'accomplir.

Les réponses que j'attendais de Paris arrivèrent. Celles de mes tantes me conseillèrent de ne rien presser. Elles trouvaient la position d'un sous-préfet trop peu stable pour pouvoir se passer de quelque fortune. Celle de M. de Mornay était positive. Il m'écrivait que l'avenir de M. Delvaux n'était pas de ceux qui s'améliorent avec le temps, qu'il avait *tout à craindre*, *rien à espérer;* les renseignements qu'on lui

avait donnés n'étaient nullement favorables.
Enfin ce noble ami de ma mère concluait à un refus par les plus sages réflexions.

A ces nouvelles l'indignation de Marie fut excessive. Elle trouvait ma confiance entière en M. de Mornay ridicule, son intervention de la dernière inconvenance, son jugement faux comme son esprit, etc. — Mme de Nicolaï se crut obligée de me faire aussi un sermon d'une aigreur et d'une extension formidables. Enfin il me fallut pendant tout le jour me sentir froissée par de blessantes paroles, m'entendre répéter mille et mille fois que ma position dépendante ne me permettait pas de choisir, et qu'elle me faisait un *devoir* d'accepter avec *reconnaissance* le premier venu.

C'est un triste martyre pour une pauvre jeune fille que toutes ces sollicitudes qui l'entourent et veulent la pourvoir d'un mari. Il faut qu'elle soit heureuse malgré elle, et il n'y a pas de pardon pour celle qui refuse la pilule de bonheur formulée par l'amitié.

Triste et ennuyée, et voulant partir le lendemain, je dis à Marie que, mon mariage avec

M. Delvaux étant rompu, j'allais lui rendre ses diamants. Ce fut alors une véritable colère. — Marie m'accusa de chercher à la perdre, me reprocha de l'abandonner pour me venger de quelques paroles vives que venait de lui inspirer son amitié. Elle me dit que je ne l'avais jamais aimée; qu'autrefois j'avais exalté sa tête pour M. Clavé, et que maintenant je la laissais seule pour supporter les suites de l'inconséquence que j'avais partagée; que ma conduite était égoïste, inhumaine, infâme... puis enfin arrivèrent les paroles de tendresse et de prières, hélas! beaucoup plus formidables contre ma résolution.

J'étais désolée. Je ne pouvais la calmer, et j'essayais vainement de lui faire comprendre que, ma position étant encore mille fois plus dépendante que la sienne, il me serait impossible de lui être utile; que je ne connaissais pas de bijoutiers, que je ne sortais jamais seule, que je ne pouvais voir M. Clavé pour lui remettre les diamants tels qu'ils étaient, et encore moins les envoyer sans mettre Lalo dans la confidence.

Marie, tout en étant forcée de convenir que mes raisons étaient bonnes, me demanda de

garder son dépôt jusqu'au jour où elle aurait trouvé le moyen de le convertir en argent, et appuya sa prière sur l'impossiblité de les garder elle-même, sur l'absence de Mlle Delvaux, qui la privait de ses conseils et de sa participation pendant six mois, enfin sur l'insignifiance et la passiveté de mon rôle, qui consisterait à garder un sachet dans une de mes armoires; presque honteuse de ne m'être *pas mariée pour* Mme de Léautaud, j'acceptai la charge secondaire qu'elle me donnait avec plus d'ennui que d'inquiétudes sérieuses.

Je restai quelques jours encore à Busagny. Mme de Léautaud voulut me conduire elle-même à Paris. Ce petit voyage devint une charmante partie de plaisir. Après avoir traversé par la plus belle matinée de juin les ombreuses allées de la forêt de Saint-Germain, nous échangeâmes notre léger briska et nos rapides chevaux contre les wagons du chemin de fer; et l'industrie, soufflant dans ses chaudières, nous poussa vers Paris par la toute-puissance de la vapeur, ce Pégase bien-aimé des existences positives.

V

Quelques jours après je partis pour Corcy. Je fus heureuse et flattée de la tendre réception de Mme de Montbreton. Je lui racontai le projet de mariage que sa sœur avait combiné, en me plaignant doucement à elle de l'aigreur de Marie et du blâme sévère de sa mère après mon refus. Mme de Montbreton m'approuva. Selon ses idées, rien n'était moins convenable que ce mariage. M. Delvaux n'avait pas de fortune, sa position était précaire, ses parents très-communs et sa nullité *incontestable*.

L'excellente Mme de Montesquiou me reçut comme un enfant retrouvé, avec une touchante sollicitude pour ma santé, mes sentiments, mes projets à venir. Il fut convenu qu'après les six semaines que je devais donner à Mme de Montbreton je viendrais m'établir chez elle, et je fus bien heureuse de cette réunion, qui devait être douce à mon cœur et m'apporter de sages et prudents conseils.

Jamais Corcy n'avait eu des jours aussi brillants et aussi animés. On y menait une vie de château charmante. Toute la famille de Montaigu y passait une partie de l'été. Mme de M***, revenue de Rome, où elle avait été faire une espèce de saut de Leucade, plus heureuse que Sapho, en avait rapporté l'oubli et nous faisait jouir de son esprit vif et varié. Mme de B*** était toujours grasse, toujours bonne, toujours gaie. Enfin M. A. de M*** avait de grosses joies d'artiste et d'enfant, — odieuses à Mme de Montbreton, qui le trouvait un peu niais en le trouvant incapable de ces belles passions ou de ces muettes admirations, tribut ordinaire qu'un jeune homme doit payer à l'hospitalité

d'une gracieuse maîtresse de maison. Une grande partie de l'esprit de M. de Montaigu était dans ses pinceaux et dans sa voix. Il eût été imprudent peut-être de causer sérieusement avec lui, mais il était fort agréable de lui entendre chanter les sentiments et les impressions d'autrui. Nous faisions souvent de la musique ensemble. Il est impossible de trouver, sans le secours de l'étude, une aussi heureuse facilité et une aussi belle voix. Il faisait de mémoire les traits et les fioritures les plus difficiles de Lablache et de Tamburini, n'avait pas besoin de prière pour daigner chanter et ne se fatiguait jamais.

Presque toutes les heures se passaient réunis à Corcy. On restait au salon après le déjeuner. M[me] de Montbreton se couchait sur sa chaise longue et tour à tour on venait causer avec elle. On lisait, on travaillait. — Après une demi-heure de toilette on se retrouvait pour dîner, et la soirée se passait en causeries générales en musique, quelquefois en danse. Le dimanche, Corcy réunissait tout le voisinage.

Mes maux d'estomac continuaient à me rendre pâle et souffrante. Je vivais de lait et de

fraises, je faisais quelques promenades à pied ; mais plus souvent de longues courses à cheval. Alors on m'amenait de Villers-Hellon mon bel et fougueux Eiram, que M. Elmore y avait laissé ; et, accompagné de M. de Montbreton, j'allais au loin visiter quelques châteaux, quelques beaux sites, ou faire des emplettes chez les marchands de rococo de Villers-Coterets.

Chaque jour ajoutait à l'amabilité de M. de Montbreton. Il me faisait une cour assidue et très-singulière, en ce qu'elle avait la haute convenance de ne pas s'adresser à la jeune personne assez insignifiante, mais à la jeune femme embellie, ornée, élevée par un mari à l'honneur de mériter beaucoup d'hommages, de déclarations et d'adorations. Rien n'était plus immoral que cette petite cour anticipée ; mais j'en riais, et je trouvais original de laisser adresser à mon avenir des hommages tolérables dans leur lointain ridicule, et dont je n'aurais pas souffert l'inconvenante légèreté s'ils eussent été à l'adresse du présent. Je racontai cela à Mme de Montbreton, qui s'en amusait journellement, et me demandait en riant de la débarrasser par

un peu de patience de la jalousie de son mari ; elle me racontait combien il devenait ennuyeux et insupportable dès qu'il n'avait qu'elle seule à *aimer*.

Mme de Montbreton avait une foi ardente dans le magnétisme ; elle en prêchait les mystères, en garantissait les cures miraculeuses, et avait la manie du prosélytisme. M. de Montesquiou était le champion dont elle combattait le plus difficilement l'incrédulité savante et raisonnée. Aussi résolut-elle de le convaincre en se servant de moi pour lui prouver sa puissance somnifère.

Un jour que je revenais d'une longue course à cheval, très-fatiguée d'une chaleur étouffante et de vives douleurs d'estomac, Mme de Montbreton me fit déshabiller, étendre dans une molle bergère, mit mes genoux entre les siens, me fit fermer les yeux, et commença des passes lentes et continues qui me semblèrent d'abord alourdir l'air que je respirais, — puis, après une demi-heure, me plongèrent dans un profond sommeil. Je dormis quelque temps. Autour de moi, à mon réveil, on criait au miracle. J'étais

devenue, sans le savoir, un sujet rare, précieux, l'espoir et l'honneur des magnétiseurs. On parlait de recommencer l'expérience, de m'interroger sur mes souffrances. Je voulus dire que peut-être la fatigue m'avait endormie... on me ferma la bouche par mille arguments concluants, et, ne me sentant pas la force de la discussion, en toute paresse je crus ce qu'on me dit de croire.

Les jours suivants de nouveaux essais furent tentés, et le sommeil vint confirmer le premier triomphe sans cependant convaincre les incrédules qui osaient trouver naturel que je m'endormisse à minuit après une journée de fatigues. Ils opposaient surtout mon silence au triomphe de Mme de Montbreton; car malheureusement je ne parlais pas, et, muette Pythie, j'étais sans oracle sous l'inspiration du Dieu qui fermait mes yeux.

Un matin je fus éveillée par Mme de Montbreton qui vint s'asseoir sur mon lit avec le premier rayon du soleil. « Eh bien, me dit-elle, vous avez parlé, parlé de votre santé, de moi, des diamants.... Je me sentis frissonner à ce

dernier mot, mais bientôt l'explication mit un sourire sur mes lèvres et le calme dans mon esprit. J'avais répondu aux questions qu'elle m'avait adressées sur l'écrin de sa sœur, qu'il avait été pris par un étranger, vendu à un juif; que les diamants n'étaient plus en France, etc. Il me fut impossible de ne pas devenir incrédule à ce récit de mes paroles; et, ne voulant pas me prêter à mon *rôle* de faux prophète, me laisser ériger en sibylle à la face du monde, je demandais en grâce le silence et le secret; Mme de Montbreton ne m'accorda ni l'un ni l'autre; elle était dans l'ivresse du succès, écrivit à sa mère, ennemie du magnétisme, l'admirable résultat qu'elle avait obtenu, et le dit bien haut et très-victorieusement à tout le voisinage.

Je continuai ainsi pendant près d'un mois mon rôle de joujou parlant, disant de grosses bêtises dans mon sommeil, et condamnée à m'en reconnaître l'éditeur responsable au réveil. Un jour je fus fort étonnée de ma science; Mme de Montbreton, ayant à sa figure un petit bouton qu'elle voulait et ne pouvait guérir,

demanda conseil à son adepte, et je lui prescrivis une pommade mélangée d'alun et de mercure; malgré les prières de son mari qui criait à l'imprudence, malgré les miennes qui la suppliaient de soumettre à un médecin la savante ordonnance, elle voulut user du somnambule remède, et j'en ignore encore le résultat.

Toutes ces choses, qui avaient été pour moi un jeu, du repos, et quelques heures de distraction pour les autres, me préoccupèrent bientôt vivement; il y avait là un mystère que je ne pouvais résoudre; mes paroles, que je savais fausses le plus souvent, ne me permettaient pas d'avoir la foi qui sauve de la réflexion, et mon respect pour le caractère de ma magnétiseuse ne me permettait pas sans doute de soupçonner une comédie; j'en causai avec ma Lalo, esprit fort et philosophe, qui, ayant demandé la permission d'être en tiers, ne l'obtint jamais, malgré son désir et le mien.

Mon incrédulité n'échappait pas à Mme de Montbreton; en vain elle voulait la combattre; tous les raisonnements échouaient, et l'empire

habituel qu'elle avait sur ma pensée était impuissant pour me convaincre.

Une circonstance bien singulière me donna presque la foi. L'administration des forêts avait un procès avec M. Charpentier; quelques paroles d'un inspecteur m'apprirent qu'on le trompait indignement, et, par un sentiment irréfléchi, je lui dénonçai le complot en lui indiquant les moyens de le déjouer. Je sentis que le monde ne me pardonnerait pas cette démarche; je la cachai soigneusement. Quel fut mon étonnement lorsque je sus par Mme de Montbreton que je lui en avais parlé dans un accès de confiance somnambulique... et dit mot à mot le contenu de la lettre. J'avoue que je ne sus pas rire avec elle de mon indiscrétion involontaire; j'en fus désolée et ne permis plus de nouvelles expériences.

Depuis, j'ai appris que mon secret avait été découvert, non point miraculeusement dans mon sommeil, mais tout simplement dans mon écritoire, où je le croyais en sûreté.

Un soir que nous lisions tout haut quelques jolies pièces de Scribe, il nous prit un désir fou

de jouer la comédie; aussitôt les rôles sont distribués, copiés; on cherche les airs des vaudevilles, on pense aux costumes, aux décorations. Quel plaisir! que de mouvements! que de projets! Mme de Montbreton, qui était déjà montée sur des planches châtelaines, prit les plus jolis rôles et fut la prima-donna; on me chargea des jeunes innocentes, naïvement niaises, avec un tablier vert et une rose sur l'oreille; M. de Montesquiou fit les pères nobles, Auguste de Montaigu les comiques, Fernand les jeunes premiers.

Nous passions nos journées à apprendre nos rôles, les uns marchant à grand pas, les autres immobiles et la tête dans les deux mains; Mme de Montbreton se balançant dans son hamac; moi, placée d'ordinaire auprès d'elle, et grimpée au haut d'une échelle gymnastique, j'avais mes yeux sur mon rôle et mon esprit dans les nuages... Le soir on répétait, on critiquait, on riait de bon cœur des ridicules intonations, des gestes *surnaturels*, et rien n'était gai, amusant, original comme cette vie de comédien.

Nous étions à la veille de débuter; le théâtre

était dressé, nos costumes prêts, les voisins conviés pour nous applaudir, lorsque je reçus une lettre de ma tante Garat qui me rappelait sur-le-champ à Paris où m'attendait mon oncle de Martens avec un mari! La nouvelle et l'ordre de départ me consternèrent.

« Mon Dieu ! que vous arrive-t-il donc? cria Mme de Montbreton en me voyant lire ma lettre.

— Ce qui m'arrive, madame, un mari ! » Et je lui racontai le rappel subit de ma tante.

On tint conseil, et sur le théâtre même où nous achevions la répétition il fut écrit à ma tante que je retarderais d'un jour mon arrivée, ne pouvant faire manquer le plaisir des autres, mais que je partirais le soir même de la représentation.

En effet, fatiguée d'émotions, étourdie d'applaudissements, je sautai du théâtre dans la voiture, emportant les couronnes et les bouquets du triomphe, et je revins à Paris encore toute enivrée du parfum de mes fleurs et des joies de mon succès.

VI

Ma tante me reçut assez froidement : elle avait quitté la campagne et ses amis pour l'entrevue; mon retard d'un jour avait forcé le jeune homme éloigné pour ses affaires, de la remettre à la fin de la semaine. On daigna me donner alors quelques détails : ce monsieur était fils d'un maître de poste des environs de Paris, avait de la fortune, vingt-six ans, une jolie figure! Je ne partageai pas l'enthousiasme général; décidée à faire un mariage de convenance, ma raison trouvait de son domaine la position de

fortune, mais elle n'avait que faire de la jolie figure, et ma vanité se révoltait un peu à l'idée d'épouser un maître de poste; car j'avais toujours vu ces sortes de spéculations entreprises par de gros fermiers enrichis, sachant très-bien compter et très-mal parler, ayant beaucoup de vanité et de sottise.

Je hasardai quelques-unes de ces remarques qui furent très-mal reçues; on me fit entendre que, sans beauté et sans dot, je ne pouvais prétendre à mieux; et ma tante, dans son désir de me voir heureuse et mariée, oubliait qu'elle ne froissait pas seulement ma vanité, mais qu'elle torturait mon cœur en me faisant douter de la tendresse maternelle du sien.

Le lendemain M. de Martens revint nous trouver avec un air mystérieux; il avait réfléchi à mes objections de la veille; il les comprenait, et m'offrait à la place du maître de poste un maître de forge. Je ne pus m'empêcher de rire avec ma tante Garat, en lui demandant où il avait trouvé cette mine de maris; il ne partagea pas notre hilarité, et répondit froidement qu'il avait fait leur connaissance chez un riche com-

merçant avec lequel il était en rapport d'affaires.
Je ne connaissais qu'un seul maître de forge, M. Muel ; je le savais très-riche, très-instruit ; il passait six mois à Paris et six mois dans les Vosges; on m'avait dit que ces sortes de spéculations donnaient une grande influence dans le pays qu'on habitait; ma première impression fut donc favorable, et, comme la contagion de s'occuper de moi et de me marier gagnait d'une manière formidable parents, alliés, amis, comme il fallait subir la commune loi, je résolus cette fois d'examiner sérieusement et avec la ferme volonté de ne plus reculer si toutes les conditions voulues se rencontraient.

M. de Martens n'avait pas pris de renseignements positifs; il craignait que la distance de Paris ne m'effrayât, et ma tante Garat reculait aussi à l'idée de cette séparation qui lui semblait un exil. Cette idée ne m'arrêta pas un instant; j'avais été à Strasbourg, je savais qu'on était civilisé même à cent lieues de Paris : avec de la fortune, les distances disparaissent; et quant à la vie de château, j'avais encore la tête si remplie des plaisirs de Corcy que je ne la re-

doutais pas, et, sans l'espérer aussi brillante et animée, je la rêvais douce, libre, hospitalière.

Des détails plus précis arrivèrent : M. Lafarge avait vingt-huit ans, une famille honorable, une moralité reconnue, une grande capacité, et le désir de pousser aussi loin que possible son industrie ; il possédait une des propriétés les plus agréables du Limousin, une usine, un haut fourneau, deux cent mille francs en fonds de terres, à l'abri des chances de ses spéculations, et des revenus considérables sur la forge. On me dit aussi qu'il était depuis six mois à Paris pour ses affaires et son plaisir, qu'il voulait ramener dans sa solitude une femme instruite, qui sût l'animer avec de l'esprit et des talents ; qu'il n'avait à Paris personne de sa famille, mais pour amis et répondants M. Gauthier, député d'Uzerche, et le général Petit, pair de France.

Ma tante oublia un peu les cent lieues qui allaient nous séparer en écoutant le compte-rendu de la position de M. Lafarge ; tout cela me convenait aussi parfaitement. Comme on ne parlait pas de l'extérieur, j'en avais bien un

peu peur; mais, faisant un retour sur les maris que je connaissais, je les vis tous si peu agréables que j'en conclus que c'était une *presque nécessité* de la chose.

Il fallut arranger une première entrevue pour que les refus de part et d'autre fussent possibles et moins embarrassants; on convint de se voir et de se juger au concert de la rue Vivienne. M. de Martens nous y rencontrerait par hasard; il nous présenterait M. Lafarge comme un de ses amis; une conversation s'engagerait, on pourrait se connaître un peu, et on se ferait part le lendemain des impressions reçues.

Ma tante était tellement folle et joyeuse de l'avenir qu'elle voyait sourire pour moi, elle me promettait tant de bonheur, une si belle corbeille, un si joli trousseau, que je me laissai aller, insouciante et tranquille, à ces rêves dorés, et, soumise cette fois aux réalités et au sens commun de la vie, je croyais être sous l'empire de ma raison parce que je n'étais pas sous celui de mon cœur.

Ce fut un mercredi que je vis pour la première fois M. Lafarge. Le temps était admirable; il n'y

avait pas un nuage sur l'azur du ciel, pas un pressentiment dans mon âme.

Hélas! brise plaintive qui venez quelquefois pleurer avec ce monde, pourquoi vos gémissements n'ont-ils pas éveillé un écho dans mon cœur! Nuages qui portez la tempête, pourquoi ne pas avoir envoyé votre foudre pour réveiller mon sommeil, vos éclairs pour signaler l'abîme? Et vous, beaux astres qui vous allumiez dans la voûte éthérée, vous avez brillé sur moi, et pas une de ces étoiles filantes qui, pâles et prophétiques, glissent dans l'espace et tombent sur la terre, n'est venue donner son présage de mort à la pauvre Marie!

Ma tante m'avait parée des couleurs qui m'allaient le mieux. L'orchestre, qui répétait les entraînantes valses de Strauss, avait animé mes yeux des souvenirs de bal et de plaisirs. J'étais assez jolie lorsque M. Lafarge nous fut présenté, et je compris bien vite que je lui plaisais.

Ma première impression ne fut pas aussi favorable. Je trouvai M. Lafarge bien laid. C'était la figure et la taille la plus industrielle : il me parla longtemps; mais ses paroles se perdi-

rent dans les bruyantes harmonies du concert; et en m'endormant le soir je fus bercée par le tourbillon des mélodies germaniques, et fort oublieuse de la grande entrevue.

Le lendemain, au réveil, la réflexion survint après la prière. Lorsque je fus appelée chez ma tante, qui parcourait d'un air enchanté une masse de lettres de toutes formes et de toutes grandeurs ; elle me dit quo j'avais fait la conquête de M. Lafarge, qu'il était amoureux fou, qu'il lui avait écrit pour lui demander ma main, et lui envoyer tous les renseignements les plus minutieux sur sa fortune, sa position, son caractère. Ces lettres semblaient dictées par une vive affection, mais les signatures honorables qui les terminaient ne permettaient pas de craindre qu'elles fussent exagérées. Des lettres écrites dans le but d'éclairer les sollicitudes d'une famille, écrites pour être la pierre fondamentale qui doit assurer à une jeune fille les sérieuses garanties d'une existence honorable, solide, indépendante, qui lui promettent l'amour d'une nouvelle famille, la protection d'un homme d'honneur, des lettres aussi sacrées doi-

vent être réfléchies, irrécusables, pleines de vérité et de sages appréciations; il n'est pas permis de s'en méfier.

L'une était de M. de Chauffailles, qui, parent assez proche de M. Lafarge et propriétaire d'usines considérables, devait être le meilleur juge et le plus sûr garant de la position pécuniaire et industrielle de son cousin.

L'autre, de M. de Chauveron, avocat, se disant l'ami intime et l'homme d'affaires de la famille, était pleine des plus pompeux récits sur la fortune, les forges, le château du Glandier, et des plus touchantes paroles sur l'affection, le dévouement et l'intimité intérieure des parents de M. Lafarge.

Des propriétaires assuraient la valeur territoriale de la propriété. M. Boutin, curé d'Uzerches, garantissait la moralité, et, dans sa connaissance du cœur humain, envoyait à la future un tableau gracieux et détaillé de la maison où elle allait déposer ses rêves de jeune fille et fonder son nouvel empire dans l'abondance et la joie!

Tout cela devait parfaitement rassurer, — et cependant ma tante voulut davantage. Elle pria

un de ses amis, M. Doublat, de s'adresser directement à M. Gauthier, député d'Uzerche, qui donna les plus grands éloges au caractère de M. Lafarge et les plus satisfaisantes garanties sur sa position industrielle. M. Gauthier ne se borna pas à de vagues renseignements. Intimement lié avec M. Lafarge, il le regardait comme son fils. Sa fortune, qui lui était bien connue, était l'une des plus belles et des plus stables du Limousin. Il avait une de ces vastes capacités qui ne vivent que pour le progrès, un cœur généreux et la plus stricte probité.

« Monsieur, disait M. Gauthier en finissant cette brillante énumération, heureuse la jeune femme qui lui confiera son bonheur ! Si j'avais une fille, je me trouverais fier et heureux de l'accepter pour mon gendre. »

En lisant ces lettres, en écoutant ces renseignements, je n'osai plus parler de la figure de M. Lafarge, ni l'opposer comme un obstacle à côté des grandes et nobles qualités qu'on lui donnait. Je voulais entrer avec ma raison dans la partie sérieuse de la vie, faire un mariage de convenance. Tout était réuni, et je trouvais plus

de garanties morales qu'il ne s'en rencontre ordinairement. Je me voyais aimée par un excellent mari; orpheline, je retrouvais une mère qui, bonne, aimante, dévouée comme on me la peignait, devait entrer profondément dans mon affection. Éloignée du monde la plus grande partie de l'année, je voulais vivre pour des amis qui viendraient peupler ma solitude, me faire bénir et aimer des pauvres ouvriers qui nous enrichiraient.

Quoique ma tante fût enchantée de mes dispositions, elle résolut cependant de ne pas me permettre de longs tête-à-tête avec cette belle dame *raison*, encore un peu étrangère chez moi, et qui, comme tous les despotes, a besoin d'une obéissance passive. Elle me gardait près d'elle, me parlait de mon château, de l'hospitalité qu'elle viendrait m'y demander et des retours à Paris.

Mme Dulauloy, à laquelle j'allai aussi parler de ce mariage, me dit qu'il y aurait de la folie à ne pas accepter; enfin, tout se réunissait pour me décider.

Le vendredi, ma tante rendit une réponse, si-

non positive ; du moins très-favorable à M. Lafarge, et lorsque j'entrai dans le salon ils parlaient ensemble de mille détails intimes, confidentiels, qui ne furent pas interrompus par mon arrivée.

« Il faut aller chez mon notaire pour que vous aussi, monsieur, puissiez prendre les renseignements nécessaires, disait ma tante.

— Des renseignements! à quoi me serviraient-ils?... Je connais Mlle Marie, et la question d'argent est devenue nulle pour moi. »

Je fus émue et reconnaissante de ce désintéressement. Je tendis la main à M. Lafarge, et il me parla de sa mère, qui saurait m'aimer comme sa fille, puis d'autres projets à venir. Il me dit que le Glandier était un peu isolé, mais qu'il y recevait beaucoup de monde, et que, tous les printemps, ses affaires l'appelant à Paris, il m ramènerait dans ma famille.

Le lendemain M. Lafarge nous apporta les comptes de son usine ; les revenus actuels s'élevaient de trente à trente-cinq mille francs, et lorsqu'une route départementale, qui devait ouvrir la communication avec Uzerche, aurait fait

cesser le transport onéreux des fers à dos de mulets, lorsque les capitaux que j'apportais auraient permis d'augmenter la fabrication, ces revenus s'élèveraient annuellement au moins à cinquante mille francs.

Le dimanche, M. Lafarge vint dîner à la Banque; ma tante et lui avaient un air de mystère lorsque j'entrai dans le salon, et ils me montrèrent le plan colorié d'une grande et belle usine, d'un délicieux château dont les ardoises bleues se perdaient coquettement dans le bleu du ciel, et dont les terrasses blanches descendaient sur un jardin aux carrés symétriques, aux bordures de buis, aux jets d'eau rococo. Le côté opposé du château donnait de plain-pied dans un verger, sur les pelouses duquel dormaient les vieilles ruines gothiques d'une ancienne église de Chartreux; une longue allée de peupliers servait d'avenue, et la petite rivière qui prêtait la force de son courant aux usines, dans sa courbe gracieuse et bouillonnante, servait aussi de clôture aux jardins. Je saluai d'un petit cri de surprise cette jolie habitation. « C'est la vôtre, madame, dit ma tante

en m'embrassant et en donnant ma main à M. Lafarge; c'est bien la tienne, enfant, car sans ton consentement nous avons hâté les ennuyeux préliminaires du mariage, et les bans ont été publiés ce matin. »

J'eus un moment d'effroi!... dans les yeux un sourire et une larme; ma tante calma mon émotion par mille excellentes explications. Elle me dit que M. Lafarge, éloigné de ses forges depuis six mois, y était rappelé par d'indispensables affaires; je devais savoir que rien n'était plus odieux que ces éternelles entrevues où il était impossible de s'étudier et très-possible de s'ennuyer; enfin que M. Lafarge étant fier de moi voulait me montrer aux grandes courses de Pompadour, qui réunissaient toute l'élite de plusieurs départements, et ces courses avaient lieu le 19 août.

« Un peu de pitié! ajouta ma tante en riant; il brûle d'amour et d'impatience. Moi, j'étouffe dans ce brûlant Paris, où je suis revenue pour ton mariage; rends-nous la vie et la campagne le plus tôt possible. »

On discuta la corbeille; M. Lafarge voulait

me donner tout ce qu'il y avait de plus beau ; ma tante exigeait qu'il ne fît pas de folies ; c'était un combat de désintéressement, de généreuses prodigalités, de sages prévoyances; et moi, assez embarrassée de mon rôle de tiers, je me mis au piano. Après quelque temps, M. Lafarge vint me rejoindre dans l'enchantement ; il adorait la musique, il me découvrait avec bonheur ce talent. Il fut décidé qu'il me donnerait un excellent piano, et que nous irions le lendemain le choisir chez Pleyel. Nous y fûmes en effet, et j'en fis porter plusieurs à la Banque, pour les essayer quelques jours hors des appartements sonores du grand facteur.

Lorsque mon choix se fut arrêté sur un délicieux piano carré, je le fis partir par le roulage accéléré, afin que ce nouvel ami fût arrivé avant moi au Glandier.

Après cette soirée du dimanche, qui fut décisive, les jours se passèrent occupés, tourbillonnants, et je n'eus pas un moment pour sonder ma pensée, pas un moment pour rejeter mon regard sur le passé et le porter avec calme sur l'avenir. Les matinées étaient devenues la

proie des ouvrières de Mme Colliau, qui venaient essayer mon trousseau, discuter quelques articles, m'en faire choisir quelques autres. Ce trousseau était ravissant, commode, et choisi par Mme Dulauloy, qui lui avait donné son cachet de bon goût et d'élégante simplicité. Cette recherche des choses inaperçues de la toilette m'a toujours semblé pour une femme un luxe presque de devoir.

A midi, ma tante s'emparait de moi jusqu'au dîner; elle s'était exclusivement chargée de la corbeille et bouleversait toutes les boutiques, toutes les intelligences artistiques de la toilette, pour avoir quelque étoffe nouvelle, un bonnet inconnu, un chapeau surprenant. Au retour, quand M. Lafarge ne nous avait pas accompagnées dans quelques-unes de nos courses futiles, il venait passer deux heures près de nous; quelquefois nous allions au spectacle, d'autres fois ma tante allait dans le monde; et je restais seule alors, écrivant à mes amies, faisant des comptes, ayant à peine quelques minutes à donner à mon piano.

Mme de Montbreton m'écrivait tous les jours,

afin, disait-elle, de me faire comprendre tout le bonheur qui se préparait pour moi et de ne pas laisser à la folle du logis le temps de monter aux nuages; Mme de Léautaud était en Artois, chez une de ses belles-sœurs. En lui annonçant mon mariage, je lui demandai ce que je devais faire de ses diamants; il m'était impossible de les vendre avant ma nouvelle dignité de femme, et mon départ précipité m'empêchait de m'en occuper plus tard. Je lui exprimai donc mes regrets de lui être si parfaitement inutile, et aussi mon désir ardent de lui remettre son dépôt et de ne plus être chargée de cette lourde responsabilité. Marie me répondit sur-le-champ qu'il lui était plus que jamais impossible de garder entre ses mains les diamants; que les recherches et les soupçons de M. de Léautaud étaient sans cesse renaissants, et qu'elle me priait de les emporter avec moi dans leur cachette, et de les garder jusqu'au retour de Mlle Delvaux, qui nous faciliterait les moyens de nous en servir. Nous pourrons alors, me disait-elle, nous écrire sans danger par son entremise; mais jusque-là la plus minutieuse prudence était nécessaire; une

lettre pouvait être ou perdue ou décachetée; enfin elle me recommandait de brûler la sienne sur-le-champ; déjà la mienne qui lui parlait de mon mariage et de ces diamants était la proie des flammes. Mme de Léautaud me demandait aussi d'employer les quelques perles destinées autrefois à mon présent de noces, de parler vaguement à sa sœur de ce qu'elle me donnait; et sans le lui expliquer; enfin elle voulait mille détails sur le trousseau, la corbeille, mon bonheur présent, mes rêves d'avenir!...

Antonine fut stupéfaite en apprenant que j'allais me marier; très-heureuse d'abord, ensuite un peu choquée d'avoir été mise si tard dans le secret. J'eus beaucoup de peine à lui faire comprendre qu'en lui écrivant mon mariage le jour où les bans se publiaient, je l'en instruisais tout aussitôt que j'en avais été instruite moi-même, puisque trois jours auparavant je ne connaissais pas M. Lafarge.

Cette nouvelle porta la joie à Villers-Hellon; ma tante et mon oncle Collard y voyaient une belle position pour moi, et mes vieilles bonnes, mes bons paysans, oubliaient un peu les cent

vingt lieues en songeant aux trente-cinq mille livres de rente ! Ils avaient un regret, et je le partageais de tout mon cœur : c'est que mon avenir ne fût pas béni au milieu d'eux, dans leur église, par leur bon curé.

Mme de Martens était à Enghien pour sa santé; M. Lafarge y fut passer une journée, et ma tante partagea la confiance de son mari, qui se vantait sans cesse d'avoir assuré mon bonheur. Ma résolution fut pleinement approuvée par Mme de Montesquiou, qui était venue à Paris pour les examens de son fils, et dont je pus recevoir les tendres vœux et les sages conseils; puis aussi par Mme de Valence, qui revint des eaux quelques jours avant mon contrat. Dans ce peu de jours, elle m'entoura de cette douce et pieuse sollicitude à laquelle elle m'avait initiée par le passé : combien mon cœur fut profondément touché de retrouver ces maternels épanchements dans l'amie de ma chèregrand'mère !

VII

Parmi les emplettes qui m'occupaient le plus agréablement se trouvaient les souvenirs que je voulais laisser aux soutiens, aux amies, aux bien-aimées de mon enfance et de ma jeunesse. J'avais demandé dans ma corbeille une bourse de cinquante louis; je la destinais tout entière à cet usage. Avec quels soins je me rappelais les désirs exprimés! avec quel plaisir je me trouvais le pouvoir de les réaliser! Je voulais que mon bonheur fût doublé par celui de tous ceux que j'aimais; je vivais plus en eux qu'en moi-

même. Antonine était assez souffrante d'une grossesse qui n'était pas encore avancée ; je lui fis la surprise d'une petite layette complète, et tous ces petits vêtements d'enfants étaient si jolis, si gracieux, qu'on croyait voir remuer et sourire sous leurs dentelles et leurs broderies le cher petit attendu que nous caressions déjà dans nos rêves. Ma tante Garat avait choisi pour moi un magnifique voile d'Angleterre, objet de son admiration ; il se trouva attaché à son chapeau le matin du mariage. Je fis sculpter en or et avec des ornements renaissance une pomme de canne pour mon oncle Garat. Ma tante de Martens eut un bracelet qu'elle avait envié ; Hermine la boîte de couleurs qu'elle avait espérée trop longtemps pour l'espérer encore. J'envoyai à Mme de Montbreton une émeraure Cabochon retenue par deux griffes de lion, ce qui formait une jolie bague ; quant à Mme de Léautaud, voulant concilier le goût que je lui connaissais pour le genre à la mode des bijoux-bêtes et mon aversion pour tous ces serpents, ces grenouilles, ces lézards d'une vérité si parfaite et si repoussante, je lui fis faire une garni-

ture de boutons en bêtes à bon Dieu; c'est un joli insecte au corsage pourpré, que nos bons paysans vénèrent comme un petit prophète de bonheur. Je crois que mon cœur réussit dans les mille petits arrangements qui le préoccupaient par-dessus tout. Mes bonnes ne furent pas oubliées; autant que possible, je fis des heureux dans ce cher Villers-Hellon que j'abandonnais, et pour lequel je n'avais plus qu'une vie de souvenirs.

Au milieu de ces courses, de ces préoccupations, de ces achats, je voyais fort peu M. Lafarge; et toujours ces moments de réunion se passaient à lui faire admirer les jolies choses qu'il me donnait, ou à lui rendre grâces de quelques nouvelles et touchantes attentions. Il avait su que j'aimais les bains; un matin il m'apporta le plan d'une jolie salle de bains attenante à ma chambre, et que je devais trouver préparée pour mon arrivée au Glandier; il avait craint qu'un voyage en malle-poste ne fatiguât ma santé : il me donna un charmant briska et voulut partir en poste; chaque matin il m'envoyait les plus belles fleurs. Il était plein d'attentions et de respect pour ma famille, avait

même de touchantes paroles pour la bonne Lalo, qui disait en le quittant avec les larmes aux yeux : « Il est aussi bon qu'il est laid ! » Quelquefois aussi nous causions de notre genre de vie à venir; je lui demandais des détails sur son château, ses domestiques, ses goûts et les goûts de sa mère. Il m'avait dit que mon salon, très-vaste et très-éclairé, avait un ameublement de velours rouge, quelques tableaux, de beaux tapis; que la salle à manger et les offices donnaient sur la terrasse; que sa jument favorite avait une robe d'ébène, ses chevaux de traits moins d'élégance, mais une grande vigueur. Il avait trois ou quatre domestiques hommes, et il fut convenu que j'amènerais avec moi une bonne femme de chambre. Mon choix n'était plus à faire. Depuis de longues années il était décidé que je prendrais en me mariant une jeune nièce de Lalo, dévouée, fidèle comme sa tante, qui était pleine de talents, qui m'aimait excessivement, et ne s'était placée qu'en attendant le moment où elle pourrait entrer à mon service.

Pendant ces entretiens intimes que j'avais avec M. Lafarge, ma tante recevait des visites

dans ses autres appartements, lisait ou écrivait, et nous restions sous la garde de ma jolie petite cousine Gabrielle, qui nous écoutait avec l'attention la plus grande et nous observait avec une rigidité de duègne. Si parfois elle était un peu ennuyée de son rôle, toujours elle en était fière, et en allant cacher un bâillement sous la manche de sa mère, elle lui disait : « Sois tranquille, je suis là. Mais vois-tu, maman, il n'y a pas de plaisir. Oh! ce n'est pas comme M. de Sabatié et ma grande sœur, qui s'embrassaient malgré moi en cachette! » Du reste, Gabrielle avait une profonde considération pour son futur cousin, qui admirait son babil et lui donnait des bonbons. Elle se perchait d'ordinaire sur ses genoux et disait hautement qu'elle le trouvait *très à la mode.*

Un jour que j'avais été avec ma tante de Martens courir quelques boutiques et choisir la monture que je désirais pour ma parure de turquoises, elle me fit acheter un gros anneau d'or mat qu'elle voulait me faire donner à mon fiancé ; il n'y avait dedans qu'une date, celle de notre première rencontre, puis mon nom et le

sien. En rentrant nous fîmes part à ma tante Garat de notre emplette et de sa destination; elle semblait inquiète et me dit : « Mon enfant, un peu de raison; j'ai à t'apprendre une nouvelle assez naturelle, mais qui te fera mal : M. Lafarge est veuf! »

Ce fut un coup de foudre; de tout temps j'avais attaché une idée sinistre à un second mariage; j'avais dit dans mon cœur, souvent aussi j'avais dit tout haut que je n'aurais jamais la pensée et le courage d'épouser un veuf, et cependant dans trois jours on devait signer mon contrat! dans trois jours je devais remplacer la froide épousée qui dormait dans son cercueil! Mon premier mouvement fut de tout rompre, mon second de fondre en larmes sous les caresses et les exhortations de mes tantes; elles comprenaient de la surprise et du mécontentement, mais traitèrent de folie un désespoir assez profond pour faire retirer une promesse donnée. Je ne savais que leur dire pour m'excuser; mes douleurs n'étaient pas de celles que l'on avoue, mais elles étouffaient mon cœur comme un pressentiment.

On était depuis longtemps à table quand il me fallut entrer avec mes yeux rouges dans la salle à manger. On avait parlé de mon chagrin à M. Lafarge; car en levant, après quelques minutes, mon regard sur lui, je le vis pâle, silencieux, accablé. Ma tante de Martens me fit mettre près d'elle ; elle serrait mes mains dans les siennes. « Courage, murmurait-elle, courage, mon enfant ; pardonne un mystère involontaire; sois noblement oublieuse ; tu vois qu'il souffre. » J'appelai doucement Gabrielle, et, lui remettant l'anneau que j'avais laissé à mon doigt, je lui dis de le donner de ma part à son cousin. Depuis ce moment je repris rarement mon insouciante tranquillité ; cependant je n'essayai pas de reculer le mariage : ma parole était sacrée.

Le samedi 10 août, à midi, les notaires et la partie masculine de la famille se réunirent pour arrêter les articles du contrat. Ne comprenant rien à tous ces termes de loi, je ne me crus pas obligée de les écouter, et, retirée dans l'embrasure d'une fenêtre, je causai de littérature avec M. de Chanbine, mon ancien notaire, qui était là très-inoccupé, car son esprit original avait

depuis peu secoué le joug des contrats et des testaments.

Un moment de silence m'avertit que le marché était terminé, accepté de part et d'autre ; et quand on me fit signer cet acte, dans lequel deux intelligences notariales avaient mis tout leur bon sens, l'un à vendre le plus cher possible, l'autre à acheter au plus grand rabais une pauvre créature faite à l'image de son Dieu, j'eus un sourire de mépris, et la honte vint rougir mon front.

Antonine, étant assez souffrante de sa grossesse, s'était couchée sur une chaise longue ; je fus m'asseoir à ses pieds, et nous causions des joies maternelles qui rendaient si douces ses douleurs, quand on vint nous annoncer qu'il serait impossible d'être mariés le lundi à la mairie et qu'il fallait y aller sur-le-champ.

Sans me donner le temps de la réflexion, on me pare de la plus jolie toilette de mon trousseau, on me fait monter en voiture, entrer dans une petite chambre bien noire, où un greffier, enfermé dans une cage de fer à l'instar des hôtes du Jardin des Plantes, nous grimaça un ac-

cueil gracieux. Il ouvrit de gros registres sur lesquels nos témoins écrivirent leurs noms, et surtout leurs titres; ensuite on nous conduisit, à travers de sombres corridors, dans un salon aux draperies sales, surmontées du coq gaulois, où nous fûmes reçus gravement par un gros homme entouré d'une écharpe tricolore et qui tenait un Code à la main.

Jusque-là j'avais observé les ridicules qui m'entouraient, suivi machinalement dans une glace les ondoyants balancements de la grande plume qui ombrageait mon chapeau, pendant qu'on m'adressait les compliments de circonstance que je n'écoutais pas; mais quand il fallut dire oui, quand, sortant d'une insensibilité léthargique, je compris que je donnais ma vie; que cette mesquine comédie de la loi allait enchaîner ma pensée, ma volonté et mon cœur... les larmes que je voulus cacher m'étouffèrent, et je faillis me trouver mal dans les bras de ma sœur.

Le grand air, des impressions nouvelles qui se succédèrent avec rapidité, me firent revenir de cette crise pénible. Ma tante Garat, qui vou-

lait me distraire, décida qu'on me laisserait jouir de mon indépendance, et, me saluant femme et libre, elle me fit monter dans un joli coupé, et me dit d'employer comme je l'entendrais le reste de ma journée, sans permettre à ma sœur ou à M. Lafarge de m'accompagner.

J'allai d'abord au Marché-aux-Fleurs, puis à Saint-Roch, où je fis une courte prière, enfin chez Mme de Valence, qui avait du monde, et fut tout étonnée quand elle me vit entrer, seule et dignement enveloppée dans mon châle de cachemire. Restées tête à tête, je lui confiai que j'étais mariée depuis une heure; que je lui donnais ma première minute d'émancipation; que j'avais désiré et obtenu que mon mariage fût un mystère pendant deux jours, afin de rester mademoiselle pour toutes les personnes qui devaient le soir venir signer mon contrat, pour rester surtout strictement jeune fille pour celui que la loi avait fait déjà mon seigneur. Je remerciai mille fois Mme de Valence de la magnifique écharpe qu'elle m'avait envoyée le matin, et je demeurai bien longtemps à causer avec elle, qui, toute amusée de mon mariage secret

et de ma fuite vers elle, me fit partager sa gaîté, et me raconta avec un délicieux esprit mille petites vicissitudes de son mariage.

Je revins à la Banque par les Champs-Élysées. Le temps était superbe; une foule élégante se pressait sous l'ombre des allées; je voulus pour la première fois m'y mêler seule, libre, sans être obligée de suivre une impulsion étrangère, sans régler mon pas sur d'autres pas, enfin sans avoir d'autre protection que moi-même! Je descendis toute légère, et je fus ravie pendant une minute de mon indépendance; mais quand je me sentis coudoyer, presser, quand des regards inconnus s'attachèrent à moi, j'eus peur et je regagnai la voiture qui me suivait, comprenant que dans le monde on a besoin d'un appui, et que la femme ne peut vivre libre qu'au désert.

M. Lafarge me reçut au retour avec un magnifique bouquet d'oranger et de magnolia; il fut toute la soirée bon, empressé, amoureux, très-oublieux de ses droits et me serrant à peine la main ouvertement. Il vint beaucoup de monde; tous les vœux, tous les regards m'é-

taient adressés, et, pour la dernière fois, je fus une heureuse, une gaie, une insouciante jeune fille. Je n'avais voulu me parer d'aucun des ornements de ma nouvelle dignité; une robe de mousseline, dans mes cheveux quelques paquerettes naturelles, composaient ma toilette, et je dansai jusqu'au matin avec un cœur léger et confiant, souriant à mes amis, souriant à celui pour lequel j'allais les quitter. J'étais si fatiguée en me retirant dans ma chambre que je pus à peine détacher ma robe, mes rubans, que j'oubliai les fleurs de mes cheveux pour pencher vite la tête sur l'oreiller, et que je m'endormis d'un doux et profond sommeil jusqu'au matin.

Toute la journée du dimanche fut triste et péniblement occupée par les préparatifs du départ. Antonine et mes cousines m'aidaient à faire emballer avec soin les jolis objets de la corbeille et du trousseau; mais si nos regards se rencontraient, les mots d'absence et de regret venaient errer sur nos lèvres; quelques larmes que nous voulions cacher coulaient brûlantes sur nos joues, et souvent nos paroles les plus insignifiantes étaient arrêtées par un sanglot.

Ma bonne Lalo, qui voulait s'occuper de tout afin que je retrouvasse ses soins même en son absence, prenait vingt fois du tabac en faisant ses recommandations à Clémentine, et se plaignait d'un rhume de cerveau pour avoir le droit de montrer des yeux rouges; et Ursule, en me disant ses vœux, me laissait deviner ses regrets.

Ma chère et jolie petite chambre avait déjà un air de désordre et d'abandon; elle était encombrée de cartons, de caisses, d'objets de toilette; une couche de poussière s'étendait comme un voile de deuil sur les meubles et la cheminée; mes fleurs se penchaient flétries dans leurs vases renversés. Je ne voulais pas que l'on vît dans cet état mon petit sanctuaire de jeune fille, et, lorsque M. Lafarge vint frapper à la porte, je lui demandai en grâce de ne pas entrer dans ce désordre affreux. Il ne tint pas compte de ma prière. « L'heure des cérémonies est expirée, dit-il en riant, et j'entre par mon droit de mari. » Me prenant brusquement par la taille, il voulut alors m'embrasser; mais j'eus un moment d'impatience. Je me sauvai dans le salon... il n'y avait personne, et je pus y pleurer. Mes

pensées furent si amères que je ne saurais les écrire; pourtant mon esprit souffre encore à leur souvenir.

Antonine vint bientôt me chercher; elle amenait M. Lafarge malheureux, repentant, demandant son pardon; ma bouche le lui donna faiblement, et mon cœur ne put le ratifier aussi vite que ma bouche. Il y a dans la vie de ces petites blessures qui ne sont rien par elles-mêmes, mais qui, profondes par les conséquences qu'elles laissent pressentir et l'impression prophétique dont elles sont le tocsin, éveillent dans la pensée des échos de malheur que le temps seul a le pouvoir d'étouffer.

Le soir il fut décidé que l'on irait dîner chez Véry et puis achever la soirée au cirque des Champs-Élysées. Ces agiles amazones que j'avais admirées si souvent, ces dociles chevaux, ces hardis écuyers me laissèrent cette fois sans enthousiasme; mais je fus vivement arrachée à mes tristes réflexions par une scène qui se passa près de nous. C'était un dimanche; le Cirque était rempli; nous trouvâmes avec peine quelques bonnes places, et ces messieurs furent

obligés de se tenir debout un peu éloignés. Devant notre banquette était un ancien militaire à l'air refrogné et brutal; à côté un vieillard aux cheveux blancs, au front vénérable, qui semblait protégé par un jeune homme dont la taille élégante, la noble physionomie, le regard triste et profond, attiraient l'attention et la sympathie. Le militaire, en voulant prendre sa tabatière, frappa du coude la tête de son voisin à cheveux blancs, assez violemment pour en renverser le chapeau.

« Prenez garde, monsieur, lui dit celui-ci avec calme.

— J'ai payé pour avoir mes aises; tant pis pour les obstacles, murmura brutalement le vieux grognard.

— Vous êtes un impertinent, lui cria le jeune homme.

— Et vous un blanc-bec. »

Les regards se tournaient vers eux; on imposait le silence, le fils entraîna son père; ils sortirent tous deux. Quelque temps après, le jeune homme rentra; il revint froidement près de celui qui l'avait insulté.

« Monsieur, vous êtes un lâche, lui dit-il en lui serrant le bras; vous me rendrez raison.

— Volontiers, monsieur; mais je n'ai jamais manqué mon homme, je vous en préviens.

— Taisez-vous... demain à huit heures... voilà ma carte et mon adresse. »

J'étais devenue pâle à ces mots que j'entendis distinctement; le jeune homme s'en aperçut, me remercia d'un regard, et, me saluant, sortit pour ne plus revenir.

J'étais trop vivement frappée pour que mes pensées ne se fussent pas concentrées tout entières sur ce qui venait de se passer. « Quoi! me disais-je, demain, à l'heure où je serai entourée des bénédictions de ma famille, un père pleurera son fils; peut-être une jeune fille, fiancée comme moi, aura le cœur brisé en se sentant frappée dans son plus cher trésor... » Tout à coup, tirant son mouchoir, le brutal querelleur laissa tomber la fatale petite carte qui devait lui dire l'adresse et le nom de son adversaire. Je me baissai vivement, je pus la ramasser, et,

d'être obligée de la rendre s'il s'apercevait de mon mouvement, je la mis dans ma bouche, et me sentis heureuse quand je fus parvenue à la détruire. La pensée des douleurs que j'avais sans doute prévenues rendit du calme à mon esprit, et le fin de la soirée fut bercée par le souvenir d'une bonne action.

Après tant d'émotions et de fatigues, je m'endormis d'un lourd sommeil jusqu'au moment où ma vieille bonne entra dans ma chambre, avec sa tasse de café à la main; c'était une habitude d'enfance. Elle venait toujours m'offrir la première cuillerée de son déjeuner, et prétendait qu'il ne lui semblait pas bon si je n'y avais pas goûté. Nous comprîmes alors qu'elle venait ainsi près de mon lit pour la dernière fois; qu'il fallait donner un adieu à toutes nos habitudes de puérile mais entière affection; et, n'essayant pas de nous cacher nos larmes, nous les laissâmes couler en nous regardant tristement.

Ma tante Garat arriva bientôt après. Ne songeant déjà qu'à ma toilette, en étant toute fière, toute préoccupée, elle s'occupait de la trem-

blante couronne d'oranger qui devait tourner le long de mes cheveux, et ne comptait pas les battements précipités de mon cœur; elle craignait que mes riches volants d'Angleterre ne fussent déchirés et froissés, et ne redoutait pas de voir faiblir mon courage au moment de la séparation. Elle était rassurée sur mon avenir, heureuse de ce mariage, et pouvait à peine contenir sa joie. Antonine et ma tante de Martens arrivèrent; la première pleurait, la seconde me dit de douces et fortifiantes paroles; toutes deux me firent du bien.

Lorsque ma toilette fut achevée, je vins m'agenouiller devant ma tante de Martens; elle posa sur ma tête la fleur d'oranger, le voile blanc de mariée; puis elle me bénit au nom de ma mère, au nom de mon père, au nom de tous les absents. M. Lafarge entra; il parut ému de mon émotion, se mit à genoux devant moi, prit et baisa mille fois mes mains. Résignée par ses témoignages d'amour, je lui demandai d'être toujours pour moi confiant et indulgent, de m'aimer par-dessus tout, de se rappeler que j'étais orpheline, que j'avais besoin

d'affection, et qu'il allait rester tout seul à m'aimer. Il le promit en m'embrassant sur le front, puis me conduisit dans le salon où déjà tous mes amis m'attendaient. Mes larmes se tarirent vite sous les regards émus, indifférents ou scrutateurs qui m'accueillirent avec des compliments et des félicitations. Nous fûmes mariés à l'église des Petits-Pères, après une messe très-courte et une exhortation très-sèche. Ne voulant pas livrer au monde les pensées qui étouffaient mon cœur, je cachai sous les plis de mon voile mes prières et mes pleurs, et il fut dit au retour que j'avais été une mariée pleine de bonne grâce et d'une convenance parfaite.

Après un déjeuner assez long et assez animé, mes tantes s'enfermèrent avec moi dans le petit salon, et commencèrent à m'initier dans les effrayants mystères de mes nouveaux devoirs. Elles disaient des paroles qui me faisaient si fortement rougir et trembler que je les arrêtai par un petit mensonge en leur assurant que je comprenais ce qu'elles voulaient me faire comprendre. Cependant, comme je n'avais

jusque-là cherché la vérité que dans les nuages, je gardai ma théorie, qui était innocemment stupide, mes frayeurs, qui étaient épouvantables, et ma ferme résolution de voyager *nuit et jour*, sans m'arrêter, jusqu'au Glandier.

Après l'exhortation de mes tantes, mes cousines vinrent me déshabiller; elles détachèrent la blanche couronne qui tremblait sur mon front, et je la partageai entre tous les jeunes gens et toutes les jeunes filles qui étaient venus bénir mon mariage par leur présence amie, leurs prières et leurs souhaits; furtivement je gardai un bouton de cette parure virginale, et, l'enfermant dans un petit cœur que j'avais reçu de ma mère et qui ne me quittait jamais, je le conservai comme un souvenir et comme un talisman. Cette secrète impulsion de mon cœur fut bénie... toutes les fleurs de mon enfance et de ma jeunesse ont été arrachées ou flétries; une seule, échappée à la profanation, a su se conserver pure sous l'égide de ma sainte patronne.

VIII

M. Lafarge avait quelques affaires à terminer, moi quelques arrangements à prendre; il fut convenu qu'on demanderait les chevaux de poste pour quatre heures. Les derniers moments s'écoulèrent tristes et rapides, et lorsque les cloches des Petits-Pères, lorsque le fouet du postillon donnèrent le signal des adieux, je me sentis mourir sous les baisers de tous les miens. Cependant M. Lafarge n'arrivait pas; ces angoisses prolongées de la séparation nous faisaient à tous un mal affreux; et, après avoir

supporté deux heures ce martyre et cette attente, mes nerfs ébranlés se trouvèrent si malades qu'il fallût me porter sur le lit de Mme de Martens et remettre au lendemain le départ arrêté.

Ma tante Garat, pour oublier un peu la tristesse des adieux, fut entendre Dupré à l'Opéra; Antonine et ma tante de Martens essayèrent de me calmer, et mon beau-frère, auquel on avait confié que je *mourais de peur*, s'engagea à faire accepter pour cette fois à M. Lafarge le rôle pacifique de garde-malade.

Tout se passa ainsi qu'il avait été convenu; mon mari vint paternellement me baiser sur le front, et je pus goûter enfin quelques heures de repos.

Ce n'était plus la nuit, ce n'était pas le jour, et déjà les grelots des chevaux donnaient le signal du départ; il fallait me séparer des êtres et des lieux que j'aimais!... Après bien des larmes et des baisers, les mains que je pressais s'échappèrent de mes mains, et je traversai Paris, si profondément perdue dans mes regrets que je ne lui donnai pas le dernier regard

d'adieux. Bientôt cependant mes larmes se séchèrent sous le souffle d'un vent frais, qui venait soulever la gaze de mon voile et secouer la poussière des grands ormes du chemin. Les oiseaux s'éveillèrent en chantant; l'aube pâle se drapa dans sa robe de pourpre, et le soleil, apparaissant splendide, semblait se pencher sur la nature, et la nature tressaillir avec orgueil sous le premier baiser de son Dieu.

Je regardai d'abord sans réflexion le riche damier d'épis et de verdure qui passait en courant devant mes yeux; puis j'écoutai la grivoise ballade que chantait le postillon en s'accompagnant des claquements de son fouet; enfin je m'amusai des galants regards qu'il jetait à Clémentine, des questions qu'il lui faisait sur sa bourgeoise, « qui lui semblait tout de même un peu bien pleurnicheuse pour une nouvelle épousée. » Ce mot me rappelant que j'étais mariée et peu gracieuse, en effet, dans la continuité de mon chagrin, je tournai la tête vers M. Lafarge; il dormait, et je me mis à rêver. Jusqu'à ce jour, ma vie, qui avait été isolée au milieu d'affections intimes, mais secondaires, allait donc

devenir le premier mobile, la première joie, la première espérance d'une autre vie! J'allais être bien aimée; le sentiment d'inutilité qui avait pesé si lourdement sur mon passé allait faire place au sentiment du devoir! et chacune de mes actions, de mes paroles, pourrait honorer et charmer un honnête homme qui m'avait donné son nom. M. Lafarge semblait m'adorer; je n'avais pas encore appris à l'aimer, mais on dit que cela vient vite; l'amour dans un mariage de convenance n'est guère qu'une tendre estime, et je me sentais déjà dans le cœur tout ce qui peut inspirer ce sentiment. Tandis que la raison me parlait ainsi, mon imagination soufflait à ma pensée les mots délicats et passionnés qui allaient me bercer tout ce jour; le premier baiser sur le front, un second, un troisième, que je rendrais peut-être; puis un bras qui viendrait soutenir ma taille que la fatigue pourrait courber, une voix qui dirait : « Je vous aime, » et qui plus tard, avec la première étoile de la nuit, murmurerait : « Mon ange, m'aimes-tu ?... »

Un cahot réveilla M. Lafarge; il étendit les

bras avec un bâillement sonore et prolongé, m'embrassa sur les deux joues, et me dit : « Allons, ma petite femme, déjeunons. »

Il y avait un poulet froid dans la voiture; M. Lafarge le saisit par les deux ailes, et, le partageant en deux, m'en offrit la moitié; je le refusai avec un peu de dégoût. Il crut que j'étais malade, devint inquiet, empressé, me supplia de prendre au moins un verre de vin de Bordeaux, et, sur un nouveau refus, but toute la bouteille, « pour lui et pour moi qui ne faisions qu'un. »

Cette odeur de repas m'était insupportable; je remplaçai Clémentine sur le siége; je m'amusai à payer les postillons, à les faire causer par l'influence d'un pour-boire promis, et j'essayai surtout de me plaisanter sur le réveil positif qu'un déjeuner avait fait faire à mes pensées; je me disais pour me consoler qu'on ne déjeune pas toujours, et fort rarement de cette primitive manière.

Vers midi je rentrai dans la voiture; j'essayai de parler de littérature, de spectacle, de mon cher Villers-Hellon, de sa belle forêt.

Cette dernière partie de la conversation sembla enfin intéresser M. Lafarge; mais mon ignorance sur le système des coupes, le prix des bois et des charbons, mit bien vite un terme à mon succès; il tira un portefeuille de sa poche, et s'isola dans des comptes qui paraissaient désagréablement le préoccuper.

J'essayai de dormir; le soleil brûlant et les nuages qui s'accumulaient à l'orient, en étendant sur nous comme un manteau de plomb, me donnèrent des douleurs de tête qui rendirent le sommeil impossible. Vers cinq heures nous arrivâmes à Orléans; je pouvais à peine me soutenir, et je demandai à me jeter dans un bain pour y chercher un peu de fraîcheur et de repos.

J'étais à peine entrée dans ma baignoire que la porte fut vivement ébranlée.

« Madame est au bain, dit Clémentine.

— Je le sais, ouvrez-moi.

— Mais, monsieur, la baignoire est découverte; madame ne peut vous recevoir.

— Madame est ma femme; que le diable emporte les cérémonies!

— Je vous en prie ; ne criez pas si haut ; attendez un instant ; dans un quart d'heure je serai habillée, lui dis-je avec un peu de dépit.

— C'est précisément parce que vous n'êtes pas habillée que je veux entrer. Me prenez-vous pour un imbécile ? Croyez-vous que je me laisse jouer plus longtemps par une bég...... de Parisienne ?

— J'ai peur, disait tout bas Clémentine. Monsieur, soyez donc galant pour le premier jour ! criait-elle tout haut.

— Marie, je t'ordonne d'ouvrir la porte, ou je vais l'enfoncer, entends-tu ?

— Vous êtes le maître d'enfoncer la porte ; mais je ne l'ouvrirai pas. La force est impuissante sur ma volonté ; sachez-le bien aussi, une fois pour toutes. »

Après quelques jurements si grossiers qu'ils me firent pâlir et que ma plume ne saurait les répéter, il s'en alla furieux. J'étais atterrée dans mon bain ; ma bonne Clémentine, épouvantée, vint faire couler mes larmes en baisant mille fois ma main pour me consoler ; puis, quand

elle me vit plus calme, elle sortit et fut trouver M. Lafarge. Elle essaya vainement de lui faire comprendre ses torts, et comme elle lui disait que j'étais souffrante et qu'il me tuerait avec des scènes de ce genre : « Soit, dit-il, je me tairai cette fois; mais arrivés à Glandier, je saurai bien la mettre à la raison. »

Je revis M. Lafarge sans prononcer une parole. Il me demanda tout d'abord si mes *singeries* étaient finies; puis, voyant ma pâleur, il m'embrassa et redevint bon et empressé; je ne voulus pas aller dîner; je pris une tasse de thé, et je passai une heure sur un balcon, comprenant la profondeur de l'abîme, et reculant à la pensée de le sonder froidement.

Le mouvement de la voiture, la beauté du ciel qui resplendissait de toutes ses étoiles, le calme et la chaleur embaumée de la nuit me firent oublier quelque peu l'amertume de mes réflexions. J'attribuai à la passion la violence de M. Lafarge. Cet amour était bien différent de celui que j'avais rêvé; je m'en effrayais, mais j'espérais le dompter par sa violence même, dominer avec le temps une passion que j'avais fait

naître, et lorsque je l'entendis ronfler je fus toute rassurée et presque sans rancune.

Nous arrivâmes le matin à Châteauroux, où nous étions attendus par M. Pontier, receveur particulier de La Châtre. C'était un oncle, la première personne que je voyais de ma nouvelle famille. Je voulais lui plaire, être aimable, affectueuse, et je chassai les nuages qui assombrissaient encore mon souvenir par la toute-puissance de la volonté et de la distraction.

M. Pontier était un homme de cinquante ans, qui avait une physionomie franche, ouverte, des paroles chaudes et expansives. Il parut charmé de me voir, fit sur moi mille et mille compliments à son neveu, et m'appela son enfant avec une si bonne grosse voix que je me sentis toute disposée à l'aimer. Sa femme devait nous accompagner au Glandier. Elle n'était plus jeune, commençait cette époque de la vie où, sans renoncer aux prétentions de la jeunesse, on prend les manies d'un autre âge, avait un esprit caustique, impérieux, méchant, et l'oubliait malheureusement dans ses yeux lors même qu'elle mettait du miel sur ses lèvres.

Près d'elle on ne souffrait pas de l'ennui, mais la pensée y vivait aux dépens du cœur, et, après une petite promenade que je fis au bras de M. Pontier, je compris qu'il nous abandonnait sa femme sans trop de regrets.

On nous donna un bon déjeuner; puis il fallut songer au départ. J'eus alors quelques moments de franche gaîté. Étant allée, je ne sais pourquoi, dans la chambre de ma nouvelle tante, je la trouvai lisant le journal pendant que son mari lui mettait gravement un essaim de blanches papillotes.

« Suivez mon exemple, me dit-elle sérieusement; il n'y a rien de plus commode que de faire de son mari une femme de chambre. M. Pontier coiffe divinement, lace à ravir, et nul ne sait mieux que lui donner de la grâce à un nœud, faire valoir la taille et draper les plis d'un châle. »

En cet instant le mari modèle voulut attacher au cou de sa femme une collerette légèrement chiffonnée. Mme Pontier, remarquant ces faux plis, dit aigrement à M. Pontier que, « depuis le matin, il aurait bien eu le temps de donner

un coup de fer à son fichu ; que, du reste, ce n'était pas la première fois qu'elle s'apercevait de son indifférence ; qu'elle était bien malheureuse depuis la mort de son père, car il ne lui restait plus qu'un chien qu'elle pût aimer et qui l'aimât. »

Ce chien favori était une petite levrette, qui fut installée avec nous dans la voiture. Elle me prit traîtreusement en amitié, et comme je comprenais qu'elle était ma cousine dans le cœur de Mme Pontier, je me sacrifiai généreusement à la parenté, et je devins le fauteuil de cette sale et remuante petite bête.

Mme Pontier me parla beaucoup de littérature, du mauvais goût de Victor Hugo, qui se permettait de ne pas calquer Racine, de la démence d'Alexandre Dumas, de la sublime grandeur des poëtes de l'Empire, et par-dessus tout de l'immoralité de Mme Sand, qui écrivait comme une *cuisinière* et pensait comme une *poissarde*. Ma chère tante m'assura qu'on ne recevait *cette dame* dans aucun salon honnête de La Châtre, que les femmes qui se respectaient ne savaient même pas son nom, et qu'elle ve-

nait de se brouiller, je crois, avec un sous-préfet, qui avait voulu perdre M. Pontier en lui prêtant une œuvre infâme qui s'appelait *Lélia!* J'osai lui avouer que j'avais lu *Indiana* et que j'admirais au moins la magie et l'entraînement de cette belle prose, splendide et gracieuse comme un diamant caché dans les feuilles d'une rose. Elle leva les yeux au ciel, et, s'étonnant de tant de perversité dans un âge si tendre, se mit à exercer sa verve et son esprit aux dépens de sa famille qu'elle me fit connaître charitablement, en plaçant auprès de chacun des grands parents un péché mortel, en donnant une auréole de petits péchés véniels aux cousins, neveux, petits-cousins, etc., etc.

M. Lafarge étant monté sur le siége, ma tante voulut gagner ma confiance. Après avoir frappé à la porte de ma vanité par mille compliments exagérés, elle me dit qu'il me fallait beaucoup de courage pour quitter Paris, que j'allais bien m'ennuyer, que c'était un meurtre de m'enterrer au Glandier entre un mari brut comme son fer et une belle-mère sans éducation et sans idées. Je fus blessée du rôle de victime qu'elle

voulait me faire accepter; je l'assurai que mes goûts me faisaient aimer la solitude, que j'estimais beaucoup mon mari, et que je mettrais mon orgueil à lui être agréable et nécessaire; je lui dis aussi que j'avais l'espoir et même la certitude de revenir souvent au milieu de mes amis, auxquels je serais rendue tous les ans par la promesse et les affaires de M. Lafarge.

Nous traversions un pays agreste et varié; j'exprimais à Mme Pontier mon admiration pour les beautés de la nature méridionale toute nouvelle pour moi, et je lui parlais avec assez de gaîté des montagnes, des vallées et des ruines sur lesquelles j'allais établir mon empire. Lorsque la nuit ramena M. Lafarge dans la voiture, sa tante lui fit mille plaisanteries sur les nomades commencements de sa lune de miel. Il voulut y répondre victorieusement; mais ayant eu la mauvaise pensée de plaider la cause de son amour avec de gros et bruyants baisers, j'eus la peau arrachée par cette prise publique de possession, et je me défendis d'abord faiblement, puis avec impatience. Mme Pontier se mit à rire de ma pruderie, si loin des mœurs primitives

que j'allais trouver, et me raconta qu'un des usages les plus gais du Limousin était d'envahir, le premier soir des noces, la chambre nuptiale, pour porter aux nouveaux mariés une soupe de vin épicé qu'ils devaient partager au lit. L'esprit des hommes aimables de la société se jugeait dans cette circonstance par le plus ou moins de rougeur que leurs plaisanteries apportaient sur le front de la jeune épouse, par le plus ou moins de rires étouffés qu'ils mettaient sur les lèvres des autres femmes, avides de voir profaner *la* pudique fiancée qu'elles enviaient peut-être le matin.

« Oh! vous n'y échapperez pas, ma belle nièce, et je me fais le champion de cette joyeuse tradition des temps passés, me dit Mme Pontier en finissant.

— Je vous en conjure, madame, n'en faites rien ; je n'aurais pas la force de supporter cette triste plaisanterie, et je ne pardonnerais pas à un mari qui me laisserait souiller par cette humiliante et immorale gaîté. »

Je me cachai la figure dans mes mains, et je prétextai le besoin du sommeil pour me livrer

à mes tristes impressions. Au récit de si brutales habitudes, je me sentais frémir. La scène d'Orléans se dressait devant mon imagination effrayée ; j'avais plus que de la peur, j'avais du dégoût ; je regardais la voûte des cieux, dont les beaux astres semblaient me protéger, et je comptais les heures qui me séparaient d'une nouvelle nuit, hélas! pour moi sans étoiles.

IX

Nous fûmes surpris à Masseré par un orage épouvantable; au tonnerre qui grondait sourdement sur nos têtes succéda une pluie forte et continue; des nuages gris couraient dans le ciel et semblaient poser jusque sur la terre leurs lourdes vapeurs; un brouillard épais voilait les champs et les bois. Nous n'apercevions plus, enfermés dans la voiture, que le blanc ruban de la route se déroulant tristement devant nous, les pauvres chevaux haletants, et le postillon enfoncé dans sa limousine, qui pressait d'un cri

rauque et sauvage l'attelage fatigué de lutter sans cesse contre ce déchaînement de la tempête.

A huit heures du matin on me montra quelques noires masures qui forment à Uzerche le faubourg Sainte-Eulalie; puis nous traversâmes une chaussée contre laquelle venaient se briser les vagues de la Vézère, et nous descendîmes dans une auberge de rouliers afin d'éviter la rencontre de toute une partie de la famille avec laquelle je *devais* être brouillée, et qui habitait le seul hôtel passable de la ville.

Mme Pontier me quitta pour faire des visites, et M. Lafarge me prévint que, la voiture étant cassée, il faudrait rester quelques heures. M. Buffière, mon beau-frère, nous attendait; il me donna deux gros baisers de bienvenue; un petit cousin de dix-sept ans vint aussi inscrire sa parenté sur mes deux joues; ensuite on me laissa seule, chacun étant beaucoup plus pressé d'aller s'émerveiller devant ma voiture que de me faire un gracieux accueil.

J'étais malade, fatiguée; je voulus me jeter sur un lit; une exhalaison fétide me chassa de

l'alcôve où j'avais été chercher le repos. Je plaçai alors une chaise au milieu de la chambre afin de m'éloigner le plus possible de ce sale entourage de murs, de meubles et de rideaux, et Clémentine alla me commander une tasse de thé. Après une heure d'attente je fus servie; on n'avait pas de théière; un vaste pot-à-l'eau, fermé par un couvercle de papier, l'avait ingénieusement remplacée, et quelques feuilles de thé vulnéraire suisse, qui nageaient dans le tiède océan du pot-à-eau-théière, usurpaient le nom et l'emploi de l'herbe odorante de la Chine, inconnue aux Limousins. J'ouvris ma fenêtre; la pluie avait cessé, mais le brouillard cachait encore la nature et le ciel. Tout à coup les cloches se balancèrent, vives, joyeuses, animées; chaque maison s'ouvrit pour laisser passer les bonnes âmes, fidèles à leur appel : c'était la fête de la Vierge de Notre-Dame d'août, ma sainte patronne. Je m'enveloppai dans ma mantille et je voulus aller porter ma tristesse aux pieds de son autel.

« Cela ne se peut pas, me dit M. Lafarge, que j'avais fait appeler pour le prévenir de mon pro-

jet; vous seriez le but de tous les regards, de tous les cancans, de toutes les railleries.

— Qu'importe! Je suis au-dessus de ces mesquines considérations.

— Je vous dis que vous ne pouvez y aller; je ne veux pas que vous soyez aperçue par ma famille. Ils sont jaloux de mon mariage; il faut que la curiosité les ramène et qu'ils ne vous voient qu'avec toutes vos belles toilettes.

— C'est flatteur pour ma pauvre personne. Soit! puisque vous le *voulez*, je n'irai pas à la messe.

— Ne boude pas, ma chatte; c'est parce que je t'aime que je veux que tu les éblouisses par tes bijoux, tes châles, etc. »

Je restai seule; Clémentine vint tristement près de moi, me disant avec une voix émue et en prenant ma main: « Je vous souhaite une bonne fête. » Je ne me trouvai pas assez de force pour répondre à la bonne fille, et, appuyant ma tête sur mes mains, je fondis en larmes. Combien il y avait d'amertume dans les souvenirs si beaux, si joyeux, que cette fête de la Vierge éveillait en moi!

Autrefois j'ouvrais mes yeux sous les baisers et les présents de toute ma famille ; j'avais une toilette toute blanche : c'est la livrée de la Vierge; j'y joignais la fleur donnée par mon grand-père, et j'allais à notre petite église, confiante et bienheureuse. Au sortir de la messe, nos bons paysans m'apportaient leurs vœux et leurs fleurs. Toutes les femmes m'embrassaient. J'embrassais tous les petits enfants ; puis les hommes allaient continuer leurs souhaits auprès de quelques bouteilles de bon vin, et les jeunes filles, oubliant les travaux de la moisson, couraient sous les grands tilleuls pour danser à ma santé. Le soir réunissait quelques amis. J'étais la reine du jour, les fleurs semblaient fleurir pour moi seule ; mon nom, enlacé sur les gâteaux, était répété, joyeux, au salon comme à l'office, et je me couchais fatiguée de danses, de souhaits et de bonheur ! Hélas ! aujourd'hui la vie s'ouvrait nouvelle, et j'étais seule, isolée, sans prières, sans fleurs, sans amis. « Mon Dieu, m'écriai-je, ayez pitié de moi ! »

Il était près de onze heures quand la voiture fut en état de nous sortir d'Uzerche. J'avais

hâte de quitter cette ville et de chasser mes noires pensées à la vue de mon joli petit castel, de trouver enfin une famille qui oubliât d'être envieuse pour se faire bonne et aimante.

Nous nous arrêtâmes une heure à Vigeois, chez un cousin de M. Lafarge. J'étais si désireuse d'arriver *chez moi* que je me laissai embrasser, regarder, et que je pris quelques fruits mécaniquement et sans être encore réveillée de mes impressions pénibles. On avait amené des chevaux de selle. J'étais brisée ; je voulus finir le voyage en voiture, quoique l'on criât à l'imprudence et qu'il fût déclaré impossible de traverser en poste la sauvage contrée qui nous séparait du Glandier.

Pas un rayon de soleil n'avait souri à travers les nuages depuis l'orage du matin. Les arbres se penchaient encore sous la pluie, et les chemins défoncés qui réduisaient au pas l'allure des chevaux nous menaçaient aussi de dangers continuels et presque inévitables. Après trois heures de ce pénible trajet nous descendîmes à pic dans un chemin creux. On me montra quelques toits enfumés qui sortaient du brouillard,

qu'on me dit appartenir aux bâtiments de la forge, et au bout d'une petite allée de peupliers la voiture s'arrêta.

Je sautai de la voiture dans les bras de deux femmes; je traversai une longue route noire, froide, humide; je montai un petit escalier aux marches de pierres brutes toutes sales, toutes gluantes sous les gouttes de pluie que laissait échapper un toit délabré. J'entrai enfin dans une grande chambre qui fut appelée le salon de compagnie, et je me laissai tomber sur une chaise, regardant d'un air hébété autour de moi.

Ma belle-mère avait pris une de mes mains et me considérait avec un regard curieux. M[me] Buffière, petite femme rose et fraîche, aux mouvements communs et perpétuels, m'accablait de caresses, de questions, et voulait secouer mon amère stupéfaction, qu'elle prenait pour de la timidité. M. Lafarge vint nous retrouver; il essaya de m'asseoir sur ses genoux, et, comme je le repoussais avec un refus positif, il dit tout haut, en riant, que je ne savais le *caliner que dans le tête-à-tête*.

« Maman, ajouta-t-il, tu ne saurais croire

combien elle m'aime, cette petite *canne!* Allons, ma biche, avoue que tu m'aîmes diablement. »

En même temps, pour ajouter l'action à la parole, il me serrait la taille, me pinçait le nez et m'embrassait. Mon amour-propre se réveillait à ces mots, à ces gestes, et je me sentais tressaillir d'indignation en écoutant ces petits noms d'amitié qui faisaient si poliment de moi une et plusieurs bêtes. Ne pouvant supporter plus longtemps ce supplice, je prétextai une fatigue excessive, des lettres à écrire, et on me conduisit dans ma chambre, où je m'enfermai avec Clémentine.

Ma chambre, aussi grande que le salon, était entièrement démeublée. Deux lits, une table, quatre chaises erraient dans cette solitude. J'avais demandé un encrier; on m'apporta un pot à confitures cassé, dans lequel un morceau de coton nageait dans une eau grise, une vieille plume et du papier bleu de ciel. Clémentine voulait me déshabiller; il m'eût été impossible de rester sur mon lit. Je la fis coucher près de moi, car il me semblait que, tout en étant endormie, cette bonne créature serait ma sauve-

garde, et j'essayai d'écrire. Je ne pus rassembler une idée. J'étais sous le poids d'une déception terrible. Je reculai à la pensée de jeter si vite la douleur parmi les miens; ma tendresse se refusait à leur donner la moitié de mes angoisses; mon orgueil à commencer si vite un rôle de victime... Puis cent lieues nous séparaient... il faudrait des jours bien longs pour les amener près de moi.... Que deviendrais-je pendant ces longs jours?... Que faire, mon Dieu, que faire!

La teinte grise du ciel, qui devenait plus sombre aux approches de la nuit, ajoutait à l'indignation que j'éprouvais en me sentant trompée, à la peur plus grande et plus intime du tête-à-tête nocturne, que je craignais tant, que je ne pouvais plus éviter. Je n'ai jamais connu la rancune; mais, quand on me blesse au cœur, je suis impuissante à maîtriser mon indignation. En ce moment je me serais trouvée mal si M. Lafarge m'eût baisé la main; dans ses bras, je serais morte.

Tout à coup mon parti fut pris: je résolus de partir, d'aller au bout du monde, surtout de ne

point passer la nuit dans ces sombres murs. Cette ferme résolution me rendit un peu de calme; mais il fallait songer au moyen de l'exécuter, et mon imagination vint à mon aide; je résolus d'obtenir de M. Lafarge même un ordre de départ, de blesser son amour-propre, sa jalousie, son honneur; de rendre un rapprochement impossible, de lui dire que je ne l'aimais pas, que j'en aimais un autre, et que, trahissant mes nouveaux serments, j'avais vu son rival à Orléanset à Uzerche, de lui dire enfin que toutes mes pensées d'épouse avaient été adultères! Jamais je n'aurais osé dire ce mot effrayant, jamais je n'aurais eu le courage de faire de vive voix tous ces humiliants mensonges; mais le papier ne rougit pas, et je lui confiai avec toute l'amertume de mon cœur le soin de ma délivrance.

Après avoir écrit plusieurs pages, je voulus relire ma lettre; je fus effrayée de son énergie, mais je compris que j'étais sauvée. Après cette lecture, on pouvait me tuer; il était impossible qu'on voulût me retenir ou me pardonner. On vint m'appeler, je serrai précipitamment ma

lettre dans les plis de ma ceinture ; je fus calme parce que ma volonté était ferme et que j'avais l'inébranlable courage du guerrier qui a brûlé ses vaisseaux pour n'espérer que la victoire ou la mort.

Tous les habitants du Glandier étaient réunis dans la salle à manger ; le dîner fut long, la soirée plus longue encore ; je souffrais en recevant les témoignages affectueux de Mme Lafarge, les soins empressés de Mme Buffière. J'essayai d'être aimable ; je voulais me montrer sensible à leur bonne réception, et, dans ces derniers moments qui nous réunissaient, j'étais honteuse et troublée de leur rendre si vite tout le mal qu'on m'avait fait depuis trois jours. Chaque fois que je me sentais pâlir et faiblir, chaque fois que le tintement monotone d'une horloge me disait que l'heure redoutée approchait, je serrais avec un frisson ma lettre contre ma poitrine ; j'écoutais ce léger bruit de papier, et il me semblait l'entendre murmurer à mon cœur : « Je veille, ne crains rien. »

Dix heures sonnèrent, M. Lafarge interrompit une conversation d'affaires qui avait occupé

toute son attention déjà depuis quelques heures, conversation en patois, adressée plus particulièrement à son beau-frère, mais à laquelle se mêlaient tous les membres de la famille. Je n'essayai pas de comprendre cet idiome étranger; mais je souffrais et je ne pouvais me défendre d'un profond sentiment de tristesse en écoutant cette langue qui n'était pas celle de la patrie.

« Viens, allons nous coucher, ma femme, me dit M. Lafarge, en m'entraînant par la taille.

— Je vous en supplie, permettez-moi de rester quelques minutes seule dans ma chambre, répondis-je.

— C'est encore une simagrée; mais enfin je te la passe pour cette dernière fois. »

J'entrai dans ma chambre, j'appelai Clémentine, et, lui donnant ma lettre, je la priai de la remettre sur-le-champ à M. Lafarge. A son retour je tirai le verrou, et me jetai en sanglotant dans ses bras. Cette bonne fille fut horriblement effrayée, m'adressa mille questions, et je pus à peine lui expliquer mon désespoir, la lettre que j'avais écrite, et ma résolution de partir le soir

même. Clémentine resta atterrée à cette confidence, puis elle me supplia de patienter encore quelques jours, de faire venir ma famille, et de ne pas m'exposer à être tuée par mon mari dans un moment de colère.

On frappa vivement à la porte. Je refusai d'ouvrir. Agenouillée contre mon lit, je pleurais : de plus énergiques instances me rendirent à moi-même ; je dis à Clémentine de me laisser seule, d'ouvrir, et je me retirai dans l'embrasure d'une fenêtre qui n'était pas fermée.

M. Lafarge entra dans un état épouvantable ; il m'adressa les reproches les plus outrageants, me dit que je ne partirais pas, qu'il avait besoin d'une femme, qu'il n'était pas assez riche pour acheter une maîtresse ; que, lui appartenant devant la loi, je serais à lui. Il voulut s'approcher, me saisir ; je lui déclarai froidement que s'il me touchait je sauterais par la fenêtre ; que je lui reconnaissais bien le pouvoir de me tuer, mais non celui de me souiller ! En me voyant si pâle, si énergiquement désespérée, il recula et appela sa mère et sa sœur qui étaient dans la

chambre voisine. Elles m'entourèrent en pleurant, me demandèrent grâce pour leur pauvre Charles, pour leur honneur, pour leurs existences que j'allais briser; M. Lafarge vint aussi se jeter à mes genoux, et mon courage si ferme pour braver des injures se fondit en larmes à ces accents de douleurs et de prières. Je répondis que je pouvais facilement pardonner, oublier l'odieux mensonge dont j'étais la victime; que j'abandonnais sans regret toute ma fortune; que je saurais garder pur et honorable le nom que j'avais accepté, mais que jamais je ne trouverais le courage de rester parmi eux; que je voulais fuir, et que, si l'on me retenait, je saurais mourir.

Ma belle-sœur me prit dans ses bras et m'accabla de caresses et de questions; je lui dis quelques mots de la scène d'Orléans, de tout ce qui m'avait froissé; je lui laissai deviner combien je redoutais le premier soir de l'arrivée, combien aussi j'avais peur! Elle entraîna son frère dans un coin de la chambre et lui parla vivement. Mme Lafarge vint à son tour essayer de me calmer; elle me promettait de m'aimer,

m'assurait qu'elle était fière de moi, qu'elle aurait pour sa fille Marie les soins les plus affectueux et les plus maternels; elle me suppliait d'absoudre son fils, qui, éperdument amoureux, m'avait trompée pour ne pas avoir le désespoir de me perdre; ensuite, pour me consoler, elle essaya d'autres moyens : me dit que le pays, qui m'avait paru si tristement épouvantable sous les torrents pluvieux de l'orage, était riche, animé dans un beau jour. Elle me dit que je serais la maîtresse absolue, et que je pourrais changer en despote, selon mes goûts et mes habitudes, ma nouvelle demeure...

M. Lafarge revint près de nous avec sa sœur; il était aussi plus calme. Il prit ma main, la baisa en pleurant; je la lui abandonnai, et, après quelques minutes de silence, je lui demandai en grâce d'oublier le mal que je lui avais fait, d'accepter ma fortune, mais, par-dessus tout, de me laisser partir. Il m'expliqua que je ne pouvais disposer de ma dot sans la participation de ma famille; me supplia d'attendre deux ou trois jours, et promit de ne plus essayer de me retenir s'il ne parvenait pas à obtenir son

pardon, à me prouver son amour et à me rendre heureuse. Je ne pus résister à tant de prières et de larmes, et je consentis à rester quelques *jours* avec un rôle de *sœur*. M. Lafarge m'assura que mes volontés seraient des ordres pour lui, qu'il était trop heureux de me voir si bonne; et Mme Buffière me dit en riant :

« Tranquillisez-vous, ma petite sœur : s'il n'est pas sage, nous vous garderons ; voulez-vous que je couche dans votre chambre ? »

Je remerciai Mme Buffière, et je fis mettre le lit de Clémentine dans ma chambre. Cette scène violente et pénible m'avait si violemment ébranlée que je me trouvai mal. Je restai près d'une heure sans connaissance, et jusqu'au matin je souffris les douloureuses contractions d'une attaque de nerfs. On ne voulut pas me quitter ; on craignait que je n'eusse pris du poison ; enfin, avec le jour, voyant que j'étais seulement brisée de fatigue, on me laissa seule et je m'endormis d'un sommeil de plomb jusqu'à ce que les rayons éclatants d'un soleil d'août vinssent ouvrir mes yeux assez tard dans la matinée.

On me dit à mon réveil que M. Lafarge était assez souffrant pour ne pas quitter sa chambre; j'envoyai Clémentine savoir de ses nouvelles, puis je m'habillai et on vint me chercher pour déjeuner; je trouvai les personnes qui m'avaient reçu la veille augmentées d'un ami de la famille, vieil avocat aux cheveux blancs, dont les manières étaient galantes, empressées, les paroles lentes, épurées et sonores. Triste et préoccupée, je répondis assez mal à ses avances; puis, après une petite promenade pendant laquelle sa conversation fut aimable, variée, désireuse de me plaire, je m'oubliai un peu et je m'animai pour lui répondre.

Je trouvai en M. de Chauveron de l'esprit et beaucoup de bon sens un peu voilé sous des formes assez majestueusement avocates pour être jugées ridicules. Parlait-il musique, c'était avec une solennité imposante; faisait-il un compliment, c'était avec la gravité austère à l'usage des oraisons funèbres; enfin il disait bonjour avec éloquence, et demandait un verre d'eau avec une entraînante persuasion.

Après son départ, je fus présentée à M. Pon-

tier, médecin à Uzerche, et oncle de M. Lafarge. C'était un homme de quarante ans, au front noble, intelligent, et dont le regard ardent et passionné semblait exilé et mal à l'aise sous le rideau de cheveux blancs qui l'encadrait. Dès qu'il m'eut serré la main, avant que nos paroles se fussent échangées, j'avais compris qu'il était un ami, et mon cœur l'avait adopté. Il me fit visiter les ruines, me raconta poétiquement leur origine, leur histoire, leurs légendes, me fit un touchant tableau de l'amour qui m'attendait dans ma nouvelle famille, et me parla beaucoup du bonheur que je ne trouverais pas peut-être, mais que j'étais destinée à répandre radieux autour de moi.

J'interrogeai naïvement M. Pontier sur le cœur et le caractère de son neveu; il me répondit avec une entière franchise que M. Lafarge était inculte, sauvage, rude comme ses montagnes; que toutes ses études avaient été dirigées dans un but d'utilité et de travail; qu'il n'avait pas d'esprit, mais beaucoup de bon sens, et qu'il serait très-facile de dompter par le cœur ses habitudes positives et matérielles.

M. Pontier m'assura aussi que M. Lafarge m'aimait déjà par-dessus tout, et que rien ne lui serait impossible pour gagner mon affection. Quelques-unes des tristesses de mon âme étant venues involontairement sur mes lèvres, M. Pontier sut les résigner. Il me montra ma vie à venir, entourée de ses devoirs avec son activité, sa poésie assez triste, mais assez douce; enfin, en revenant à la maison, je lui avais promis mon amitié, et je me sentais plus forte en m'appuyant sur la protection et la tendresse qu'il m'avait jurée et que j'avais acceptée.

Après avoir tâté le pouls de son malade, M. Pontier lui ordonna ma présence pour potion calmante, et me conduisit près de lui. M. Lafargé se montra si reconnaissant de ma visite que je fus récompensée de la lui avoir faite; il me demanda si j'avais éloigné mes pas de la maison, si j'avais été jusqu'à la forge; je lui dit que j'avais admiré les ruines, quelques beaux sites, mais que j'avais attendu, pour aller à l'usine, qu'il fût guéri, afin qu'il pût me donner les mille explications indispensables à mon ignorance.

Pendant le reste du jour, je fus calme, presque oublieuse de mon affreux désespoir de la veille; chacun autour de moi semblait aussi sous le charme de l'oubli : un sourire sur mes lèvres apportait la joie dans tous les yeux, et, sans m'en rendre compte, je me sentais heureuse d'être le centre où se puisaient ces diverses expressions d'espérances et d'affection.

En me déshabillant, Clémentine m'apprit que M. Lafarge l'avait appelée dans sa chambre pour lui dire qu'il ne pourrait plus vivre sans moi, qu'il voulait me garder en m'entourant de soins et d'égards, et qu'il s'adressait à elle pour connaître mes goûts et mes habitudes. Après une longue conversation, il l'avait chargée de me dire que j'étais la maîtresse de bouleverser toute la maison à ma guise, que je pourrais même en faire bâtir une autre, si celle-là me semblait trop laide, et que les ouvriers nécessaires n'attendaient que mes ordres pour y obéir exclusivement.

M. Lafarge avait su par elle que je manquais dans mon appartement des objets de toilette de première nécessité; il envoya un exprès à

Uzerche pour me les rapporter, et il m'annonça aussi qu'il allait demander un domestique de Paris à ma tante Garat, afin que je n'eusse pas à souffrir du langage et de la maladresse de ceux du pays.

X

Le lendemain, au réveil, le ciel était si bleu et la brise d'août si tièdement parfumée, que je me sentis moins tristement préoccupée et qu'il me vint le désir de mettre la voûte azurée sur ma tête pour faire connaissance avec l'agreste nature qui m'entourait. M. Lafarge était complétement guéri; il fit démarrer un petit bateau, et, après mille détours au milieu de belles prairies, la petite rivière nous déposa aux pieds de la forge.

Les fondeurs, prévenus de notre visite, nous

reçurent avec un immense bouquet de fleurs sauvages, et une bienvenue bruyante, cordiale, expressive comme leur idiome patois ; ils parurent très-satisfaits de leur nouvelle maîtresse, et répétèrent avec maintes félicitations qu'ils me trouvaient bien *fière* et bien *plaisante*, ce qui veut dire aimable et jolie.

Je voulus tout voir, tout comprendre; M. Lafarge, enchanté, me donnait des détails intéressants sur les machines, la coulée, la fonte et la fabrication du fer. Son langage, embarrassé et peu correct dans un salon, devenait vif, animé, attachant dans son petit royaume ténébreux ; il me parut très-instruit, très-passionné pour son industrie, ne connaissant pas les bornes étroites de la routine, et comprenant les nécessités et les joies de l'amélioration et du progrès.

C'était à la forge l'heure du dîner; une immense chaudière qui bouillonnait sur des scories enflammées fut apportée au milieu de la salle, et un des plus jeunes ouvriers, qui brandissait lestement sur sa tête une cuiller-monstre, attribut de ses fonctions, versa un composé écumant de lard et de légumes dans des

soupières remplies de tranches de pain noir.

Je priai M. Lafarge d'ajouter quelques bouteilles de vin et des fruits à ce lourd et frugal repas, et je voulus goûter une cuillerée de cette espèce de brouet spartiate, que je trouvai excellent, à la grande joie de tous ces braves gens, qui riaient aux éclats en écoutant les compliments que j'adressais à leur cuisinier. Je fis ensuite remplir mon verre à la source qui murmurait non loin de nous; et, buvant à leur santé comme ils buvaient à la mienne, je leur promis, si j'étais destinée à rester dans leurs montagnes, de bien les soigner et de bien les aimer. L'enthousiasme de ces bons fondeurs ne connut plus de bornes; ils vidèrent leurs bouteilles avec des hourras, mirent une couronne de feuillage sur mon chapeau et m'escortèrent en triomphe jusqu'à la maison.

Je trouvai dans la cour des paysans qui plantaient un mai recouvert de guirlandes de fleurs et de banderoles aux couleurs nationales; ils se joignirent aux ouvriers pour me féliciter, firent une décharge de coups de fusil qui ébranla tous les échos de la ruine, et se mirent à danser

une bourrée autour de leur arbre. Je m'amusais beaucoup du pittoresque des mouvements grossiers et saccadés de cette danse limousine, de la figure naïve du musicien appuyé contre un arbre pour souffler de toutes ses forces dans une primitive musette, et j'oubliai un peu ce que j'avais souffert au contact de cette gaîté expressive et dansante qui m'entourait.

Je rentrai au salon avec la nuit; je jetai mes regards autour de moi, et la vue de cet appartement si vaste et si triste, qui aurait glacé la femme la moins impressionnable, me rendit mon effroi; c'était une vulgarité vivante qui menaçait de s'imprégner sur toute votre personne, sur toutes vos pensées. Les murs étaient couverts d'un papier dont les couleurs jaunes n'étaient pas destinées à réjouir l'œil, mais à dissimuler plus facilement les taches et les ravages qui devaient arriver à la suite du temps; une alcôve ornée de draperies de percale rouge, accidentée de franges de coton jaune, faisait face à deux fenêtres également drapées, et à une commode de noyer, sur laquelle était un tapis de pied, très-orgueilleux de la nouvelle dignité qui lui avait

fait quitter le sol, et qui représentait la touchante histoire de deux colombes pâmées d'aise en se sentant étrangler sous les nœuds d'un beau lac d'amour bleu de ciel. La cheminée était décorée avec cinq oranges monstres, deux belles chandelles dont la mèche cotonneuse et blanche attestait la luxueuse virginité, et une lampe de nuit où Adam et Ève s'entrelaçaient fraternellement, sans péché, mais aussi sans feuilles! Il faut ajouter à cela les amours d'une belle Grecque et d'un farouche Albanais, beaux-arts de papier peint très-admirés par les artistes du voisinage; deux fauteuils en velours d'Utrecht rouge et quelques chaises en paille qui figuraient autour des murs; il y avait aussi deux portes en bois gris et deux portes vitrées.

M. Lafarge lut ce que j'éprouvais sur ma physionomie; il me parla bien vite d'améliorations, de plans, de projets; je restai d'abord inattentive et silencieuse; puis, songeant que je ne m'engageais à rien en l'écoutant, voulant essayer d'être aimable pour payer la bonne journée que l'on m'avait donnée, je me laissai aller à créer autour de moi. Je conseillai de

transformer le salon actuel en chambre à coucher avec des cabinets de bain, de toilette et de décharge; de faire du corridor d'entrée, si horriblement sinistre, une galerie voûtée, éclairée par de gracieuses et sveltes fenêtres en ogive et pavée par de blanches dalles. Le désert sans portes et fenêtres, qui s'appelait la cuisine, avait d'assez belles proportions pour se métamorphoser admirablement en un de ces salons gothiques, aux bahuts sculptés, aux portières massives, aux tentures sévères. A droite, plusieurs petites pièces se réuniraient facilement en une belle salle à manger; à gauche, on pourrait avoir un cabinet de travail, dans lequel on trouverait, pour faire oublier les heures solitaires, des livres, des plumes, un piano.

Ma belle-mère écoutait avec stupéfaction ces plans de bouleversement, et semblait craindre que je ne fusse un peu folle; Mme Buffière, qui voulait les approuver, me demandait « si les jeunes demoiselles de Paris apprenaient aussi à faire des maisons. » Pour Mme Pontier, elle caressait son chien avec un sourire frondeur, et me devenait chaque jour un peu plus odieuse.

Les courses de Pompadour avaient lieu le lendemain; on me proposa d'y aller, mais j'étais très-fatiguée; je ne voulais point paraître dans le monde appuyée sur un bras que je n'avais point encore accepté pour mon protecteur, et je témoignai la volonté de rester au Glandier. On parut approuver ma décision; ma belle-sœur se rendait à Pompadour avec une de ses cousines; j'exigeai que M. Lafarge les y accompagnât, et je demeurai seule livrée à moi-même, du moins en apparance.

Mon piano arriva d'Uzerche pendant ces heures de liberté. Je le fis déballer, remonter, placer dans le salon, et j'eus un mouvement de très-vive satisfaction en faisant résonner ses notes brillantes et sonores, tout aussi harmonieuses après les cahots d'un voyage de cent lieues qu'elles l'étaient au moment du départ. Mes caisses étaient aussi arrivées, et Mmes Lafarge et Pontier, qui me gardaient à vue, furent émerveillées de tout ce qu'elles renfermaient.

Plusieurs personnes devaient venir nous demander l'hospitalité au retour des courses; Clémentine, très-jalouse de me voir élégante et

surtout admirée, me fit mettre une robe de mousseline blanche, attacha mes cheveux avec de longues épingles d'or, et voulut y mêler une délicieuse branche de digitale pourprée. Lorsque M. Lafarge me vit ainsi, il fut enchanté de ma toilette, tout fier de me présenter à ses amis, très-heureux de voir dans mes cheveux son bouquet du matin; et moi, touchée de sa joie et de sa reconnaissance, je lui permis de baiser le front qu'il avait orné. Depuis lors, chaque jour je recevais les fleurs de la montagne, et chaque soir, pour dîner, j'en faisais ma parure.

Cette première soirée fut assez animée; j'essayai d'être aimable, attentive envers *ses* hôtes; je fis de la musique, je jouai des contredanses, je jouai même les bourrées que j'avais entendues la veille; on voulut les danser, et elles me semblèrent bien moins jolies, exécutées avec des bras arrondis par la prétention et des gestes inanimés par les convenances. On proposa pour le lendemain un déjeuner champêtre, et Mme Buffière se chargea de l'organiser sur le bord de la rivière, assez loin du Glandier.

Le temps était beau, quoique un peu ora-

geux, et les convives très-gais, de cette gaîté bruyante qui fait de l'esprit à force de bêtises, qui étourdit et qui attriste péniblement les personnes qui sont inhabiles à la partager. Il n'y avait pas d'assiettes, il fallut s'en passer et se servir adroitement de ses mains; il y avait très-peu de verres, mais c'était une jouissance discrètement ménagée; on faisait de si jolis commentaires sur les pensées découvertes au bord du cristal indiscret qui avait reçu avant les vôtres les lèvres d'un voisin!

Un aimable plaisant cacha un limaçon dans le beignet de sa belle; grands cris et applaudissements; un autre, par *distraction*, avala toute la provision de vins étrangers: la plaisanterie fut trouvée de mauvais goût et allongea quelques figures, même féminines; un troisième mit une tarte sur sa tête; enfin un quatrième entonna une chanson grivoise. Le refrain avait pour accompagnement indispensable le choc des verres et le choc des baisers, ce qui eut un grand succès auprès de quelques cousines, qui riaient sous leur crêpe et rougissaient

ostensiblement de l'obligation d'embrasser un tout petit cousin de leur âge.

Ma morose figure glaça la gaîté de M. Lafarge. Il me proposa d'aller seule avec lui visiter un de ses domaines, dont les toits fumaient non loin à travers une châtaigneraie, et, sous le prétexte d'aller à la découverte d'une source plus fraîche que celle qui nous donnait son eau, nous nous éloignâmes. Je franchis en courant les rochers et les broussailles, pour être plus vite loin de tous les yeux, plus vite à l'abri de tous les rires, et, lorsque je m'arrêtai avec la certitude de leur échapper, je m'amusai avec M. Lafarge de notre fuite désespérée.

Huit jours se passèrent ainsi. Le matin je recevais quelques visites; nous faisions de longues courses à pied ou de petites promenades en bateau. Le soir je me mettais à mon piano, et j'avais de longues, sérieuses et intimes conversations avec M. Lafarge; j'essayais de lui faire partager quelques-unes des idées anti-limousines que je croyais indispensables pour la vie de chaque jour, et surtout quelques-uns des senti-

ments plus indispensables encore dans cet échange d'estime et d'affection qui doit exister dans le mariage.

Peu de temps après mon arrivée j'avais entendu M. Buffière se vanter d'avoir trompé deux pauvres marchands de fer, en livrant à l'un de la marchandise mauvaise, et en cachant à l'autre, qui s'en rapportait à lui, le véritable cours des fers.

Je fus si étonnée et si froissée de cette orgueilleuse mauvaise foi, qui osait se faire une vertu d'une bassesse, que j'en parlai à M. Pontier, lui disant qu'il me serait impossible de rester spectatrice muette de semblables hauts-faits, surtout de faire les honneurs de ma table à de pauvres commettants dont les dépouilles viendraient ensuite m'enrichir; il m'approuva, blâma ce qui m'avait paru blâmable, et en parla à son neveu. M. Lafarge m'assura qu'il n'approuvait pas son beau-frère, que ces habitudes de mauvaise foi étaient un peu la cause de leur séparation commerciale; il me promit de n'avoir qu'un prix pour tous et d'être d'une scrupuleuse véracité sur les qualités de ses fers.

M. Pontier, qui était son *confident*, avait de son côté fait comprendre à M. Lafarge que la chambre d'une femme devait être un sanctuaire où elle était reine et toute-puissante; il lui disait que l'amour ne pouvait exister sans des voiles mystérieux et pudiques; qu'une grande délicatesse de paroles, de pensées, d'actions, gagnerait seule ma confiance, mon estime, peut-être mon affection. Clémentine s'était chargée de réformer la toilette et la mise de M. Lafarge; connaissant tous mes goûts, peut-être toutes mes manies, elle lui disait les couleurs que je préférais, lui faisait mettre la cravate qui devait me plaire, prohiber tel gilet aux couleurs tranchantes, qui m'aurait semblé de mauvais goût. M. Lafarge faisait, d'après ces conseils, sa barbe tous les jours, soignait ses cheveux, sa chaussure, mettait de gros gants pour aller à la forge, et éloignait de ma vie intérieure deux grandes calamités insupportables, les pantoufles traînantes et les ongles en grand deuil, qui sont, je crois, des préservatifs infaillibles contre l'amour.

Pour moi, afin d'être agréable à M. Lafarge,

j'essayai de me faire aimer par tous ceux qu'il aimait. Je pris en affection et je voulus civiliser la fille de sa sœur, belle et sauvage enfant de cinq ans, qui était sa filleule ; enfin je m'emparai d'un gros Manuel des maîtres de forges, et, me livrant à l'étude des minéraux, des divers systèmes de fontes, de coulées, etc., je fus bientôt assez savante pour causer avec un maître de forges sans l'arrêter aux termes techniques, et pour parler moi-même avec une orgueilleuse assurance de gueuses, de poupées, de loupes et de rengends, etc.

Cependant je n'avais pas encore écrit à ma famille : je ne voulais pas la faire souffrir de mes premières impressions. Je n'osais lui dire des projets qui, n'étant plus dans ma pensée des résolutions inébranlables, s'envolaient sur les ailes de mon imagination avec un beau jour, un beau site, une touchante parole d'amour ou d'affection! J'attendais... Habituée depuis mon enfance à replier au fond de mon âme toutes mes tristesses, je n'ai jamais connu le besoin égoïste de les faire partager, l'humilité de chercher une consolation dans la pitié d'un ami.

Je sais oublier mes douleurs pour soulever les croix qui pèsent sur *ceux de mon cœur ;* mais c'est dans la solitude et l'isolement que je trouve la force de porter ma propre croix jusqu'au Calvaire!

XI

Un soir, ayant été assister à la coulée de la fonte, je me sentais un peu fatiguée ; M. Lafarge me proposa de rentrer en bateau. Il était assez tard... la terre silencieuse laissait souffler une brise légère qui frissonnait dans les grands arbres et, balançant mollement les fleurs endormies, empruntait à ces belles filles de la lumière leurs délicieux parfums. Parfois une cigale étourdie chantait une petite chanson

grivoise qui allait éveiller toute une république d'austères fourmis. Une grenouille, peut-être incomprise, laissait tomber un soupir coassant ; puis, tout à coup, une note aiguë, vibrante, interrompait soupirs et chansons, et le rossignol ordonnait le silence pour donner une sérénade à la plus jeune des roses, sa maîtresse adorée... Dans le ciel, toutes les étoiles brillaient, et la lune, en mirant dans les eaux sa pâle et divine image, souriait à sa beauté.

M. Lafarge ramait quelques coups faibles et éloignés... Il m'entourait d'un de ses bras, car je m'étais penchée sur le bord de la barque, abandonnant une de mes mains à la vague qui la rafraîchissait, et regardant couler la petite rivière qui n'avait pas une ride et bien des murmures mystérieux.

Un beau nénuphar flottait devant nous; je fis un mouvement brusque pour le saisir, et M. Lafarge jeta un cri d'effroi.

« Ah! lui dis-je en riant, je suis sûre que vous êtes encore poursuivie par vos idées de suicide? Rassurez-vous, la raison est revenue, et mon imagination, parfois un peu folle, n'est jamais

soveraine , *femme et despote*, que pendant quelques minutes.

— Vous ne nous quitterez donc plus ?

— Mais... cela dépend de vous.

— Vous savez, Marie, que tout mon désir est de vous obéir et de vous plaire.

— Eh bien, promettez-moi de me laisser *beaucoup* votre sœur et très-peu votre femme. Vous vous taisez ?... Allons, acceptez ma charte, vous verrez que je suis une fort aimable sœur.

— Mais, quelquefois..... ne pourrais-je pas vous aimer aussi un peu comme ma femme ?

— Nous verrons !... les grands jours, quand vous aurez été bien, bien aimable, et puis, quand vous m'aurez donné un grand courage... car, je vous l'avoue, j'ai peur, mais une peur affreuse !

— J'accepte tout ce que vous voulez, petite originale. Je vous aime comme un fou ; m'aimez-vous un peu ?

— Pas encore ; mais je sens que cela viendra, avec l'aide de la grâce de Dieu et *surtout de la vôtre*. Tenez, pour commencer, je vous per-

mets de m'embrasser trois fois; ce seront les trois signatures obligées, je crois, pour rendre un contrat très-valable. »

Les trois fois se seraient peut-être multipliées à l'infini ; heureusement, j'avais pour me défendre mon beau nénuphar, qui recélait toute une artillerie de grandes gouttes d'eau ; et puis nous étions dans le port, il fallut débarquer.

Le lendemain de ce jour, dans lequel j'avais accepté mes nouveaux devoirs, je parcourus avec un œil plus indulgent tout mon pauvre château-ruine. Je fis mille plans, mille projets de bien-être et d'embellissements ; puis j'écrivis à tous ceux que j'aimais, particulièrement à ma tante Garat, à laquelle je demandais des choses de première nécessité : un domestique, des bougies, des lampes, et d'autres petits moyens de nationaliser la propreté dans mon royaume. Je n'eus pas la moindre explication avec les personnes qui m'entouraient ; seulement je compris que ma belle-mère avait été instruite par son fils de notre conversation, lorsqu'elle vint m'apporter, avec un air digne et dolent, les

clefs du ministère de l'intérieur, « qu'elle avait, me dit-elle, gouverné quarante ans avec ordre, économie et prudence. »

Je ne voulais pas prendre les rênes du gouvernement, les trouvant dans des mains bien plus habiles que les miennes; M. Lafarge l'exigea, et j'obtins seulement qu'il serait fait un second trousseau de clefs, afin que ma belle-mère pût avoir tout ce qui lui serait utile ou agréable sans s'adresser à moi ou à mes domestiques. A partir de ce moment j'ordonnai à mes pensées de ne pas s'arrêter sur le passé, mais de vivre exclusivement sur le domaine des améliorations à venir, et je secouai bien loin de moi la faiblesse et l'ennui. Parfois mon cœur se serrait encore sous une douleur vague, indéfinie; parfois je pleurais sans sujet des larmes dont l'amertume brûlait mes joues; mais cette douleur, ces larmes, me rendaient honteuse, et je les cachais soigneusement, en me rappelant que je *devais*, que je *voulais* être heureuse.

Durant le jour j'étais occupée, active, assez souvent gaie. J'avais la ferme volonté d'être aimable et de répandre le bonheur autour de moi;

mais, quand venait la nuit, je reprenais involontairement une tristesse et une frayeur invincibles, je devenais un peu plus que maussade, et je faisais de la musique jusqu'à trois ou quatre heures du matin.

Vraiment je suis tentée d'appeler bravoures insensées ce que le monde appelle faiblesses, et j'éprouve tout autant d'étonnement que de honte en songeant au courage audacieux qui fait les Marion Delorme et les Manon Lescaut.

Nous avions à faire des visites de noces, nous étions invités à un petit bal; il fut décidé que nous irions passer huit jours à Uzerche.

Pendant les quelques heures de repos que je pris à mon passage à Vigeois, on me présenta un de nos voisins, le comte de Tourdonnet. C'était un homme aimable, d'un caractère et d'un esprit chevaleresques, un ancien officier de marine devenu par ses blanches opinions un très-paisible châtelain. Sa conversation me plut et je fus heureuse de le savoir marié à une jeune et jolie femme qui pourrait me devenir une douce distraction pour ma solitude, et une amie pour ma pensée.

Je fus reçue à Uzerche par un oncle de M. Lafarge, le capitaine Matere, ancien soldat, bon et loyal, qui m'accueillit avec un affectueux empressement. Je ne lui trouvai que deux défauts... une femme froide, passée, *déteinte* comme un de ces vieux pastels de nos grand'mères, qui pincent la bouche pour grimacer un éternel sourire à leurs descendants, et une fille laborieusement occupée à parer une très-vaniteuse figure, qui était assez laide pour être bonne, et malheureusement pas assez bonne pour être laide!

Parmi les autres membres de sa famille avec lesquels je fis connaissance, je remarquai M. Brugère, qu'on m'avait ordonné de craindre et de détester, et dont l'esprit méchant m'amusait un peu sans m'effrayer beaucoup; Mlle Emma Pontier, jeune fille au cœur noble, aimante et douce créature, vivant isolée par ses goûts et ses pensées au milieu de sa famille, qui avait besoin d'une amie, et qui eut le malheur de m'aimer en comprenant toute la sympathie qui m'attirait vers elle.

Le lendemain de mon arrivée je fis trente vi-

sites en un jour, c'est-à-dire que je me promenai de porte en porte pour satisfaire une avide curiosité et donner une pâture nouvelle aux cancans médisants et calomnieux de la petite cité d'Uzerche. Je fus stupéfaite de tout ce qu'il me fallut voir et entendre : les maîtresses de maison nous recevaient dans leurs cuisines avec des cheveux en désordre, des bonnets tout couverts de rubans et de fleurs, avec des robes semées de taches, des colerettes chiffonnées, des bas bleus, des pantoufles usées et un luxe incroyable de mains sales. Dans ces visites on entrait, on saluait, on s'asseyait, et la conversation commençait. Il était parlé d'abord du regret que j'avais dû éprouver en quittant Paris, de *la laideur du pays, de l'ennui qui m'attendait dans un endroit isolé comme le Glandier;* ensuite on félicitait M. Lafarge sur ma *dot*, on m'interrogeait sur mes superbes parures, *sur mon forte-piano*, sur ma *servante*, qui paraissait bien élégante, et à laquelle je devais donner au moins *quatre-vingt-dix francs* par an ; enfin suivaient toutes les médisantes et indiscrètes nécessités d'une causerie corrézienne. L'éton-

nement me rendit stupide durant les cinq premières visites, l'ennui me rendit un peu plus stupide encore pendant les dernières. J'étais d'abord involontairement occupée à trouver une petite place propre sur laquelle pût se poser mon regard, et, après une recherche toujours vaine, je le reportais vers les papillotes de mon hôtesse, sur lesquelles je me mettais à faire une lecture plus ou moins récréative, selon l'âge et la classe des marmots qu'elle envoyait à l'école.

Pour me distraire de ces lourdes corvées, M. Pontier me proposa une petite excursion à la Grenerie, terre appartenant à M. Deplaces, riche maître de forges. Je trouvai un beau château au milieu de forêts admirables. Je fus accueillie avec bonté par Mme Deplaces, qui joignait à la dignité d'une femme âgée une bienveillance indulgente et cordiale, et par sa belle-fille, spirituelle, gracieuse, embellie par deux charmants enfants. Ce retour dans le monde civilisé m'avait fait du bien ; mais, au retour, il faisait un temps épouvantable ; la pluie, chassée par l'ouragan dans la capote du briska, ruisselait sur nos visages et sur nos vêtements... En

arrivant à Uzerche nous étions horriblement mouillés.

Comme il y avait un dîner de famille, il fallut faire bonne contenance; cependant, vers dix heures, j'étais si souffrante que je demandai la permission de me retirer. Mme. Pontier me suivit, me trouva de la fièvre, me fit avaler beaucoup de tisane, me prescrivit un profond repos, et, pour le rendre plus complet, installa Clémentine garde-malade, en interdisant l'entrée de la chambre à son neveu.

Je dormais depuis une heure, accablée de fatigue et de fièvre, lorsque j'entendis frapper violemment à ma porte. Je demandai, avec l'impatience d'une pauvre malade réveillée en sursaut, ce que l'on me voulait.

« Ouvrez! cria M. Lafarge.

— Mme Pontier ne vous a-t-elle pas dit que, m'ayant trouvée souffrante, elle avait fait coucher Clémentine dans ma chambre?

— Renvoyez-la, je veux entrer!

— Mon ami, cela ne se peut; je vous en prie, laissez-moi dormir; remettons à demain une plus ample explication. »

Un jurement assez supportable me répondit, et, croyant en être quitte pour cette terminaison un peu hasardée, je m'enfonçai dans les profondeurs de mon oreiller.

« Madame, me dit après quelque temps ma femme de chambre, j'entends un singulier bruit dans la serrure; si c'étaient des voleurs !..

— Ce n'est rien !... que vous êtes peureuse ! »

Cependant le bruit continuait, et, reconnaissant là une aimable plaisanterie de mon mari, je ne fis pas un mouvement; le verrou était solide, et j'espérais qu'après quelques minutes il s'ennuierait de son métier de serrurier.

« Ouvrez, ou j'enfonce la porte! me criat-il bientôt avec un redoublement de colère.

— Mais cela ne se peut; je vous demande en grâce de me laisser reposer !...

— Ouvrez, ou je brise tout !

— Brisez la porte, mais vous savez que contre moi la force échoue.

— Je suis le maître et je veux entrer : ce n'est pas vous que je demande, c'est ma chambre; rendez-la moi, et allez au diable si cela vous arrange ! »

Un coup de pied terrible, suivi de la plus grossière interpellation, me fit frissonner; puis, forte de toute mon indignation, je sautai hors de mon lit, j'ouvris la porte, et, croisant les bras sur la poitrine, je restai devant lui dans une muette colère. M.Lafarge, les yeux hagards, la figure blême et contractée, voulut me ramener violemment auprès de lui, en m'adressant d'odieuses épithètes; mais, épuisé par sa colère, il fut obligé de se jeter sur un lit, et je pus me retirer dans l'antichambre, brisée de honte, de désespoir, cachant ma tête dans mes deux mains pour étouffer mes sanglots, tandis que ma bonne Clémentine couvrait de ses larmes et de ses baisers mes pauvres pieds nus et glacés qu'elle voulait en vain réchauffer.

Depuis quelques minutes nous étions dans ce cabinet; tout à coup des plaintes, des gémissements, des cris d'angoisse se firent entendre dans la pièce voisine; très-effrayées, nous voulûmes ouvrir la porte de l'antichambre où nous nous étions réfugiées, pour chercher des secours; cette porte était fermée à clef; et lorsque j'envoyai Clémentine auprès de M. Lafarge, qui

continuait à se plaindre, elle le trouva dans un état affreux, incapable de parler, se tordant sur son lit.

« Appelez du secours, madame, me cria-t-elle aussitôt ; mais, par grâce, n'entrez pas, il vous ferait mourir de peur ! »

Je secouai la porte de toute la force de mes bras, je les meurtrissais sans parvenir à l'ébranler, et, désespérée, à moitié folle, j'ouvris la fenêtre, j'y attachai un drap et je voulus sauter dans la cour... En ce moment Mme Matere entendit du bruit, se mit à la fenêtre en demandant ce qu'il y avait, et je lui criai : « que son neveu était horriblement malade, que la porte se trouvait fermée, qu'il fallait qu'on vînt l'enfoncer sans perdre une minute. »

En moins d'un instant toute la maison fut sur pied, on fut chercher un serrurier. M. Pontier et la famille purent enfin se précipiter dans la chambre. Mes tantes, effrayées de mon air égaré, m'entraînèrent chez elles pour essayer de calmer mon désespoir, et bientôt M. Pontier vint me rassurer et me dire que son neveu n'avait qu'une violente attaque de nerfs, qu'il l'attri-

buait au refroidissement de la matinée et à une ardente excitation causée par le vin de champagne. Mon oncle me fit mettre sur un lit, prendre une potion calmante, et m'entoura de soins et de consolations délicates.

J'envoyais de quart d'heure en quart d'heure demander des nouvelles de M. Lafarge; il demanda instamment à me voir; mais M. Pontier refusa de me laisser dans sa chambre avant la fin de la crise, et, lorsque je le sus mieux, ce fut moi qui ne voulus pas entrer; j'expliquai à mon oncle que je ne me sentais pas la force de supporter deux scènes de ce genre. Je voulais les prévenir en m'en montrant profondément blessée, et en faisant comprendre à M. Lafarge qu'il ne suffisait pas de quelques mots de repentir et de regrets pour lui faire pardonner des colères aussi injustes que brutales.

Accablée d'émotions, vers le matin je m'endormis, et à mon réveil on m'apporta une tendre lettre de ma tante Garat, qui semblait arriver providentiellement pour éloigner de mon souvenir mes terreurs et mes angoisses, et pour me faire oublier mes inexorables sévérités.

J'étais donc disposée à l'indulgence lorsque M. Pontier vint me demander l'autorisation de me conduire son *coupable neveu*, auquel il avait déjà fait subir trois heures de sermons et de contrition.

M. Lafarge se jeta à mes genoux en pleurant. Je lui tendis la main; il l'embrassa avec transport, et, lui défendant le plus petit mot d'explication, je lui promis de ne jamais faire allusion à cette triste nuit, dont il semblait avec raison si malheureux et si humilié.

M. Lafarge se portait à merveille; j'étais souffrante; cependant, comme il craignait des cancans et de médisantes suppositions si le soir je n'allais pas au bal, je lui promis de vaincre mon malaise; mais je lui dis aussi qu'au lieu de faire un mystère de sa malheureuse scène de violence, j'avouerais tout simplement que sa pauvre tête, échauffée par le vin de champagne, avait provoqué une terrible attaque de nerfs, que mon inexpérience s'en était épouvantée, et qu'en le voyant aussi malade je l'avais cru tout-à-fait mort.

« Allez, ajoutai-je en *riant sérieusement*,

vous avez votre grâce. Je ne me souviens plus; mais prenez garde de réveiller cette douleur : je n'y survivrais pas. »

J'étais encore triste, fatiguée, lorsqu'il fallut aller au bal et songer à ma toilette. Sept heures étaient l'heure fixée pour la fête. Mais Mlle Matere, élevée pour son élégance à la dignité de *lionne*, ne voulait apparaître qu'une heure après toutes les autres femmes, et, grâce à cette exigence de sa *haute position*, je pus jouir en entrant du coup-d'œil complet d'un *raoût limousin*.

XII

C'est une singulière chose qu'un bal dans une petite ville de province qui n'a pas l'honneur d'être une préfecture et qui ne possède pas même la douce consolation d'avoir un sous-préfet. Le bal où l'on m'avait invitée était offert aux beautés uzerchoises par de jeunes collégiens qui, ayant reçu le matin leurs couronnes, voulaient le soir danser dans toute leur gloire, et, vainqueurs chevaleresques d'un participe ou d'une version, faire sauter en l'honneur de leurs triomphes les dames souveraines de leurs pen-

sées. La petite pièce de cent sous arrachée à l'attendrissement d'une grand'mère, celle qu'un mouvement de fierté a fait sortir de la bourse du père, sont sacrifiées aux préparatifs de la fête. Ces galants enfants ont peut-être réuni 60 francs : c'est beaucoup, et ils pourront joindre deux quinquets à six belles chandelles, et les sons aigres d'une flûte aux sons criards du violon.

Un estaminet avait prêté pour le bal un salon assez spacieux. A l'entour, sur d'étroites banquettes, les danseuses étaient assises à l'ombre du chapeau de leurs mères ; au milieu une masse compacte d'hommes noirs, en pantalons blancs, laissait circuler avec peine les jeunes commissaires qui avaient la charge de saluer les nouvelles venues, de sourire à chaque femme et de moucher les chandelles. Les toutes jeunes filles, ornées de blanches et candides robes de calicot, vertueusement découpées comme les tuniques de la sainte Vierge, avaient les bras bien rouges sous leurs gants de fil d'Écosse, et les joues plus fraîches que les nœuds de satin cramoisi plantés dans leurs cheveux. Elles s'occu-

paient très-attentivement à tenir un registre en partie double de leurs engagements! Les jeunes personnes à marier, distinguées par un volant formidable au bas de leurs jupes et une rose sur l'oreille, se faisaient entre elles des confidences et lançaient des regards coquettement modestes au danseur passé et au danseur futur. Les jeunes femmes, perdues sous le tulle, le satin, les rubans, les fleurs et les bijoux de leurs corbeilles de noces, parlaient haut, riaient plus haut encore en se disputant à l'envi quelques admirateurs. Enfin les respectables mères de famille évaluaient les toilettes et les vertus, comptaient les dots des danseurs, faisaient part à leurs voisines du résultat de leurs études arithmétiques et spéculaient en espérance sur les partners mariables qui semblaient empressés auprès de leurs filles.

Grâce au mérite de la nouveauté, je fus poursuivie par la jalousie de toutes les femmes, par les hommages de tous les danseurs, et je mis à la torture l'imagination des *graves tapisseries*. Elles ne pouvaient évaluer ni comprendre ma simple robe de mousseline, des

Indes garnie de houblon, et trouvèrent d'une légèreté *inconvenante* et *blâmable* ma coiffure formée par les grappes de ce même houblon auquel j'avais emprunté tout le luxe gracieux de ma toilette.

M. Lafarge me présenta quelques-uns de ses amis, entre autres M. de Meynard, dont l'esprit était vif et caustique, qui avait pour Paris des souvenirs et des regrets qui me le firent apprécier comme un presque compatriote, et accepter volontiers comme mon chevalier pendant le reste de la soirée.

La bonhomie de nos jeunes héros, si heureux de leur bal, et si fiers de se montrer galants pour des femmes, me fit quelque peu oublier la scène de la veille, et les incroyables nouveautés qui m'entouraient me donnèrent même quelques minutes de gaîté qui furent un sujet d'étonnement pour les autres personnes, très-stupéfaites de me voir danser en province avec le plaisir dans les yeux et le sourire sur les lèvres.

Pour aller à ce bal, Mlle Matere, dans la double préméditation de se *faire belle* et de me

vexer en m'ôtant l'espoir d'être uniquement *à la dernière mode,* avait copié en cachette la façon d'une des robes de ma corbeille. Ce ne fut qu'au bal que je m'aperçus du frère qu'on avait improvisé à mon corsage! Malheureusement je m'aperçus en même temps qu'un second petit corsage, très-indispensable à la modestie de cette façon de robe, avait été oublié, et que les noires épaules de ma cousine s'échappaient beaucoup trop librement de leur prison de soie. La comprenant un peu plus que ridicule, je voulus l'en avertir charitablement et avec une grande recherche de périphrases, mais mon observation fut très-sèchement reçue; je dus m'apercevoir qu'on me croyait jalouse des indiscrétions du corsage critiqué. Les regards moqueurs et scandalisés des autres jeunes filles, les rires étouffés des jeunes gens n'eurent pas plus de succès que mon avertissement; c'était à la mode, et la conclusion était sans réplique pour une lionne provinciale. Tout ne fut pas fini par ces critiques de bal, et le marguillier chargé par M. le curé d'Uzerche d'observer, pour les lui rapporter, les faits et gestes de ses douces bre-

bis, n'oublia pas dans son compte-rendu le corsage et les épaules de ma cousine. Le lendemain, à la grand'messe, le texte du prône fut les dangers du bal et des plaisirs mondains; après un tableau effayant des horribles souffrances qui serviront à racheter les joies de cette vie dans l'éternel enfer, M. le curé se tourna vers Mlle Matere, qui était à deux pas de sa chaire, et s'écria pour péroraison avec la voix tonnante du prophète :

« Malheur! trois fois malheur à ce siècle d'iniquités dans lequel on voit une mère conduire elle-même sa fille aux écoles de Satan ; dans lequel on voit une jeune chrétienne, désespérée de compter vingt-trois années de virginité, confier non pas à la grâce de Dieu, mais à la grâce de ses épaules, le soin de lui attirer un mari ! Croyez-le, mes frères, la colère de Dieu tombera sur ces charmes évoqués par la sorcellerie de la mode, et l'homme honnête n'ira pas choisir une femme à de telles enseignes ! »

Je ne sais comment la pauvre admonestée put supporter cette publique humiliation ; je ne sais commnt son père, son frère ont pu re-

tenir leur colère; toutes les bouches répétèrent ces paroles; elles furent commentées par toutes les charités féminines de la paroisse. La famille Matere resta quelque temps brouillée avec son guide spirituel; mais comme, en province, la dignité de certaines positions ne permet pas de se contenter d'un vicaire pour confesseur, les fêtes de Pâques amenèrent la paix et l'oubli.

La religion, dans le Limousin, n'est guère que du fanatisme ou de la superstition; le clergé des campagnes m'a paru en partie peu instruit et très-peu tolérant; souvent la chaire devient l'écho des commérages, et la première pierre est lancée dans le troupeau par le pasteur lui-même. Dans la dévotion des femmes il y a une absence totale de *juste-milieu;* les unes, sacrifiant au qu'en dira-t-on, accomplissent avec autant de négligence que de tiédeur *la forme* de leurs devoirs religieux; les autres, que l'on appelle *menettes*, oublient leur ménage pour l'église, leurs maris pour leur directeur, disent autant de chapelets que de médisances, et, si elles ne font pas d'aumônes à leurs frères qui

souffrent, font de douces confitures à leur curé qui ne souffre pas ! Les églises sont sales, délabrées ; le service divin s'y célèbre sans calme et sans gravité ; on y prêche le maigre et l'abstinence à de pauvres gens qui vivent de châtaignes et de blé noir ; on parle de la vanité et des dangers des choses de ce monde à de pauvres créatures qui n'ont même pas la vanité de la propreté et qui ne connaissent que leurs cochons, leurs poules et leurs privations. Quelle différence de ces sermons avec les simples paroles du bon curé de Villers-Hellon, qui apprenait à nos paysans à s'aider, à s'aimer mutuellement, à mettre la prière dans le travail ; qui disait aux vieillards : « Bienheureux les pauvres, le royaume des cieux sera pour eux ; » aux enfants : « Soyez véridiques et honorez vos parents ; » — qui appelait la probité dans les familles et la pudeur dans le cœur des jeunes filles !

La superstition, toute puissante parmi le peuple limousin, existe encore dans la bourgeoisie. En arrivant au Glandier, on me prévint que les vieux moines revenaient ; que Mme Buf-

fière en avait vu plusieurs dans le cloître. Mme Lafarge, qui n'avait aucun principe religieux et ne croyait peut-être pas en l'Evangile, croyait fermement au diable; elle me racontait qu'ayant oublié un jour de faire le signe de la croix sur le berceau de sa fille pour conjurer le démon, le malin esprit avait renversé la barcelonnette, et avait laissé les traces bleues de ses ongles noirs sur le cou de la malheureuse enfant.

Avant de revenir au Glandier, il fut convenu que j'irais admirer la petite capitale de la Corrèze, et, M. Lafarge ayant quelques affaires à y terminer, M. Pontier nous accompagna pour être mon chaperon durant les heures d'abandon.

Tulle est délicieusement située pour les regards amis du pittoresque; les maisons, échelonnées sur les versants de deux petites collines, s'emblent s'être placées ainsi par curiosité, afin de regarder leur Corrèze et de voir rouler les diligences sous les arbres de la promenade; les habitations du peuple se groupent, noires, fragiles, désordonnées, au sommet de l'amphi-

théâtre ; celles des riches bourgeois forment à la rivière une ceinture régulière et civilisée; l'intérieur de la ville est affreux, les rues sont des escaliers sales, étroits, aussi rudes que les sentiers qui mènent au Paradis; les maisons dénoncent aux regards une profonde misère; des hommes noirs, enfumés, y font retentir leurs enclumes, tandis que des femmes assises sur le seuil de la porte se jettent des médisances d'un bout de la rue à l'autre, et donnent de nombreux soufflets aux innombrables enfants qui se disputent une châtaigne à leurs pieds. A Tulle les voitures sont prohibées, elles ne pourraient servir dans ces quartiers escarpés; ensuite il n'y a pas de société ; chacun vit chez soi et pour soi. Les belles Tulloises, qui sont assez laides, s'occupent de leur ménage, bien plus encore de celui de leurs voisines, vont à trois bals par hiver pour y chercher de quoi médire, et, lorsque les bals manquent, appellent à leur secours les armes toujours nouvelles et toujours bien venues de la calomnie. Quant aux hommes, ils passent leur vie dans les cafés ou au palais ; ils sont presque tous avocats, avoués, médecins et

républicains. Quelques-uns ont de l'esprit et de la méchanceté, beaucoup ont de la méchanceté sans esprit.

Après avoir fait une visite au préfet et à quelques amis de M. Lafarge, M. Pontier me fit admirer à Souliac la manufacture d'armes; puis, malgré sa volonté, et poussée par une impulsion irrésistible, je voulus voir la prison, le cimetière, je voulus entrer dans le tribunal.

C'était l'époque des assises; on jugeait une pauvre fille accusée d'infanticide, et je fus frappée d'étonnement en voyant pour la première fois cet appareil de la justice humaine si peu imposant et si tristement sinistre; il n'y avait ni préoccupation ni intelligence sur le front des jurés, nulle dignité sur le front des juges; et j'allais quitter bien vite ce terrible palais, lorsque je fus retenue par la parole éloquente et pleine de pensées du jeune avocat qui défendait l'accusée.

La pauvre jeune fille avait été acquittée; et le soir, au moment où M. Pontier se disposait à me faire escalader un des rochers à pic qui dominent Tulle, je fus heureuse de rencontrer le jeune défenseur qui, le matin, m'avait fait

éprouver une émotion profonde; je fus heureuse que mon oncle me le présentât, heureuse qu'il se joignît à notre excursion, et que le compliment bien sincère que je lui adressai parût être recueilli par son cœur bien plutôt que par sa vanité.

La nuit, enveloppée dans ses légers voiles de brouillard, n'avait pas encore attaché sur son front sa couronne d'étoiles; le travail avait cessé, l'*Angelus* vibrait au loin, quelques oiseaux dormaient déjà, d'autres perchés au-dessus de leurs nids berceaient leurs compagnes d'une chanson douce et monotone; nous suivions un sentier étroit, qui ne permettait pas d'accepter le secours d'un bras, ni de suivre une conversation; seulement, lorsque le vaste panorama qui se déroulait à nos pieds me donnait une impression nouvelle, je me tournais vers mes deux guides pour la leur faire partager, et je surprenais le regard de M. Lachaud, qui, attaché sur moi, semblait m'interroger, m'étudier, me deviner; ce regard, soupçonneux et sévère au moment de notre promenade, exprimait au retour une sympathique tristesse; il

semblait me protéger, me défendre, me promettre un ami pour l'avenir.

Je ne revis plus M. Lachaud ; mais aux jours de la douleur il fut le premier près de moi! et je l'attendais!

XIII

Après ces trois semaines de visites, pour la plupart assez ennuyeuses, je fus heureuse de me retrouver *chez moi*, et je commençai avec courage mon rôle de Robinson Crusoé.

Ayant six maçons à ma disposition, j'oubliai tout d'abord l'agréable pour l'utile; je fis fermer une partie de la maison qui était passée à l'état de ruines; je mis des couvreurs sur les toits, des serruriers après les portes et les fenêtres; mais tout cela se faisait si mal, si lentement, il fallait si souvent défaire l'ouvrage de la veille,

que je n'avançais pas aussi vite que l'hiver, et que je désespérai de me mettre pour cette année à l'abri de la pluie et du froid.

J'avais obtenu dans le gouvernement intérieur de la maison des résultats plus satisfaisants; secondée par un bon domestique que M. Lafarge m'avait fait venir de Paris, j'avais rétabli le règne despotique de la propreté; les parquets se couvraient d'une cire brillante, les tapis descendaient des commodes pour échauffer humblement les pieds froids, les vieux murs se dépouillaient de leurs tentures d'araignées, et la poussière était exilée au grenier avec les luxueuses draperies de toile rouge, qui avaient été remplacées par de modestes rideaux de percale d'une blancheur éclatante.

Dans ma chambre je réunis tout ce qui pouvait occuper agréablement ma vie, mes livres favoris, mon métier, mon piano; une immense table placée au milieu fut chargée de tout ce qui est nécessaire pour écrire; la cheminée et la commode se couvrirent de mes souvenirs d'enfance et de jeune fille, et autour de moi les portraits de ceux que j'aimais m'en-

courageaient, veillaient sur moi, souriaient à mes efforts et à ma bonne volonté d'être heureuse.

Selon ma pensée, les âmes des chers absents qui nous ont précédés dans l'éternité ne se contentent pas de quelques larmes et de quelques prières; elles veulent que leurs souvenirs nous préservent du mal, et que notre vie soit assez pure pour honorer leur mémoire et mériter leur bénédiction.

La partie la plus difficile de ma réforme fut celle qui s'attaqua aux nombreux abus et à l'intolérable malpropreté de la cuisine et du service de table. Dans ce pays où toutes les affaires se traitent en mangeant, où tous les plaisirs commencent et se terminent à table, où l'amitié consiste bien plus en un tendre échange de dîners que de pensées, la cuisine est un art d'agrément indispensable aux jeunes femmes, qui confient rarement à des mains mercenaires ce grand moyen de séduction et de bonheur intérieur.

Il n'est guères de maris limousins qui se permettent de l'humeur en délectant une excellente

tasse de café; une femme est toute puissante lorsqu'elle sait préparer un lièvre à la royale; un gâteau de pommes de terre qui n'est pas brûlé est un remède infaillible contre la jalousie, et une maîtresse de maison qui sait dompter les difficultés de la meringue a presque acquis le droit de tromper impunément son *époux*. Les grands dîners durent quatre à cinq heures, et, le nombre des mets devant être su et commenté par tout le voisinage, il faut nécessairement sacrifier la qualité à la quantité.

On s'asseoit donc autour d'une table couverte d'une foule innombrable de grands et de petits plats, combinés de manière à ce qu'on puisse en placer le plus possible. Toutes les parties d'un veau et d'un mouton s'y donnent rendez-vous sous diverses formes. Les poulets rôtis regardent dédaigneusement les poulets bouillis, les canards aux olives font pâlir de dépit de modestes canards aux navets; c'est une gastronomique et sanglante parodie du Massacre des Innocents.

Entre le premier et le second service il y a un moment de crise pour la maîtresse de la

maison; son œil inquiet suit les plats que l'on apporte, la manière dont on les place..... Une servante oublie la symétrie, la dame rougit, fait des signes incompris, se lève au supplice et rétablit l'ordre de bataille en grondant sourdement la grosse paysanne qui n'a pas bien joué le rôle de maître d'hôtel.

Cette seconde partie du dîner, qui n'a causé la mort que de cinq rôtis, se compose en revanche de tous les légumes connus, de crêmes de toutes les couleurs, de gâteaux de toutes les espèces. Enfin, lorsque le dessert est placé, après une crise plus violente encore que la première pour l'aimable hôtesse, la gaîté arrive bruyante. Les papillons qui voltigent sur les brioches, les colombes qui se reposent au sommet des biscuits de Savoie, les cœurs enflammés qui sont percés de flèches sur le chapiteau des nougats, deviennent le texte des plus galantes plaisanteries et des plus piquants calembourgs. Alors les jeunes personnes gazouillent en rougissant les sentimentales romances de Mlle Puget; les mères de famille chantent quelques cantates du Directoire, et les chansons grivoises des

pères et des maris terminent bruyamment la charmante réunion. Après les dîners, il y a les déjeuners dînatoires presque aussi longs et aussi somptueux, les collations indispensables dans les visites à la campagne, et enfin les parties de *crêpes*, qui remplacent agréablement les lectures et les matinées musicales des autres parties de la France.

Quelque temps après mon arrivée, ayant été faire une visite chez un médecin ami de M. Lafarge, j'acceptai l'offre de me *rafraîchir*, et après deux heures d'attente on m'apporta du vin rouge, du vin blanc, des liqueurs et une immense tête de veau au naturel.

La cuisine, ce sanctuaire où la femme limousine passe la plus grande partie de sa vie intime, devrait être un laboratoire propre et coquet, digne de ces grands artistes; il n'en est rien. Cette pièce est toujours noire, sale, dérangée; les poulets se promènent sur les tables, les enfants y pleurent, les chiens et les chats y abondent, y établissent leur domicile. Lorsque j'exigeai que la cuisine du Glandier fût propre, tous les jours et à toute heure, il fallut des pro-

messes, des menaces, des récompenses pour l'obtenir des domestiques du pays; mais je ne pus jamais bannir à perpétuité, de ce lieu, les poulets et les vilains cochons, qui remplacent dans ce pays les moutons des beaux troupeaux de la Picardie.

J'eus beaucoup de peine aussi pour obtenir quelques changements dans le service de table. Il y eut de quasi-émeutes lorsque je substituai deux repas aux quatre repas habituels, lorsque j'exigeai que le linge fût blanc et soigné dans l'intimité, et que l'argenterie fût nettoyée journellement. La première fois que j'eus du monde à dîner, ayant fait remplacer les quarante plats *d'étiquette* par quatre modestes entrées, ayant fait orner la table de grands vases de fleurs et de corbeilles de fruits, ma belle-mère fut au désespoir; et, m'ayant vainement suppliée, au nom de l'honneur de la maison, de ne pas retrancher le nombre de plats convenable, courut tout éplorée réclamer les *droits* de son fils pour me forcer à céder. Ces droits furent à peine énoncés; je fis comprendre à M. Lafarge, par un baiser, que j'avais raison, et, au moment du dîner,

m'étant aperçue que, malgré mes ordres, on avait considérablement augmenté mon menu, je fis bravement reléguer le surplus à la cuisine. Ce coup d'autorité mit fin à toute discussion, et je dois avouer que Mme Lafarge ne me garda pas plus de huit jours rancune. J'avais supplié ma belle-mère de rester à la tête de toute la maison, elle ne l'avait pas voulu ; à mon tour je ne voulais pas d'un gouvernement contrôlé devant mes domestiques, et, si j'acceptais volontiers les conseils, je ne permettais pas les critiques perfides auprès de mon mari.

Ma belle-mère m'accablait de caresses, de flatteries, de petits soins ; cependant je m'apercevais qu'elle était très-jalouse de l'empire que j'exerçais sur son fils, et qu'elle essayait de le détruire. Je le lui pardonnais : le cœur d'une mère ne doit pas savoir partager les plus tendres affections de son enfant, et j'avais la conscience de toutes les *qualités essentielles* qui me manquaient pour attirer l'entière sympathie de Mme Lafarge. Nos habitudes nous séparaient encore plus que nos âges. Ayant toujours été très-laide, avec un mari très-peu fidèle, elle avait dû

chercher dans les tracas de son ménage toutes ses jouissances, et ses idées s'y étaient singulièrement rétrécies. Ma belle-mère se défiait de toute chose, de toute personne; était mystérieuse dans ses paroles, encore plus dans ses actions; passait ses journées enfermée dans sa chambre, dont la porte, fermée à doubles verroux, ne s'ouvrait qu'avec des précautions infinies.

Cette chambre était la plus bizarre de toutes les chambres. Mme Lafarge y gardait ses provisions, son petit attirail de cuisine; des dindons s'engraissaient dans un coin, des fromages moisissaient dans un autre. Le foyer était sans cesse encombré de casseroles et de cafetières; elle ne voulut jamais permettre à mes domestiques d'y donner un coup de balai, et les femmes de la maison n'osaient pas même y entrer pour faire son lit. Mme Lafarge avait encore l'habitude de se coucher tout habillée; seulement, la nuit, elle mettait son châle à l'envers et avec l'aurore elle le retournait à l'endroit.

Quant à Mme Buffière, ma belle-sœur, c'était une petite maîtresse-femme, qui menait par

le bout du nez son mari et sa mère, qui la craignaient, et qui était menée elle-même par un commis devenu leur associé. Ce M. Magnaux, qui n'avait qu'un œil, des manières communes et grossières, des paroles triviales et la plus choquante familiarité, me devint insupportable. Sachant que ma belle-sœur *l'aimait comme un frère*, j'essayai de ne pas être malhonnête pour lui; mais je le tins à une distance très-respectueuse, et je ne lui permis jamais d'en passer les bornes.

Cette petite colonie de ma belle-sœur et de mes *deux beaux-frères*, qui se réunissait journellement à la nôtre, partit, bientôt après mon arrivée, pour une forge qu'ils avaient louée à Fayes. Je ne fus pas attristée de ce *crescendo* de solitude; Mme Buffière m'aimait avec une trop grande expansion de baisers et de paroles, pour que je la crusse très-sincère. Elle n'était pas sans esprit, mais avait un de ces esprits sournois et rusés qui peuvent mettre un sourire sur les lèvres sans jamais obtenir un écho dans le cœur. Enfin, M. Lafarge m'ayant recommandé d'être très-réservée et très-peu

confiante dans mes conversations avec elle, je la voyais partir avec un sentiment de joie plutôt que de tristesse.

Au moment du départ, la petite Adélaïde Buffière s'attacha à mon cou avec tant de désespoir que je suppliai sa mère de me la confier pour tout l'hiver; elle y consentit, et ce bon petit être, qui m'aimait, devint le compagnon de toutes mes journées; elle dansait si je jouais du piano, écoutait et pleurait si je chantais, et appreuait son alphabet, assise à mes pieds, pendant que je faisais de la tapisserie.

M. Lafarge, très-occupé de son industrie, passait ses matinées à faire des comptes ou à recevoir les marchands qui venaient lui acheter des fers ou lui vendre des bois. Je le voyais rarement avant midi. Ayant été quelquefois le trouver dans son bureau, j'avais remarqué que ma présence semblait lui causer de la gêne et de la contrainte, et je ne mis plus les pieds dans ce sanctuaire de ses affaires.

Après le déjeuner nous allions voir l'ouvrage des maçons et les travaux de huit pionniers qui étaient entièrement à mes ordres, pour niveler

les environs de la ruine que je voulais entourer de gazons et d'arbustes odoriférants. J'avais fait dans ma tête un plan immense qui devait se réaliser peu à peu, et que j'espérais achever avant six ans. Maîtresse absolue de tous les détails d'agrément, tout ce que je décidais était toujours approuvé sans discussion, et M. Lafarge semblait enchanté lorsque, un niveau d'une main, un pied droit de l'autre, je surveillais les proportions des fenêtres gothiques de ma jolie galerie, ou traçais les courbes d'une allée. Nous allions ensuite à la forge, et c'était à mon tour de partager ses pensées de progrès, d'écouter et de m'instruire : quelquefois nous montions à cheval pour faire connaissance avec quelque beau site; d'autrefois nous allions à pied, à travers bois, à la découverte des belles fleurs des montagnes, et je revenais toujours avec des bottes de bruyères et de digitales pourprées, des guirlandes de chèvrefeuille, de lierre et de houblon que M. Lafarge avait été chercher à travers les ronces pour me couronner. Le soir, je lui faisais la lecture de mes livres favoris, je lui jouais les airs qui avaient

bercé mon enfance, les ballades de son pays. Je chantais quelques tristes romances, puis il s'endormait, et toujours alors mes pensées noires revenaient; j'étais malheureuse, effrayée et fort peu aimable jusqu'au matin.

XIV

Un mois après mon arrivée au Glandier, je fus invitée au baptême d'une des filles de M. de Tourdonnet; ma première visite à Saint-Martin se fit au milieu d'une fête de famille nombreuse, animée, et dans laquelle je retrouvai les prévenances aimables et polies des environs de Paris. Mme de Tourdonnet était une charmante petite femme, toute rose et blanche, avec une jolie petite main et un joli petit pied, et qui négligeait les séductions culinaires pour faire gracieusement les honneurs de chez elle. M. de Tourdon-

net faisait revivre dans son petit comité l'hospitalité noble et cordiale de nos anciens preux; ses paroles, ses regards vous donnaient la plus sincère bienvenue; il vous recevait avec cœur et esprit. En causant avec M. de Tourdonnet on s'éloignait toujours de ces banalités qui sont du domaine de la vie positive et cancanière; il se moquait des sentiments sans se moquer des personnes, et, dans sa ferme volonté de n'être jamais de l'avis des autres, s'imposait les opinions les plus originales, et provoquait à des discussions très-amusantes et très-animées.

Il n'y avait pas de femme étrangère dans cette petite fête, qui réunissait les vieux amis de la famille et quelques jeunes gens intimement liés avec M. de Tourdonnet; parmi ceux-ci je remarquai M. le marquis de Corhn, qui, par ses manières distinguées, sans prétention, son air noble, sa jolie figure, me fit rêver au moyen de le métamorphoser en un cousin et de transplanter, avec son aide, dans nos solitudes, une gracieuse cousine que j'aimais tendrement.

Ayant passé la nuit à Saint-Martin, la journée du lendemain fut consacrée à visiter en détail

ce château qui est très-beau. Ses jardins sont gracieusement dessinés, et ses belles prairies et ses bois, qui s'étendent dans les environs à une distance assez considérable, en font une superbe propriété agricole. Je quittai ces lieux avec le désir d'y revenir souvent et de me faire des amis de leurs aimables habitants. Des chemins épouvantables doublaient la distance qui nous séparait, mais on pouvait facilement la franchir à cheval, et j'avais déjà fait si bonne connaissance avec les ronces, les ravines et les rochers des routes limousines, que loin de les redouter j'avais un certain plaisir à les braver et à ne pas ralentir la rapidité de ma course devant ces mesquines entraves.

Peu de temps après cette époque, je fus malade et obligée de garder le lit avec une fièvre ardente et des douleurs de tête horribles. Durant cette courte maladie, M. Lafarge passait toutes ses journées à mon chevet. La nuit même il ne se confiait pas entièrement aux soins de Clémentine, et il se levait plusieurs fois avec la plus inquiète sollicitude. Un soir que j'avais été douloureusement frappée par de tristes nou-

velles de mes amis d'Alsace, je me sentis plus souffrante, et M. Lafarge voulut me veiller la nuit entière. Vers minuit mon sang se porta violemment au cerveau, les extrémités de mes membres se contractèrent, devinrent glacées, j'eus à peine la force d'appeler, et bientôt après je perdis connaissance.

Lorsque je sortis de cet état, je vis toutes les personnes de la maison réunies dans ma chambre. M. Lafarge, sanglotant à genoux près de mon lit, réchauffait mes mains sous son haleine, s'écriait « qu'il ne me survivrait pas, qu'il voulait mourir si je mourais. » Clémentine pleurait et versait de l'eau glacée sur ma tête, Mme Lafarge regardait avec un air consterné, et des femmes, des ouvriers à genoux disaient des prières à quelque distance de l'alcôve. Je ne pouvais encore parler; mais, émue par toutes ces douleurs, j'essayai de presser la main de M. Lafarge, qui, en me sentant revivre, m'embrassa avec des transports de joie.

Ce désespoir, ces témoignages d'amour et de bonheur qui saluaient mon retour à la vie, me touchèrent profondément; mes yeux, mes pa-

roles l'exprimèrent, et je fus heureuse de revivre en me sentant si bien aimée. Aussi, quand le médecin fut arrivé, j'étais presque calme. M. Lafarge lui dit que j'avais eu une congestion cérébrale, et qu'il m'avait sauvée en me plaçant des sinapismes aux pieds, de l'eau glacée sur la tête, en baignant mes mains dans l'eau bouillante. Le docteur Bardon ne fut pas de son avis, et il attribua mon état alarmant à une violente attaque de nerfs. J'avais tant souffert, M. Lafarge était si heureux de m'avoir sauvé la vie, que la décision peu délicatement formulée de son Esculape ami ne m'ôta rien de ma reconnaissance, et que je ne doutai pas du danger dont il m'avait préservée.

Je n'ai jamais craint la mort, mais je fus frappée de la pensée de mourir sans ma sœur, loin de tous ceux que j'aimais, sans avoir le temps de leur léguer tout mon amour et toutes mes dernières pensées. Je sentais surtout que la terre me serait lourde dans un pays étranger, parmi tant de morts inconnus. Je fis jurer à M. Lafarge de m'envoyer dormir du sommeil éternel auprès de mon cher grand-

père, à l'ombre des prières, des pensées et des fleurs qui me seraient données dans le cimetière de Villers-Hellon.

Le lendemain de ce jour, Clémentine me remit à mon réveil, avec un air mystérieux, une grande lettre de la part de M. Lafarge.

« Pourquoi cette lettre? qu'est-il arrivé? m'écriai-je.

— Rien, madame; mais monsieur, qui vous aime tant, a voulu faire son testament. Il me l'a lu, il est bien touchant, et il m'a recommandé de vous le donner en secret, en vous disant de le bien cacher dans vos papiers. »

Je ne compris pas d'abord cette résolution de M. Lafarge. Mais, après avoir lu la volonté qu'il exprimait d'être enterré près de moi à Villers-Hellon, je me rappelai la prière que je lui avais faite la veille, et je fus émue jusqu'au fond de l'âme de tout ce qu'il y avait dans ce procédé de délicatesse et d'amour, et je pleurais encore de douces larmes lorsque mon mari entra dans ma chambre. Je sus lui exprimer tendrement l'émotion qu'il m'avait fait éprouver, et le gronder ensuite

d'avoir conservé ces tristes pensées de mort.

« Hier vous avez vu, me dit-il, à quoi tient notre vie. Je me suis dit que si je mourais subitement, ma fortune ne serait pas pour vous. La vôtre même serait peut-être compromise par des partages ruineux dans le commerce. Ce que j'ai est à vous pendant ma vie, il le sera encore après ma mort. Maintenant je suis tranquille. Cependant, pour éviter des discussions, une brouille complète avec ma mère et ma sœur, je vous demande le plus grand secret pour cette preuve d'affection que j'ai voulu vous donner. »

Je le lui promis, et je me décidai à faire aussi un testament, mais sans le lui dire; car je craignais de le blesser en paraissant suivre plutôt son exemple que mon cœur. Je n'avais jamais fait d'actes semblables; je ne connaissais de notre code *que ce qui sert à marier*; j'aurais donc été fort embarrassée de faire mon testament si je n'avais eu la pensée de copier textuellement sur celui de M. Lafarge les parties qui servent à rendre nos volontés valables devant la loi; seulement je ne voulais pas imiter sa généreuse

donation. La tendre affection que je portais à ma sœur, les sentiments de tante que j'avais déjà pour le petit enfant qu'elle allait nous donner, me rendaient impossible cet abandon de ma fortune ; je laissai donc tout ce que je possédais à M. Lafarge, avec la liberté d'en faire l'emploi qu'il voudrait, sans entraves et sans restriction pendant sa vie, mais avec l'obligation de le faire restituer, après sa mort, pour la dot de la première fille de ma sœur. Je disposai aussi de tous les petits bijoux qui m'étaient chers pour les laisser à ceux qui m'avaient aimée; et, ne sachant à qui remettre ces dernières volontés, pour qu'elles ne fussent pas ouvertes ou égarées, et qu'elles pussent recevoir une religieuse exécution, je les confiai à Mme Lafarge, qui me jura de n'en point parler à son fils, de les garder *scellées* et secrètes jusqu'à sa mort ou la mienne. Ma belle-mère me parut heureuse et touchée de ce que j'avais fait, et me remercia mille fois de l'affection prévoyante que je témoignais ainsi à son fils.

Je n'étais pas encore remise de mon indisposition lorsqu'un de mes métayers vint me

faire hommage d'une corbeille de pommes assez belles pour descendre en ligne directe de la première pomme de la création. M. Lafarge voulut se servir de ces beaux fruits pour mettre à l'épreuve son adresse, et, après quelques passes assez jolies, lança la plus grosse des pommes à travers une vitre qu'elle brisa en éclats. Je me serais facilement consolée du dégât en riant de la vanité consternée de M. Lafarge; mais il faisait un temps froid et humide, et ma tête encore convalescente se trouvait fort mal du contact de l'air. J'envoyai chercher un vitrier à Uzerche, il était malade; un autre à Lubersac, il faisait ses vendanges; enfin je me résignais avec beaucoup d'humeur à subir la nécessité d'un ignoble carreau de papier, lorsqu'il me vint à la pensée d'employer un des diamants de Mme de Léautaud pour couper une grande feuille de verre que j'avais aperçue dans une armoire, et qui pourrait ainsi remplacer la vitre cassée.

A l'instant je fus chercher le petit sachet qui les contenait, et j'en tirais un des petits diamants lorsque M. Lafarge, rentrant et me trou-

vant à cette occupation, me fit subir les interrogatoires, les questions, les pourquoi, les comment à l'usage de nos seigneurs et maîtres; à mon grand ennui, au lieu de me faire vitrier, il fallut me mettre à conter une histoire, à cacher beaucoup de choses, à en expliquer beaucoup d'autres, enfin à faire comprendre à un mari limousin qu'il y a une délicatesse qui ne permet pas de trahir, même pour lui, le nom d'une amie compromise et confiante.

M. Lafarge voulut voir non-seulement le diamant utile, mais encore tous ceux qui étaient dans le sachet, et voulut les peser, les estimer, chercher leur valeur dans ses livres de métallurgie; enfin j'avais épuisé toute ma patience lorsque, pour achever mon malheur, Mme Lafarge étant venue nous surprendre, il lui fit admirer l'éclat de toutes ces petites pierres qui étincelaient au soleil.

« Oh ! s'écria-t-elle, que c'est beau et que cela doit coûter cher ! dites-moi donc, Marie, qui vous les a donnés; pourquoi vous n'en faites rien ; pourquoi vous ne me l'avez pas dit? c'est tout un trésor ! »

Je répondis assez sèchement que ce trésor n'était pas à moi. Alors ce furent mille autres questions. Et M. Lafarge, voyant que je rougissais d'embarras et d'impatience, emmena sa mère en me faisant signe d'être tranquille. Je me serais désolée d'avoir été indiscrète et imprudente dans cette circonstance, si je n'eusse trouvé indispensable de faire tôt ou tard cette confidence à mon mari, pour remettre les diamants à Mme de Léautaud, ou pour les vendre et en envoyer l'argent à M. Clavé. Le concours de M. Lafarge m'était une nécessité matérielle et morale.

Lorsque M. Lafarge revint me trouver, il paraissait enchanté.

« Allons, dit-il, soyez contente, car je m'en suis *joliment* tiré ! J'ai fait accroire à ma mère que ces diamants étaient à vous, mais que vous ne vouliez pas les montrer avant d'en avoir assez pour faire une parure.

— Je trouve cette histoire incroyable !

— Ma mère l'a crue très-facilement, d'ailleurs vous ne connaissez rien aux affaires. Lorsqu'on est dans le commerce, il faut jeter de la pou-

dre aux yeux; et plus je vous dirai riche, plus je gagnerai d'argent.

—Je vous avoue que je ne désire pas beaucoup une fortune acquise par de semblables moyens.

— Je ne vous demande pas de les employer; laissez-moi faire seulement.

— Du moins je vous prie d'empêcher Mme Lafarge de colporter *votre* histoire de ces diamants.

— Ma mère fera ce que je voudrai; elle a été émerveillée lorsque je lui ai dit qu'ils valaient 30,000 f.

— J'admire cette exagération de 24,000 f.; vous savez qu'ils en valent à peine 6,000. »

Après que nous nous fûmes servis du diamant pour mettre le carreau, je trouvai inutile de le replacer ainsi que les autres dans leur sachet, et je les enfermai dans une boîte que M. Lafarge pût déposer en sûreté dans son double secrétaire. Ne pouvant mettre sur la boîte le nom de Mme de Léautaud, j'inscrivis celui de Lecointre, qui était un honnête homme, le joaillier de Marie, et auquel on aurait pu confier ce secret si cela fût devenu indispensable.

XV

Depuis que je montais à cheval j'avais rêvé et désiré une jument grise, légère, rapide comme les nuages vaporeux qui courent dans le ciel après l'orage. Quelles ne furent pas ma joie et ma reconnaissance lorsqu'une attention charmante vint un jour réaliser ce beau rêve de dix ans!

En allant avec M. Lafarge visiter des bois dans les environs du haras de Pompadour, nous avions rencontré un bon prêtre qui se lamentait, sur le bord de la route, de l'ingratitude

ruante de son cheval, dont une sainte éducation n'avait pu dompter l'humeur capricieuse, qui se faisait un malin plaisir d'exercer la patience, de compromettre la gravité et plus encore la tête de son vénérable maître. La maligne petite bête, dégagée de son cavalier et de sa selle, hennissait en bondissant de joie, laissait jouer le vent avec sa crinière, broutait dédaigneusement quelques fleurs de foin... puis s'approchait avec une feinte modestie de sa pauvre victime, lui rendait l'espoir de reprendre la bride, et s'échappait encore pour continuer ses folles courses, ses sauts et ses ruades!

Cette plaisante scène m'avait amusée. J'avoue à ma honte que j'avais eu plus de sympathie pour l'espiègle rebelle que de pitié pour son respectable patron, et j'y pensais encore lorsque le lendemain, à mon réveil, M. Lafarge m'annonça qu'il avait acheté la jolie jument du curé, et qu'elle était à moi, bien à moi, à moi toute seule!

Je sautai de mon lit pour donner la bienvenue et de l'avoine à cette nouvelle compagne, et, comme on m'apprit qu'elle avait du sang

arabe dans les veines, je la baptisai du nom d'Arabska. C'était une charmante bête, qui n'avait que quatre ans, une encolure élégante, des pieds de gazelle, un caractère capricieux, original et par-dessus tout indépendant. J'entrepris avec bonheur son éducation. D'abord elle voulut essayer de me jeter par terre; mais, voyant que je me riais de ses vains efforts, et, préférant mes caresses à ma cravache, elle se mit à m'aimer et à m'obéir comme un agneau. Nos goûts étaient les mêmes : ne sachant pas aller d'un pas égal et modéré, tantôt elle partait comme une flèche, tantôt elle se traînait avec nonchalance, regardait voler les papillons, s'arrêtait pour écouter la voix de la brise. Quelquefois courageuse, animée, si elle apercevait un obstacle, ses yeux étincelaient, elle se tournait vers moi pour implorer l'ordre de le braver; d'autres fois, timide et craintive, elle frissonnait, avait peur d'un oiseau, de son ombre, et ne se rassurait qu'en écoutant ma voix, qu'en sentant ma main caresser sa crinière, ce qui alors la faisait hennir

avec une singulière expression d'orgueil et de joie.

Arabska, en rendant mes promenades continuelles, me permit aussi de les pousser au loin, et, grâce à elle, je pus aller admirer les nobles et fiers étalons du haras de Pompadour. Dans cet établissement les coursiers élus pour leur beauté, après avoir été esclaves, deviennent tyrans et font servir à leur bien-être les bras, les moments, les intelligences de beaucoup d'hommes consacrés aux bêtes par le gouvernement.

On m'avait dit que je trouverais à Pompadour des officiers aimables ; j'avoue que je cherchai peu à m'en assurer, toute charmée et toute préoccupée que j'étais par les hôtes vraiment chevaleresques de ce joli séjour.

Une autre de mes excursions me conduisit chez une tante de M. Lafarge, dont on m'avait cité avec orgueil l'instruction, l'esprit et les écrits. C'était à l'extérieur une petite femme, invariablement ombragée par un immense chapeau jaune et vert, poétique comme une omelette aux fines herbes. Ma tante me reçut avec

deux doctes baisers, la plus belle de toutes les phrases, et dit gravement à un petit sous-lieutenant d'infanterie de soixante ans, qu'elle tenait par la main:

« Chéri! faites la révérence à cette aimable nièce qui vient dans nos déserts comme la colombe de l'arche, apportant une branche de myrthe au lieu d'une branche d'olivier.—Panzani, mon amour, embrassez votre nièce, elle le permet; puis allez lui cueillir une rose.— Il ne sait pas un mot de français; il est Corse, me dit-elle alors à demi-voix. Mais, s'il parle mal, il sait bien aimer!..... Notre mariage fut tout un roman. Il se mourait d'amour pour moi, et mon cœur, entraîné, m'a fait sacrifier sur l'autel de l'hymen des jours que je voulais consacrer aux chastes sœurs d'Apollon. »

Mme Panzani se tut; je pus respirer, ôter mon chapeau, et nous nous mîmes à table. Son déjeuner était des plus savants, et tous les plats en avaient été faits par elle d'après des recettes *historiques*. Les Juifs, les Grecs, les Romains avaient été consultés pour le premier service; le *Cuisinier impérial*, le *Cuisinier royal*,

la *Cuisinière bourgeoise*, la *Maison rustique* et le *Journal des Connaissances utiles* avaient présidé aux entremets; enfin le dessert tout entier avait été composé d'après les secrets des nonnes du moyen-âge, des femmes à directeur du grand siècle et des jeunes filles à marier de celui-ci.

M. Lafarge, qui avait quelques affaires à Brives, me proposa de rester un jour à la Côte. Je l'acceptai avec plaisir, et Mme Panzani fut charmante pour moi. Elle me montra ses mûriers, approuvés et encouragés par un comice agricole; ses pommes de terre monstres qui devaient engraisser l'avenir du Limousin, ses betteraves qui devaient le sucrer, ses vins de groseille qui devaient l'enivrer; enfin, elle me dit que M. Gauthier d'Uzerche étudiait ses pruneaux *composés*, pour les faire goûter à la Chambre, et que deux académiciens l'avaient félicitée sur la culture de *l'oseille Panzani-multifeuille*.

Au retour de la promenade, ma tante me parla exclusivement de littérature et d'histoire. Tout en se plaignant de l'indolence de nos écri-

vains, elle tira de son armoire une montagne de manuscrits, et dit vouloir me consulter sur une Histoire de France *avant le déluge*, dont elle voulait doter son pays. En effet, après avoir mis ses lunettes, toussé et craché modestement, elle m'instruisit pendant quatre heures des faits et gestes de nos rois anté-diluviens.

Quelle érudition !!! J'étais stupéfaite, effrayée de mon ignorance, et je frissonnais, pour les enfants de nos enfants, de ce complément ajouté à leur histoire. Pharamond, je te maudissais! Fallait-il qu'après nous avoir donné tant d'ennuyeux descendants, tu eusses encore la prétention d'avoir des aïeux et de nous faire pâlir et bâiller sur les pères des pères de tes pères!

Le castel de Mme Panzani est situé dans une position ravissante. Les montagnes du Saillant, des prairies arrosées par la Vézère, des vignobles, de riches champs de blé s'étendent au-dessous de sa petite terrasse. L'intérieur de la maison offre un désordre et une originalité artistiques; des livres envahissent les tables et les chaises. Quelques-uns font sécher sur leurs

savants feuillets des simples, des champignons, des poires tapées; des fruits de toute espèce confisent dans des bocaux, et l'encrier ajoute à ses fonctions celles de salière. Sous un portrait de Napoléon est suspendu le martial shacko de M. Panzani, qui cache dans sa coiffe discrète les faux cheveux, les papillotes et les peignes de la femme auteur, et le sabre qui servait jadis à combattre les Bédouins supporte aujourd'hui de superbes grappes de raisin et des girandoles de morilles.

Pendant la soirée que je passai à la Côte, il y eut un orage épouvantable. Mme Panzani effrayée rassembla ses métayers autour d'elle, les fit mettre en prière et à genoux, ordonna à son petit domestique de chanter de toute la force de ses poumons les *psaumes de la pénitence*, et se mit elle-même à réciter son rosaire, s'arrêtant quelquefois pour cacher son épouvante dans le sein de son vieux et impassible bien-aimé. Lorsque la foudre grondait plus sourdement, la châtelaine disait à son petit groom en sabots :

« Baptistou! moun pitiou! chante-nous ta complainte d'Alger! »

Et se tournant vers son époux, elle lui murmurait :

« Alors vous étiez tout à la gloire, mon rat! Vous oubliiez l'amour... »

Et si un éclair la rappelait à sa terreur, elle s'écriait :

« Vite, Baptistou, reprends ton psaume! »

Et Baptistou hurlait saintement avec la tempête, les métayers priaient, et le rosaire se déroulait.

Le lendemain, au moment de faire ma toilette, je pris une aiguière sur la cheminée; je bus un verre d'eau, et j'allais employer le reste à mes ablutions lorsque Mme Panzani, qui entrait dans ma chambre, recula épouvantée.

« O bon Dieu! s'écria-t-elle, vous avez avalé toute mon eau bénite... vous l'avez profanée, peut-être y avez-vous trempé vos joues!.. Seigneur Jésus! si c'est un sacrilége involontaire, faites-nous miséricorde. »

Et, tout en se lamentant, elle remettait pieusement l'eau sainte dans son bénitier, et j'eus

beaucoup de peine à lui faire comprendre que bien loin d'être damnée, je devais être purifiée et bénie.

VI

Mes courses à cheval et mes visites ne me faisaient pas oublier la forge; j'y allais sans cesse : les fondeurs m'initiaient avec fierté aux plus petits détails de leur art, et lorsque les marchands de fruits du bas Limousin venaient, avec leur mulets chargés de melons, de pêches et de raisins, j'achetais toute leur charge pour quelques sous, et je la distribuais à ces pauvres gens brûlés, altérés par la fournaise de leur petit enfer.

Presque tous les soirs, vers dix heures,

M. Lafarge faisait amarrer le bateau, et nous allions assister à la coulée de la fonte. C'était un poétique et admirable spectacle; les flammes éclairaient d'une façon infernale les roches contre lesquelles était adossé le haut-fourneau et les prairies qui s'étendaient à ses pieds. Dans cette demi-teinte les saules se transformaient en nymphes échevelées, les peupliers en géants, et les lianes, devenues sylphides, dansaient au chant des grillons. Sous la halle, le maître fondeur donnait des ordres d'une voix sonore; ses aides haletants, empressés, attisaient le feu, écumaient les scories qui flottaient sur la fonte en fusion, puis, à un signal donné, soulevait la digue, ils laissaient l'océan de feu rouler ses vagues à travers les canaux ouverts dans le sable. Des milliers d'étincelles bleues s'élevaient alors de ces fleuves ardents, se jouaient entre elles dans les ténèbres, sautillaient, s'éteignaient, puis scintillaient encore, et, en s'évanouissant, laissaient rentrer la forge dans le silence et dans l'ombre.

Habituellement nous revenions en causant à la maison ; M. Lafarge, qui me laissait étran-

gère au positif de ses affaires, confiait à moi seule ses idées d'amélioration, et me parlait surtout d'une découverte importante qu'il croyait avoir faite, et dont les résultats le préoccupaient nuit et jour. Ayant étudié, pour lui plaire et pour le comprendre, le gros Manuel des maîtres de forges, je pouvais l'encourager, l'approuver, et me montrer fière de lui voir quitter les ornières de la routine pour se lancer dans la noble voie du progrès. Voici à peu près quelle était cette découverte :

D'après la méthode ordinaire, le minerai, après avoir été mis en fusion par l'action du feu, est coulé dans des rigoles de sable, et forme en se refroidissant de grosses barres de fonte appelées *gueuses*. Les gueuses, pour passer à l'état de fer, doivent subir une seconde fusion au moyen de laquelle la fonte est dégagée de ses gaz impurs et nuisibles, puis ramassée en une grosse boule nommée *loupe*, qui est livrée aux marteaux des forgerons pour devenir barres de fer, essieux, etc.

S'écartant de cette manière d'opérer, M. Lafarge voulait faire couler directement le mi-

nerai liquide dans les fourneaux d'affinage destinés à remettre la fonte en état de fusion, économiser ainsi la main d'œuvre, le temps, le charbon employé à réchauffer les gueuses, éviter enfin par cette méthode un tiers des frais. Je trouvai ce procédé si simple, si facile à exécuter, si préférable à l'ancien, que je m'imaginai qu'inconnu peut-être dans le sauvage Limousin, il était pratiqué dans les forges des autres pays. Je pus me convaincre du contraire en feuilletant les plus nouveaux traités sur la fabrication des fers. Je craignis ensuite qu'il ne fût indispensable de ramener deux fois la fonte en fusion pour obtenir du fer de bonne qualité. M. Lafarge me promit de faire faire une épreuve pour essayer de détruire le seul doute qui me restât encore. Je n'étais pas assez savante pour bien comprendre les explications chimiques qui brisaient mon ignorante tête sans la convaincre, et j'avais besoin qu'on substituât, en l'honneur de mon incrédulité, la pratique à la théorie.

Cet essai fut difficile à exécuter. Il fallut supporter toute une journée d'impatience, d'at-

tente, de crainte et d'espoir; et vers le soir, lorsque M. Lafarge m'apporta en triomphe un superbe échantillon de fer, je partageai son émotion et le félicitai avec bien de la joie et de l'orgueil.

M. Lafarge fit part de son importante découverte en termes assez vagues à son beau-frère; et, comme il ne voulait pas en parler à ses commis, je restai sa seule confidente. Lorsque tout dormait autour de nous, j'écrivais sous sa dictée le résultat de ses recherches et de ses études; il me fit parfaitement comprendre les termes techniques, et me chargea ensuite du style et de la rédaction dernière du mémoire qu'il voulait soumettre au ministre pour obtenir un brevet d'invention.

Quoique cette méthode nouvelle fût très-simple, les moyens d'exécution exigeaient cependant de grandes études, une connaissance approfondie des forges, de la métallurgie, et une avance de fonds assez considérable. M. Lafarge, élevé dans l'amour de son industrie, joignait à une pratique de quinze ans, à des études constantes et sérieuses, une volonté assez iné-

branlable pour ne pas craindre les revers. Il pouvait vaincre le premier de ces obstacles avec du temps et du travail; mais il était plus difficile de remédier au second. On me disait qu'un emprunt, dans ce pays pauvre et sans relations directes avec les banquiers de Paris, était impossible. Je savais que, pour vendre mes terres de Villers-Hellon, ainsi que je le proposais à mon mari, il fallait un partage entre mineurs, ce qui est toujours très-long. Cette difficulté de trouver de l'argent sur-le-champ m'embarrassa, me préoccupa, me parut impossible à vaincre jusqu'au moment où M. Lafarge m'ayant dit qu'il voulait donner de gros intérêts et un partage dans les bénéfices, ce placement me parut assez bon pour que je pusse demander à ma famille, à mes amis, de nous rendre un service en faisant une bonne affaire pour eux-mêmes.

Lorsque après ces conversations très-graves, M. Lafarge mettait en chiffres ses projets, occupation à laquelle je restais forcément étrangère, avouant à ma honte que je n'ai jamais su compter que sur mes doigts, je faisais des

châteaux en Espagne... je veux dire des rêves de voyage à Paris! Il fallait dix ans pour mettre nos plans à exécution et en plein rapport. Pendant ces années nous ne devions aller passer qu'un mois à Paris; mais en revanche mon mari devait me donner assez d'argent pour créer dans nos vieux murs une délicieuse habitation; je pourrais y recevoir mes amis, ma famille; j'aurais une petite fille, peut-être même un petit garçon que j'élèverais à l'anglaise, qui apprendrait l'allemand, l'anglais, l'italien au berceau, etc. Après ces dix ans de raison, nous aurions un honnête homme d'affaires, de bons commis, nous passerions six mois à Paris, six mois au Glandier, nous ferions des voyages, je marierais ma fille, mon fils serait diplomate, et M. Lafarge, nommé député, ferait enfin parvenir jusque dans la Corrèze quelques étincelles de civilisation et de lumières.

Ce travail, ces projets, cet avenir que je rêvais me préoccupaient trop positivement l'esprit pour me laisser sentir le vide de mon imagination, et je commençais vraiment à comprendre le bonheur tel qu'on l'entend dans ce

monde. J'étais devenue l'*amie*, le conseiller privé de M. Lafarge, qui était pour moi plein d'estime, de confiance, et m'entourait des plus affectueuses attentions. Trop occupé d'affaires pour être amoureux, il ne me demandait plus de ces paroles brûlantes et passionnées que je ne savais jamais dire, n'exigeait plus d'amour, la loi à la main, avec un despotisme de créancier, était enfin un excellent frère que j'espérais dans l'avenir aimer un peu plus en mari.

Après le départ de M. Buffière, M. Lafarge fit venir de Paris un premier commis qu'il vantait comme un prodige, et dont jamais je ne pus comprendre le choix. C'était un homme encore jeune, aux manières rudes, à la voix mielleuse, au regard fauve. Je restai fort étonnée lorsque, lui ayant demandé par hasard de quelles forges il sortait, il me répondit que de malheureuses affaires de banque, en lui ôtant sa fortune, l'avaient obligé de se mettre commis chez un limonadier-glacier, et que jamais il ne s'était occupé d'autre industrie. Je fus si stupéfaite, si mécontente de l'incroyable légèreté apportée dans un choix de cette importance,

que j'en fis quelques reproches et quelques observations à M. Lafarge; mais il m'assura qu'il connaissait depuis longtemps le dévouement, l'activité à toute épreuve de cet homme, qu'il était très-inutile qu'il connût la fabrication, étant chargé de la haute surveillance, de la comptabilité et de tous les marchés. Enfin, s'il ne put me convaincre, il me laissa un peu moins contraire à M. Denis.

Je ne sais si mes préventions gagnèrent mon mari, mais il ne voulut pas confier son espoir de brevet à son commis-glacier, et ce ne fut que le dernier jour, au moment de partir, qu'il lui dicta son mémoire, mon écriture étant trop illisible dans son indépendance pour être présentée à un ministre. Quant à Mme Lafarge, elle semblait apprécier le nouveau venu plus encore que ne l'appréciait son fils, l'engageait constamment à dîner et à passer la soirée avec nous. Trouvant odieux de recevoir aussi souvent un homme mal élevé, et qu'il fallait retenir par des manières sèches et froidement protectrices dans les bornes de la convenance, je demandai à M. Lafarge de prier sa mère de res-

treindre infiniment ses invitations à M. Denis; et Mme Lafarge, en se résignant alors à ne recevoir son protégé que dans le sanctuaire inaccessible de sa chambre, ne me pardonna pas d'avoir provoqué son exil du salon.

XVII

Vers la fin d'octobre, j'eus une grande joie; pour la première fois je pus recevoir chez moi une personne de ma famille et connaître le bonheur que l'on éprouve à donner l'hospitalité à ceux que l'on aime! Mon pauvre Glandier n'était encore habitable que dans mes rêves; cependant je fis tout ce qui était humainement possible pour le rendre agréable à mes hôtes. Je m'étudiai à leur faire oublier ce qui leur manquait en devinant leurs petites habitudes d'intérieur, leurs goûts, leurs

désirs ; et ne pouvant leur improviser du luxe dans mes pauvres montagnes, j'essayai de les entourer de bons feux, de belles fleurs et de visages amis.

Après avoir franchi en poste des rochers, des ravins, des pays déserts, dont le sol n'avait été foulé que sous le pied des mulets, M. et Mme de Sabatié arrivèrent au milieu de la nuit, morts de fatigue, de secousses, de faim, se croyant descendus aux enfers en voyant leur voiture entrer sous la sombre voûte du Glandier, et allant au diable avec une indulgente et affectueuse gaîté.

Quand je me trouvai dans les bras de ma cousine, quand nos baisers, nos questions, nos regards se furent échangés mille et mille fois, il me sembla que l'on mêlait mon passé si beau à mon avenir, et que la présence d'une amie m'avait créé une patrie dans ma solitude. La puissance du cœur est infinie : les jouissances de la vie, ses douleurs insupportables ont leur source dans ce foyer de nos affections, et il me semble que les félicités du ciel ne seront que le règne absolu de l'âme, dégagée enfin des

entraves d'égoïsme et d'indifférence qui sont le partage de notre pauvre matérialité.

Ma cousine était fatiguée, souffrante; elle craignait une fausse couche. Aussi les premiers jours de son arrivée furent-ils consacrés à un repos absolu et à des confidences interminables. Que de choses nous avions à nous dire! Je l'avais à peine revue depuis son mariage. Mille restrictions indispensables entre une jeune femme et une jeune fille avaient empêché jusque-là cet intime échange de pensées, si doux lorsqu'il est entier, irréfléchi. Elle me raconta son mariage, comment, en six semaines, elle avait vu, aimé, *adoré* M. de Sabatié; comment elle avait trouvé un amant dans son mari; comment les joies de la réalité avaient surpassé les joies de ses rêves.

A mon tour, je lui racontai ce qui avait amené pour dénouement à mes idées romanesques et poétiques un mariage industriel et convenable, où la raison avait usurpé sur le cœur le premier rôle. Je lui dis les enchantements de la corbeille, les soins, les nobles procédés qui m'endormirent jusqu'au jour du mariage; puis

le réveil, ma peur, les douleurs nerveuses qui terminèrent le *plus beau jour de la vie*, le voyage, mes désappointements, ma lettre et ses affreux mensonges, mon désespoir, enfin mon traité, la gracieuse conduite de M. Lafarge, ma vie actuelle, tranquille, heureuse, animée depuis le matin jusqu'au soir.

Ma cousine s'amusa comme une folle à ces récits, m'accabla de questions, de railleries, d'encouragements, enfin poussa son indiscrète gaîté jusqu'à en parler à M. Lafarge, et à lui dire l'impossibilité des faits accusateurs avancés dans ma lettre et à se moquer de la crédulité qui l'avait rendu on ne peut plus dupe du stratagème suggéré par mes peurs de jeune fille et la vue de mon royaume en ruines.

Elle voulait absolument lire la terrible lettre, mais M. Lafarge lui dit qu'elle était brûlée, et il lui fallut se contenter de quelques passages qui en étaient restés gravés dans ma mémoire. Cette petite confidence à mes dépens établit beaucoup d'intimité entre Mme de Sabatié et mon mari. Il était enchanté et avait une confiance sans bornes pour sa nouvelle

parente, qui se faisait raconter par lui tout ce que je ne voulais pas avouer, et qui, en revanche, mettait sa jalousie du passé dans un repos complet.

J'aurais pu d'un mot arrêter les amicales légèretés de ma cousine; mais, tout enivrée de son amour et de son bonheur, elle m'eût difficilement comprise, et je ne voulais pas m'expliquer. Il faut avoir une triste expérience pour savoir que l'âme qui s'est brisée au choc des déceptions de la vie, quoique rentrée dans le calme et l'indifférence pleure et souffre toujours parce qu'elle a pleuré et souffert une fois.

Souvent, à la vue de l'affection passionnée de ma cousine et de son Édouard, je sentais avec douleur s'écrouler l'échafaudage de bonheur et de raison que j'avais imposé à mon cœur. Souvent ils unissaient aux joies de leur amour les joies qu'éveillaient en eux un beau ciel, la nature, la poésie, la musique. Quand je voyais battre leurs deux cœurs sous une même émotion, sous un même enthousiasme, j'avais besoin de sécher une larme par un sourire, et de me moquer d'un bonheur que je ne voulais pas envier.

Ces journées de réunion passaient bien vite, étaient bien agréablement remplies. Je faisais de longues promenades avec lui, j'avais de longues causeries avec elle. Je réunissais les personnes les plus aimables de notre voisinage pour procurer à ma belle cousine le plaisir d'être admirée, pour l'amuser par quelques petits ridicules et donner des aliments à la gaîté de nos interminables veillées. Mme de Sabatié était contente, heureuse de tout, faisait des frais pour chacun, et avait même accompli la conquête de ma belle-mère. Un séjour de six mois à Toulouse lui avait fait comprendre la vie, les familles, les esprits de province, qui, n'ayant pas subi les progrès du siècle et de l'éducation, supposent la vertu, le bon goût et la bienséance exclusivement enfouies dans leurs ornières et se croiraient perdus s'ils livraient seulement la plus petite de leurs respectables pensées à la civilisation.

Bientôt aux plaisirs succédèrent de longues et sérieuses préoccupations d'affaires. M. de Sabatié avait reçu pour dot une terre près de Toulouse, valant, je crois, 300,000 fr. Ne quit-

tant guère Paris, il voulait se défaire d'une propriété qui souffrait de son absence, et en placer avantageusement les capitaux pour augmenter ses revenus. M. Lafarge lui proposa de placer cette somme en première hypothèque sur son usine; il lui présenta un relevé de sa fortune semblable à celui qui servait de base à notre contrat, et lui fit visiter les beaux et vastes domaines qui appartenaient, selon lui, et *comme je le croyais aussi*, à la terre du Glandier. Enfin, il lui confia sa découverte, son espérance de brevet et l'immense développement qu'il allait donner à son industrie.

« Il avait besoin, lui disait-il, d'une première avance de fonds assez considérable, et surtout indispensable dans un pays où tous les marchés avantageux se font argent comptant : rien ne lui serait plus facile que d'emprunter à Paris, avec des hypothèques, mais il désirait faire participer quelqu'un de ma famille aux avantages d'un tel placement, et il offrait à Édouard de prendre 200,000 fr. à 5 p. % et de l'associer à son projet d'amélioration. Il lui promettait encore un traitement de 10,000 fr., je crois,

pour surveiller les opérations qui seraient faites à Paris par ses commis.

Pendant que nos deux maris chiffraient, calculaient, combinaient, ma cousine et moi nous nous montions la tête avec délices sur les parties du projet qui étaient du ressort de nos plaisirs. Elle devait venir passer tous les étés chez moi ; l'hiver, nous aurions un même logement à Paris, un seul ménage; nos dépenses, nos plaisirs seraient en commun, et, nos goûts étant les mêmes, nos jouissances se trouveraient doublées.

Il fut décidé que M. Lafarge partirait en même temps que M. de Sabatié, que celui-ci le présenterait à quelques personnes influentes dans le ministère du commerce, qu'enfin ils régleraient et termineraient à Paris leur espèce d'association, et que, si Édouard ne pouvait vendre immédiatement sa terre, il donnerait la dot de sa femme pour les dépenses les plus urgentes.

Ma cousine voulait m'emmener avec elle; elle se faisait une joie de me rendre ainsi à l'improviste, et pour six semaines, à ma famille et à mes amis. Mon mari me pressait aussi de l'ac-

compagner; il ne voulait pas me laisser seule, et il me croyait utile aux démarches qu'il aurait à faire pour obtenir son brevet. Je résistai cependant à tous les deux; je fis taire tout le désir que j'aurais eu à me laisser entraîner, et je voulus orner ma couronne de femme mariée d'un premier fleuron de sagesse et de raison.

Je donnai tout haut pour motif de mes refus *l'indispensabilité* de ma présence pour surveiller les affaires restées abandonnées à des commis étrangers et passablement ineptes, et mon désir d'employer tout l'argent que j'aurais dépensé dans ce voyage à embellir mon pauvre petit nid du Glandier; tout bas mes raisons n'étaient pas moins bonnes. A peine habituée à mon désert, je ne voulais pas le quitter avant d'y avoir fondé des amléiorations et des intérêts qui pussent m'y rappeler. Je ne voulais pas, en allant dans le monde avec M. Lafarge, lui faire supporter des comparaisons défavorables pour lui, tristes et désespérantes pour moi; je ne voulais y rentrer que protégée par une confiante et solide affection. Forte contre moi, je

fus inébranlable, et je vis approcher avec calme le jour du départ et de la séparation.

Ce jour fut triste, cependant j'avais voulu les accompagner jusqu'à Uzerche. Seule avec ma cousine dans son coupé, je la chargeai de paroles et de souvenirs affectueux pour tous ceux qu'elle allait retrouver et que je regrettais. Je passai de longs moments à la regarder pour rapporter fidèlement son image dans ma solitude; il me semblait qu'elle résumait en elle seule toute ma famille, tous mes amis, tout mon passé; je l'embrassais pour lui cacher les sanglots qui coupaient ma voix; je lui parlais bien vite, bien haut pour m'étourdir, pour arrêter les mots de tendresse qui effleuraient ses lèvres, et qui m'auraient trop affaiblie. M. Lafarge nous avait laissées partir seules, à la prière de sa mère, qui voulait lui faire de dernières et secrètes confidences. Lorsqu'il nous rejoignit près de Vigeois, son chagrin de me quitter fut si bruyant et si plein de paroles, de promesses, de recommandations, qu'il me fit un peu sortir de moi-même et reprendre mon courage.

Cependant, arrivés à Uzerche, lorsqu'il fallut rendre ces trois adieux, ces trois baisers, voir disparaître la voiture qui les emportait, il me fut impossible de rentrer dans ma chambre; il me sembla que j'étouffais, et, priant un de mes cousins de faire seller mon cheval et le sien, je partis au galop, et j'arrivai à moitié folle à leur poursuite. Je fus accueillie par des cris de surprise et de joie; ils voulaient m'emmener en dépit de ma raison; mais je lançai Arabska au galop pour ne pas entendre leurs séductions, et, me sentant rendue à ma résolution par la fraîcheur du vent qui glaçait mon front et par la rapidité de ma course, après les avoir suivis quelque temps des yeux en leur jetant de la main un dernier adieu, je revins à Uzerche sans oser détourner la tête, dans la crainte de faiblir, et de partir ainsi avec ces bienheureux voyageurs.

M. Lafarge m'avait fait promettre de ne pas retourner sur-le-champ au Glandier, et d'aller passer huit jours dans une famille de ses amis, qui habitait une assez jolie terre près d'Uzerche. Le devoir de cacher ma tristesse et de m'arra-

cher à mes souvenirs pour plaire à ceux qui me recevaient, tout en me faisant beaucoup de mal, me rendit graduellement la raison et le courage.

Je fus reçue avec une cordialité que je croyais sincère alors, mais qui n'était véritablement qu'une spéculation et un placement d'hospitalité qui devait rapporter, pour les soirées d'hiver, un gros revenu de commentaires, de critiques et de médisances.

Généralement, dans ce pays, on n'étudie pas les personnes que l'on reçoit pour leur plaire, prévenir leurs habitudes et leurs goûts; on les étudie pour les déchirer, pour vivifier à leurs dépens l'esprit féminin-cancanier qui, seul, a cours dans les salons. Je ne comprends pas que l'on attaque dans sa vie intime, dans son caractère, dans son honneur, un pauvre être inoffensif qui vient chercher près de vous de l'amitié ou de la distraction. La société, qui n'est qu'un échange de sentiments superficiels, où l'on ne dit pas ses pensées intimes, mais où l'on vient les oublier, la société ne devrait nous juger que sur la partie de nous-mêmes que nous lui livrons

contre quelques-uns de ses plaisirs.... Soulever le voile de l'intimité intérieure, épier, pour les publier, les mystères du cœur, c'est une lâche profanation, quelquefois c'est un crime. Pourquoi ne pas se contenter du vaste domaine du ridicule, des vanités, des petitesses étalées devant nous? Pourquoi ne pas rire du faux savant qui mendie un éloge, de la vieille coquette qui nous somme de découvrir des graces et des amours sous les plis de ses rides? Pourquoi ne pas rire éternellement des prudes, des tartuffes, des cœurs incompris, qui vous prient à genoux de sonder leurs abîmes? Riez, car ces travers sont nés de vous, sont nés pour vous, ils vous appartiennent, et le tribunal qu'ils déclarent compétent pour leur encenser des louanges est compétent pour les démasquer et les railler....

Me voici bien loin et bien près de mon sujet; il faut que je rattrappe ma pensée et que je la ramène parmi les habitants de F... Mme D... était une femme simple, bonne, qui avait une gastrite et de l'aménité. M. D..., gros paysan, qui cultivait ses terres et laissait son intelli-

gence en friche, était un bourru nullement bienfaisant, qui n'admirait la nature que devant les plus gras de ses bestiaux. Plusieurs des enfants de M. D... étaient mariés; il n'avait plus auprès de lui qu'une fille très-forte sur les gâteaux de pomme de terre, un fils très-agriculteur, qui, après avoir passé quelques mois à Paris pour mettre sa nullité à la mode, s'était marié à une jeune fille, blanche, rose, *choisie au poids* par son père, et qui avait été éduquée, civilisée, engraissée à Limoges.

Au milieu de cette *bonté de surface* je passai des jours assez calmes et assez doux. Le matin je taillais quelques patrons, je donnais quelques conseils de toilette aux jeunes femmes, et je leur livrais bien volontiers, à leur grand étonnement, toutes les façons nouvelles de mon trousseau; ensuite je me promenais avec Mme D..., j'admirais les beaux arbres fruitiers qu'elle avait plantés, l'ordre, l'économie qu'elle faisait régner autour d'elle. Je l'écoutais avec intérêt et j'essayais de m'instruire à son exemple et à ses leçons. Le soir je faisais danser toute la famille en frappant des valses, contredanses

et bourrées sur une épinette vénérable qui avait vécu pendant les orgies de la Régence, les tempêtes de la Révolution et les conquêtes de Napoléon, qui avait fait résonner le *Vive Henri IV* sous la Restauration, la *Parisienne* après les Glorieuses, et qui faisait vibrer sous mes doigts le *Postillon de Lonjumeau*. Rentrée dans ma chambre, je passais une partie de la nuit à écrire à M. Lafarge.

Son absence m'avait laissé un grand vide, et je comprenais le prix de son affection, de ses soins, en souffrant de leurs privations. Ce ne sont pas seulement les affections que l'on donne qui remplissent la vie, ce sont aussi celles que l'on reçoit, et le ciel sous lequel on est bien aimée ne peut rester longtemps un ciel d'exil.

En recevant chaque jour les lettres passionnées de M. Lafarge, j'étais doucement émue. J'aurais voulu qu'il se mêlât à mon estime quelque peu de passion qui répondît à la sienne. Je m'indignais, je me méprisais presque d'avoir le cœur si froid ; et quand j'avais repassé dans mon esprit toutes les paroles d'amour, tous les nobles procédés, toute l'affectueuse confiance de

mon mari, j'étais heureuse de trouver aussi des expressions bien tendres qui pussent, en franchissant la distance, porter du bonheur à celui qui savait tant et si bien m'adorer. Vraiment, quand on n'a pas peur de la nuit, cette nuit si longue, si triste, si noire, si froide pour ceux qui doivent aimer de par la loi, il est très-facile de se former avec de l'amitié, de l'estime, de la reconnaissance, un amour tendre et sincère!

Je restai huit jours à F., et je partis après avoir été chargée de mille et mille commissions pour M. Lafarge. Chacun voulait faire et recevoir des présents pour les étrennes. C'était des épingles pour les hommes, des bracelets, des robes pour les femmes. M. Gabriel D... voulait unir l'utile à l'agréable, et, pour orner le cœur, l'esprit et les manières de sa jeune épouse, il fit venir les œuvres complètes de Paul de Kock!

On a en province la manie des commissions et l'on se persuade que tous ceux qui partent pour la capitale doivent être les commissionnaires de tous leurs parents, de tous leurs amis, de toutes leurs connaissances, et les met-

tre à la mode pour la somme de quelques centimes; une vieille tante veut de la percale, bien fine, bien forte, bien serrée, pour 15 sous l'aune, ce qui est très-possible, puisqu'elle a vu dans les affiches de son journal que le cours du calicot était à 75 centimes; une cousine désire une robe de moire ponceau, soie de Lyon première qualité, pour 2 f. 85 centimes. — Et une jeune nièce, qui sait que l'on fait des chapeaux pour 15 f., veut en avoir un du même prix chez Mlle Baudrand, dont elle a entendu vanter le génie par la femme d'un préfet.

Avant de regagner Glandier, je m'arrêtai à Uzerche pour cabaler et gagner quelques voix à mon bon oncle Pontier, qui voulait se faire nommer membre du conseil général et devenir ainsi médecin moral de son pauvre département, mortellement malade d'un débordement d'ineptie et d'abrutissement chronique. Je ne pus que le consoler d'une défaite et le préserver d'un désespoir patriotique qui voulait héroïquement le pousser à se brûler la cervelle; puis je passai à Vigeois où M. et Mme Fleyniat me retinrent quelques jours, pour me faire

faire connaissance avec la société qui faisait de leur bourg un petit trou fort élégant et fort animé. Après m'avoir initiée aux mille cancans de rigueur, on me fit faire des visites; mais, par une fatalité ou un mauvais penchant de mon esprit indépendant, je trouvais les femmes *aimable*, prétentieuses, minaudières, et particulièrement sottes ; — et je fus charmée de l'accueil simple et gracieux de Mme Nauche, vers laquelle je me sentis portée par l'attrait d'une aimable figure et par le déchaînement de médisances qu'on avait soulevé contre elle pour me la faire désapprécier.

XVIII

Après cette vie errante, je fus enchantée de m'enterrer chez moi, bien tranquille, bien maîtresse, pouvant être gaie sans cause ou triste sans raison. Je voulus m'occuper des affaires, des bois à acheter, des moyens de les payer, des remboursements attendus... Mais je vis que ma belle-mère s'était si complétement réservé ce droit, elle l'exerçait avec tant de mystères, d'embarras, de secrètes conférences avec M. Denis, que je lui laissai bien volontiers la partie ennuyeuse qu'elle s'était appropriée pour bor-

ner mes soins aux travaux de la forge que je comprenais un peu et qui m'intéressaient beaucoup.

Je passais donc une grande partie de mes journées à la forge, poussée par un double intérêt. Le maître fondeur, jeune homme intelligent, probe, et qui s'était excessivement attaché à moi, trouvait ma bonne Clémentine très-aimable, et paraissait lui plaire assez pour me faire rêver leur mariage; je devins la confidente du jeune ouvrier, qui me dit avoir beaucoup d'amour dans le cœur, 15,000 f. de bien, et un état très-lucratif. Clémentine aurait désiré à son mari un peu plus d'esprit et de manières que n'en possédait mon bon gros Limousin. Elle admirait sa figure, et déplorait la coupe de son habit. Enfin, lorsque je lui eus promis de le civiliser, elle consentit à réfléchir, à ne pas repousser l'amour de mon protégé; et il fut décidé qu'après l'hiver Antonio ferait sa demande officiellement, et que j'essaierais, avec l'aide de Dieu, de faire une noce et deux heureux.

Les maçons continuaient leurs travaux sous

ma direction, et les pionniers, en nivelant ma terrasse, déterraient une partie des ruines, me découvraient des ogives, des sculptures qui m'enchantaient et me faisaient connaître les jouissances de l'antiquaire.

Quand le temps était beau, je faisais seller Arabska, et je lui apprenais quelques exercices, quelques courbettes sur la pelouse de la prairie. Quand il faisait très-beau, je faisais de longues promenades à travers des pays inconnus, ce qui me donnait le petit plaisir de me perdre et de m'amuser de la figure consternée de mon domestique, qui n'aimait pas à entendre hurler les loups au coucher du soleil, et qui goûtait plus les agréments d'une grande route que la poésie de ravines escarpées qui n'avaient jamais été foulées sous les pieds des hommes et des chevaux. Ce domestique, fils d'un ancien cocher de mon père, tenait trop à son cou pour se laisser aller aux émotions qu'on éprouve à vaincre une difficulté presque insurmontable; — et cachant sa poltronnerie sous son attachement pour moi, il me suppliait de ne pas expo-

ser ma vie en risquant la sienne, avec une éloquence proportionnée au danger.

Le soir, après quelques heures de réunion avec Mme Lafarge, je me mettais à mon piano. Tantôt je chantais, insouciante et gaie, toute la railleuse partition du *Barbier de Séville*, tantôt je me laissais aller à pleurer en répétant la *Norma*, le *Requiem* de Mozart, les agonies musicales de Schubert; — ou bien, avec la partition des *Huguenots* et de la *Sémiramis*, je m'exaltais, et mon enthousiasme ne se refroidissait qu'aux lueurs glacées d'une aurore de décembre.

Tous les jours j'envoyais chercher les lettres à Uzerche; c'est une bien douce chose que cet échange intime de pensées, que ce rayon d'amour ou d'amitié qui a franchi la distance pour se glisser dans votre cœur et y soulever les lourdes tristesses de l'absence. Je trouve qu'il faut recevoir ses lettres comme on recevrait les absents aimés qui vous les envoient; tête à tête, près de son feu, dans son fauteuil; regarder longtemps le cachet, et le rompre précipitam-

ment ; — prendre le premier baiser qu'on vous donne, et chercher bien vite le dernier qui est le plus doux; — puis relire lentement chaque phrase, chaque mot; — y voir ce que l'on vous dit, surtout ce que l'on n'y dit pas, ce que l'on veut peut-être vous cacher; partager une joie, une indignation, une colère; — et en imprégner solitairement son âme pour vivre de la vie qui vient se mêler à la votre, en dépit de l'espace et du temps.

Avec ces idées j'éprouvais chaque matin un supplice lorsque ma belle-mère, qui avait ordonné que toutes les lettres lui fussent remises, m'apportait mon courrier, se plantait devant mon lit et m'accablait d'abord de questions muettes, suivait ma main qui brisait le cachet, lisait dans mes yeux ce qu'ils lisaient dans ma lettre, puis, sous un flux de paroles, d'interrogations, venait changer la joie que j'éprouvais à recevoir des nouvelles en une colère concentrée que je pouvais à peine lui cacher. Lisais-je sa lettre tout haut, c'était des remarques aigres sur l'amour que l'on me témoignait, sur le peu de souvenir qui lui était adressé. Voulais-je essayer

de ménager son amour-propre maternel en sautant tout ce qui était échange d'affection intime, elle se mettait à pleurer, parce que l'on avait des secrets pour elle et que son fils ne l'aimait plus; enfin, lui donnais-je la lettre à lire chez elle à tête reposée, elle assemblait M. et Mme Denis pour compter avec eux les tendresses et les baisers qui m'étaient envoyés. Incapable de supporter ce martyre, j'écrivis à mon mari de mettre dans toutes ses lettres une petite page sans tendresses, sans secrets, sans conséquence, que je pusse livrer à sa mère; ce qui fut exécuté, au grand désespoir de Mme Lafarge, qui, recevant son feuillet comme réponse unique à toutes ses questions, dévorait le reste de la missive du regard et de la pensée.

Après le départ de son fils, elle avait voulu établir son inquisition sur tout le reste de ma correspondance. « Je vous apporte une lettre de Paris, de qui est-elle? On dirait une écriture d'homme? Elle est bien grosse; êtes-vous contente?— C'est peut-être de votre sœur? Est-ce que les *dames* de Paris écrivent à des messieurs? » A toutes ces questions je m'indignais

avec calme et je répondais froidement que, venant de personnes qu'elle ne connaissait pas, les nouvelles ne sauraient l'intéresser; que j'écrivais à de vieux amis comme à de vieilles amies, bien persuadée qu'un *e* de plus ou de moins était une petite considération fort peu importante. Enfin, après avoir lu une fois, deux fois ma lettre pendant que ma belle-mère restait debout devant moi comme un grand point d'interrogation, je la livrais délicatement à la flamme du foyer, et lui ôtais ainsi tout espoir de satisfaire sa défiance curieuse. Mme Lafarge ne m'a jamais pardonné cette conduite franchement secrète. Elle m'en accusa auprès de M. Lafarge, qui me prévint de la dénonciation; auprès de son frère Raymond, qui se fit aussi mon défenseur, et auprès d'autres amis qui, vertueusement scandalisés avec elle, y trouvaient une ample matière à cancans, médisances et calomnies. Combien j'aurais été plus heureuse de pouvoir partager avec ma belle-mère les bonnes et les mauvaises heures, ma tristesse et mes joies! Combien il doit être facile à une jeune femme d'apprendre l'amour et le dévoue-

ment qu'elle a jurés au fils dans le cœur de la mère, qui a été, qui est l'ange gardien du passé de l'enfant, comme la femme doit être l'ange consolateur de l'avenir de l'homme!

Après les premiers moments de l'arrivée à Paris, les mots gracieux de bienvenue, les promesses, les participations, la bonne volonté d'être utile, si sincères les premiers jours, M. Lafarge avait vu chacun retomber dans l'ornière de ses affaires, de ses habitudes, de ses plaisirs, et se trouvait seul, isolé et découragé. La société est impitoyable pour ceux qui viennent y chercher des appuis ou des protecteurs. Elle exige de ses élus un égoïsme sans bornes, peut-être nécessaire pour suivre ses rapides tourbillons. Elle ne laisse pas aux têtes et aux cœurs haletants, essouflés, qui lui appartiennent, la faculté de renfermer encore des pensées et des amis; ensuite il faut avouer que l'égoïsme des solliciteurs égale celui du sollicité. Celui-ci voudrait que son idée fixe pétrifiât toutes les idées habituelles des cerveaux auxquels il s'adresse. Il trouve très-mauvais que la sollicitude des gouvernants ne se concentre pas unique-

ment sur cette idée favorite et merveilleuse d'où dépendent, selon lui, l'avenir, la richesse, la gloire du pays.

M. Lafarge cabalait contre l'âge d'or pour faire régner l'âge de fer; aussi, après lui avoir prêché en vain la patience, je lui conseillai d'arriver par l'estomac à l'esprit de ses députés, de ses amis, de ses parents, et de mettre leur bonne volonté à l'épreuve des excellentes truffes de Périgord. Par ses ordres et par ses prières j'écrivis à toutes les personnes que je connaissais et qui pouvaient lui être utiles; il me disait tout ce qu'il fallait leur expliquer et leur demander. Je passai souvent des journées entières dans cette occupation, qui m'était toujours pénible. Je ne sais pas implorer, et le rôle de *solliciteuse*, qui m'eût été impossible à jouer en personne, ne m'était guère moins difficile à remplir avec une plume et du papier. Je déchirais une lettre parce qu'elle me semblait humble, une autre parce qu'elle priait avec orgueil, une troisième parce que l'écriture en était d'un *laisser-aller* inconvenant; enfin, si je devenais pour mes *grands* amis ennuyeuse, j'étais en expiation la première

victime de l'ennui que je leur procurais. L'impossibilité où se trouva Mme de Sabatié de livrer sa dot, et la nécessité où fut M. Lafarge de chercher à ouvrir un emprunt chez des étrangers, achevèrent de me rendre triste et de me décourager. Ma cousine, croyant qu'elle manquait une excellente affaire, se désolait, et je ne me désolais pas moins pour elle, pour moi, pour notre réalité et pour nos rêves.

Au milieu de toutes ces affaires, souvent je ne comprenais pas la conduite de M. Lafarge, et j'étais malheureuse en lui voyant porter, dans sa manière de traiter son emprunt, de petites idées et de petits moyens misérables. Je voulais bien qu'au ministère il demandât mille fois pour obtenir une seule; mais, pour ses affaires particulières et d'argent, je ne pouvais supporter l'idée de le voir platement empressé près d'un de nos grands rois de la banque. Des courbettes, des flatteries conviennent peut-être pour obtenir une invitation de bal près de ces grandeurs; mais dans des affaires d'intérêt, où la confiance est indispensable, il faut baser ses demandes sur l'honneur, la droiture, la fermeté de son carac-

tère; et en pliant les genoux pour l'emprunt d'un peu d'or, on donne à un homme, avec le droit de vous mépriser, celui d'ajouter le doute et le refus au mépris.

Lorsque ces idées s'emparaient de ma pauvre tête, je souffrais et je ne trouvais pas en moi la forcede raisonner ou de calmer mes souffrances. Je m'apercevais alors des impossibilités morales qui s'opposaient sans cesse à ma volonté d'aimer, de respecter celui auquel on avait rivé ma vie. Il me fallait prier et fermer les yeux quand se présentait à mon esprit cette révélation qui me dévoilait l'infériorité de l'homme qui était mon guide et mon seigneur. Mon âme se sentait horriblement froissée; elle plongeait avec désespoir dans l'immensité du malheur irréparable qu'on lui avait fait. Elle aurait voulu ressaisir une illusion prête à disparaître; elle aurait voulu se dépouiller pour faire de ses dépouilles un piédestal à son maître, ennoblir le culte qu'on lui avait imposé. Dans ces moments d'orgueilleuse perspicacité, je me disais bien haut pour m'étourdir : « Cet homme est bon, il est au-dessus de toi, tout chez lui est sérieux, utile, à l'usage de la

vie réelle ; il est ton mari, tu l'aimes... ce n'est pas à lui, c'est au monde, à la société, à la réalité que tu dois t'en prendre de ces premiers déchirements qui marquent la transition de ta belle existence de rêveries et d'illusions à ton existence actuelle de déceptions et de devoirs. »

Si je descends dans ma conscience, je puis me rendre le témoignage que jamais je n'ai toléré ces révoltes de mon esprit, et que j'ai toujours cherché avec courage à les étouffer sous un enthousiasme de fidélité et de devoir. Avec bonne foi, je m'efforçais alors de trouver les expressions qui pouvaient être douces à un absent, je commandais à mes pensées d'être tendres et affectueuses, puis je les envoyais à M. Lafarge dans mes lettres, comme une expiation de mes torts involontaires. Si je réussissais à imprégner ma correspondance de tendresse et d'estime, heureuse je confiais ma lettre au courrier. Si, au contraire, je croyais avoir laissé deviner mes tristesses et mes découragements, j'étais mécontente ; quelquefois encore, en lisant ces expressions que j'avais imposées à ma plume, il me prenait des remords

de cette quasi-fausseté, et des larmes amères brûlaient mes yeux et mon cœur.

Mme Lafarge vivait dans sa chambre, au mobilier de laquelle elle avait ajouté M. Denis, qui ne la quittait pas. J'étais entièrement seule, et je fus bien heureuse d'animer ma solitude par la présence de ma gentille cousine Emma Pontier. Cette belle petite âme, sortie toute sainte du couvent, et qui n'avait pas encore restreint la poésie de ses pensées au matérialisme de l'existence, venait chercher près de moi de l'amitié et un refuge sacré pour toutes ses rêveries. Sans fortune, sachant que dans le monde elle serait destinée à devenir la première servante d'un mari quelconque, elle avait mis plus haut que la terre ses facultés aimantes. Comme moi, elle avait arrêté son avenir; mais son cœur souffrait du vague de l'immensité qu'il avait embrassé, tandis que le mien se déchirait contre la chaîne qui le clouait sur la terre. Celles de nos journées qui se passaient ensemble étaient douces et occupées. Nous faisions quelques promenades dans les ruines, nous lisions Chateaubriand et je lui faisais de la musique.

L'effet de l'harmonie était tout puissant sur l'organisation tendre et impressionnable d'Emma. Lorsque le crépuscule arrivait, lorsque les ténèbres jetaient un grand voile noir sur notre vaste salon, je lui chantais la romance de l'Abencérage, le Lac de Lamartine, quelques-unes de ces ballades de Schubert, où les ombres sortent de leurs cercueils pour revenir sur la terre aimer, prier, souffrir. Elle frissonnait, cachait sa tête sur mon épaule pour pleurer; quelquefois son émotion me gagnait, j'avais peur en m'écoutant, et nous nous tenions ensemble, n'osant nous lever pour demander la lampe qui devait nous rendre le courage.

Pendant nos soirées, nous aimions à nous entendre raconter les aventures surnaturelles que ma belle-mère disait avec tant de mystère et de croyance. Tantôt c'était le diable qui étouffait un de ses enfants, tantôt un vieux moine qui traversait les arcades du grand corridor en chantant les psaumes de la pénitence; un soir, c'était un fantôme qui l'avait baisée sur le front pour lui prédire la mort de son mari, arrivée deux jours après. Une autre fois, pendant une

des nuits orageuses et glacées de l'hiver, elle avait vu des ombres légères et plaintives venir étendre leurs mains de squelette devant son foyer, la regarder avec leurs yeux vides qui pleuraient des larmes glacées.

Un soir, des lettres pressantes m'étant demandées par M. Lafarge, je veillai jusqu'à deux heures du matin, tandis qu'Emma, qui n'avait pas voulu se coucher avant moi, se faisait montrer par Clémentine toutes les gracieuses toilettes de ma corbeille. Soudain ma gentille petite amie voulut me faire mettre encore une fois ma toilette de mariée, mon voile, mes dentelles et ma blanche couronne. J'allais être triste et compter dans mon cœur toutes les illusions qui s'y étaient effeuillées depuis que j'avais déposé, au sortir de l'église, cette parure de vierge, quand les compliments d'Emma et l'enthousiasme de Clémentine, toujours en *admiration* devant sa maîtresse, tournèrent mon esprit à la vanité et à la partie futile et superficielle de mes souvenirs. Voulant continuer plus longtemps notre conversation, nous fîmes porter le lit d'Emma auprès de mon lit;

tout-à-coup notre lampe s'éteignit, et les flammes de la cheminée vinrent se jouer en mille reflets bizarres sur les angles des meubles du salon. Toutes les légendes repassèrent en notre esprit... « J'ai peur, » me dit Emma en pressant ma main. J'avais bien un peu peur aussi; mais, me faisant incrédule et forte pour la calmer, je voulus lui prouver comment le merveilleux s'expliquait toujours facilement; je lui parlai de magnétisme, de somnambulisme, etc. Cependant le vent se levait et gémissait à travers les corridors délabrés; les cris des oiseaux de nuit faisaient faiblir mon courage, les hurlements des loups que nous entendions dans le lointain glaçaient nos mains qui se serraient convulsivement; le feu qui s'éteignait n'éclaira plus que les angles du piano qui semblait un immense cercueil... Emma frissonnait, ses dents claquaient; j'étais un peu plus forte, mais mon cœur était serré de pressentiments. Ma pauvre petite cousine, ne pouvant plus raisonner son effroi, vint se réfugier près de moi, et, nos deux têtes se cachant sous ma couverture, nous attendîmes le matin toutes muettes et trem-

blantes. Enfin, quand le premier rayon du jour nous fut annoncé par la cloche de l'*Angelus*, nos deux têtes sortirent de leur blanche prison, nos deux regards encore effrayés se rencontrèrent, et nous échangeâmes un long éclat de rire au souvenir de nos terreurs mortelles.

Le lendemain, au déjeuner, nous racontâmes à ma belle-mère tout ce que nos deux imaginations avaient vu et entendu dans cette sombre nuit. Nous avions bien envie, pour embellir notre narration, de nous vanter de la visite de quelque moine-fantôme; mais le mensonge nous sembla un peu gros, et nous nous fîmes un scrupule d'ajouter une superstition à toutes les superstitions qui troublaient déjà la solitude du pauvre Glandier.

XIX

Cependant Mme Lafarge, jalouse de l'excessive tendresse que me témoignait Emma, voulut employer mille moyens pour me détacher de son cœur; elle lui raconta la lettre du 15 août et les tristes scènes de mon arrivée, lui métamorphosa en actualité l'amour que j'avais pour un *jeune homme*, lui dit que je l'avais vu à Pompadour, puis à Glandier, fit enfin un si heureux mélange d'absurdités et de noires calomnies que je vis un nuage sur l'affection de ma cousine, à laquelle je donnai toute ma con-

fiance pour me justifier, et qui reconnut bientôt qu'elle pouvait m'aimer, et m'aimer davantage pour ce que j'avais souffert et pour ce que je souffrais encore quelquefois.

Mon oncle Pontier venait souvent me voir, et se montrait heureux de l'amitié que je témoignais à sa fille; mais à ses conversations douces, aimables, enthousiastes, avait succédé chez lui une préoccupation, un découragement, une tristesse profonde, ardente, continue, qui m'affligeait et m'effrayait. Un soir il me parut plus malheureux que de coutume; il me fit chanter tous les airs qu'il aimait, me parla de l'absence, des absents, de la sainteté du souvenir; puis, après m'avoir embrassée, me quitta en me recommandant ses enfants, et le lendemain j'appris qu'il était parti pour Alger. Je pleurai amèrement ce seul homme qui m'ait comprise, aimée, adoptée dans ma nouvelle famille; et je lui écrivis pour lui jurer d'aimer, de protéger ses enfants, pour lui dire toutes les pensées, tous les regrets que je lui gardais jusqu'au retour.

J'avais quelquefois la visite de M. de T***,

avec lequel j'étais heureuse de pouvoir échanger quelques idées; je m'éclairais de son bon goût et de son expérience pour des plantations que je voulais faire au printemps, et je lui faisais déposer dans mes albums les jolis vers qu'il faisait pour abréger les ennuis de la course de Saint-Martin à Glandier. J'avais fait le projet d'aller passer deux jours à son château, et de faire une plus ample connaissance avec Mme de T***. Un temps exécrable et des rats affamés qui s'étaient improvisé un dîner avec les boutons de mon amazone, me firent remettre et puis manquer ce projet de réunion dont j'avais besoin pour secouer mille ennuyeuses préoccupations.

Je recevais de M. Lafarge des lettres désespérées; les affaires de son brevet allaient bien lentement, tout en promettant une réussite certaine; mais l'emprunt, qui allait plus lentement encore, offrait des difficultés qu'il craignait insurmontables. Les pompeuses spéculations qui, depuis quelques années, avaient bouleversé tant de fortunes, rendaient les banquiers méfiants et intraitables. Comme il leur était

difficile d'obtenir des renseignements certains sur la valeur de Glandier, sur la solidité des hypothèques qu'ils voulaient exiger pour assurer leurs placements; après plus ou moins de phrases, ils faisaient tous des refus. J'envoyai une procuration illimitée pour essayer de vendre Villers-Hellon ou d'emprunter sur ma dot. Je prêchai à M. Lafarge le courage et la patience, enfin j'essayai de mettre de tendres et affectueuses paroles dans mes lettres, pour qu'elles pussent endormir le soir les déceptions et les fatigues de la journée.

Il désirait passionnément mon portrait; avant de partir il avait voulu le faire faire, mais le temps lui avait manqué, et il n'avait su où trouver une jeune personne qu'on lui avait recommandée comme ayant un talent passable. Voulant réaliser le vœu du pauvre absent, et calmer le découragement et l'impatience qui le gagnaient chaque jour, je parvins à déterrer la jeune artiste limousine; c'était une jeune vieille-fille, qui paraissait très-sainte, qui avait les paroles un peu gluantes du miel de la flatterie, mais assez d'instruction; qui était mal-

heureuse et qui avait pour talents une boîte de couleurs, des pinceaux, de l'assurance et le genre *enseigne*. Elle me fit poser trois semaines pour faire sortir d'un ciel gros bleu une bonne physionomie rose et blanche qui, ayant comme moi une bouche, un nez, deux yeux et des cheveux noir, devait me ressembler d'une manière frappante, — et qui ressemblait aussi à une de ces grosses figures joufflues qui sortent d'une corne d'abondance et sourient, du haut de la porte d'un pâtissier, aux petits enfants de la rue Saint-Denis.

Mme Lafarge était si enthousiasmée de mon portrait, Mlle Brun le regardait de près, de loin, avec un sourire si orgueilleusement satisfait, que je crus avec douleur que la vanité m'aveuglait, et que j'étais tout aussi laide que mon image. Je voulus cependant hasarder une légère remarque à Mlle Brun sur l'idéalité du teint de lis et de roses qu'elle avait flatteusement substitué à la vérité assez jaune de mon teint ; mais notre artiste me fit observer que le rose vif tranchait bien mieux que la pâleur sur un ciel bleu ; et Mme Lafarge assura que son fils

serait doublement heureux en voyant sa femme si pleine de santé, de fraîcheur et d'embonpoint. Je me tus, et il fut convenu que le chef-d'œuvre ne serait pas retouché.

Au moment du départ de M. Lafarge pour Paris, je lui avais demandé de me rapporter un petit gâteau de chez Félix, non point que je me fisse illusion sur l'état de vétusté et de sécheresse dans lequel il arriverait, mais me faisant une joie de cette espèce de fête que je voulais donner à mes souvenirs de gourmandise et de jeunesse.

Autrefois, mes cousines et moi nous nous donnions rendez-vous au passage des Panoramas pour nous serrer la main, échanger quelques petits secrets de la veille, pendant que nos gouvernantes nous oubliaient en savourant les gâteaux du grand pâtissier.

M. Lafarge avait paru comprendre mon désir; je voulus le lui rappeler, et lui rendre le plaisir qu'il devait me procurer en ajoutant à l'envoi de mon portrait des petits gâteaux et des châtaignes de son cher Limousin. Il fut convenu que Mme Lafarge, dont la réputation pâ-

tissière était colossale, et qui avait l'habitude de ne céder à personne le grand œuvre des entremêts, se chargerait de la confection des gâteaux, et que, le jour où M. Lafarge les recevrait à Paris, elle en ferait d'autres qui seraient mangés par notre colonie. Cette seconde partie du projet, qui était tout-à-fait mienne, me sembla charmante, originale, et je me faisais une joie d'enfant d'un souper dont les convives, à cent lieues de distance, devaient se réunir par la pensée et par le cœur. Sachant que ma sœur devait être à Paris, je chargeai M. Lafarge de l'inviter à notre réunion. J'invitai même Mme Buffière à cette petite fête, mais elle me répondit qu'étant grosse elle ne pouvait faire le voyage, et promit de faire à Faye la troisième partie de ce thé-souvenir.

A Glandier la soirée fut très-gaie; il y eut de la musique, des causeries et des pensées en l'honneur des absents. J'avais fait partager notre fête aux ouvriers et aux domestiques de la maison, et, tandis qu'au salon nous prenions une tasse de thé au bonheur et au retour de M. Lafarge, à l'office on portait de bruyants

toasts à sa santé et à la réussite de son brevet.

M. Lafarge fut enchanté de l'attention du portrait; il le trouva assez laid pour que mon amour-propre reçût la récompense de son abnégation, et il en fut assez heureux pour que ma patience se trouvât amplement payée, par de longs mots d'affection et de reconnaissance, des longues heures d'ennui qu'il m'avait fallu braver pour le faire faire. Ma gentille petite idée de souper n'eut aucun succès. Mon mari me dit que, le soir de l'arrivée de la caisse, étant obligé de passer une partie de la nuit dehors, il ne put manger qu'une bouchée de gâteau; qu'étant rentré assez souffrant de maux d'estomac, il s'était mis au lit avec une migraine affreuse et des vomissements; ces nouvelles m'inquiétèrent tout un jour, mais sans raison. J'appris que quelques tasses de limonade avaient calmé cette légère indisposition, qui avait été bien moins violente que celles qui m'avaient si souvent effrayée à Glandier.

Après avoir terminé mon portrait, Mlle Brun me fit la surprise de commencer celui de ma petite nièce. C'était un ouvrage assez long et

une aimable attention ; aussi l'invitai-je à rester près de moi jusqu'au moment où je pourrais la mener chez Mme Buffière, dont elle devait faire aussi le portrait, et chez laquelle je devais passer quinze jours après le retour de M. Lafarge.

Mlle Brun semblait malheureuse; sa famille était presque indigente, elle n'avait pas d'amis, elle le rappelait sans cesse, et je lui offris de bien bon cœur mon hospitalité et mon intérêt. D'ailleurs elle ne troublait nullement la solitude occupée de mes journées, ne quittant pas la chambre de ma belle-mère, qui l'accablait de flatteries, d'amitié, de crêpes et de café noir. Je m'étonnais de l'affection passionnée que Mme Lafarge avait inspirée à Mlle Brun, lorsque j'appris qu'elle voulait la marier avec un vieux monsieur, riche, veuf, dont je ne sais plus le nom, mais qui habitait à Excideuil, non loin de Faye. Ma belle-sœur était de moitié dans ce complot, auquel je n'étais nullement initiée.

Vers cette époque il m'arriva une scène bien pénible avec Mme Lafarge. Elle s'était chargée de faire légaliser un acte indispensable à son fils

pour l'emprunt. Je ne sais par quel hasard, lorsqu'on me l'envoya pour la signer, j'eus la curiosité de lire cette pièce, et je ne saurais exprimer tout ce que j'éprouvai de tourment, de douleur et d'indignation, lorsqu'au lieu de la procuration je lus un testament écrit en mon nom, et qui dénaturait toutes mes volontés et tous mes sentiments. Il m'était impossible d'en douter : ma belle-mère avait violé le testament que j'avais mis sous la sauvegarde de son honneur, elle avait livré mes plus intimes pensées à un homme de loi, elle l'avait chargé de légaliser des volontés qui n'étaient pas les miennes, elle avait voulu que ma fortune passât aux enfants de sa fille, à des étrangers ; elle avait voulu que pas une des pensées et des affections de mon cœur ne me survécût, et que tous ceux que j'avais aimés pussent me pleurer deux fois en croyant que j'avais été glacée par l'oubli avant d'être glacée par la mort. C'était une infamie. Après avoir spéculé sur mon mariage, fallait-il donc encore spéculer sur ma mort ? Une idée terrible traversa mon âme. Dans ce lit où je me reposais chaque soir ; une autre femme, jeune,

confiante, isolée comme moi de tous les siens, s'était vue mourir; elle avait signé un testament qui dépouillait sa famille. Avait-elle été trompée? — avait-elle été victime?

« Mon Dieu, mon Dieu, pitié! » m'écriai-je, en me jetant à genoux. En ce moment ma belle-mère, qui venait de s'apercevoir de sa méprise, et qui espérait que j'avais renvoyé le papier sans le lire, entra dans ma chambre.

« Je sais tout, lui dis-je avec une voix tremblante d'émotion et de désespoir. Je sais que vous avez violé ce qu'il y a de plus sacré, les secrets de la mort. Je sais que vous avez voulu dépouiller ma sœur, que vous avez voulu me faire mentir à mes affections et à mon cœur dans cet instant suprême où nous quittons la vie. C'est la Providence qui m'a dévoilé vos embûches, elles seront désormais inutiles. — Oui, je vais faire un testament, je vais l'envoyer à ma sœur, je veux lui donner cette fois tout ce qu'il m'est possible de donner; et, si bientôt je dois mourir, ma fidèle Clémentine ne quittera pas mon chevet, et préservera mon agonie de la violence et de l'astuce.

— Marie, Marie ! s'écria Mme Lafarge, je vous en supplie, ne déshéritez pas Charles ; il ne sait rien de ma démarche.

— Je veux, j'ai besoin de le croire ; mais ma résolution n'en est pas moins inébranlable.

— Marie, je vous en prie, oubliez tout cela ; n'en parlez pas à mon fils ; il ne me le pardonnerait jamais, et c'est pourtant dans son intérêt que je l'ai fait.

— Il me serait impossible d'oublier, mais je vous promets de n'en point parler à votre fils ; vous ne devez pas rougir devant lui, madame. Pas d'oubli ; mais silence et pardon.

— Mais si vous avez un enfant, vous le déposséderez donc pour votre sœur ?

— Un enfant ?... Oh ! si Dieu me donnait ce trésor, pouvez-vous croire que toute ma fortune, toute mon existence, toute ma sollicitude, tout en moi ne lui appartiendrait pas ?

— Eh bien, Marie, vous avez été injuste ; car je n'ai fait cet autre testament que dans la persuasion où je suis que vous aurez cet enfant.

— C'est impossible.

— J'en ai la conviction, je le sais...

— Mais on m'a dit qu'il fallait des symptômes que je n'ai pas.

— Ces symptômes ne prouvent rien pour une première grossesse... Vous avez les yeux cernés, mal au cœur, une répugnance invincible pour quelques aliments; votre taille est moins fine, moins souple... — Je vous le dis avec ma vieille expérience, vous êtes grosse. »

Je fus confondue de cette révélation de Mme Lafarge; je ne pouvais la croire, je n'osais l'interroger davantage... Mon inexpérience était immense, absurde; je creusais ma pauvre tête inutilement. Enfin, après m'être monté, abruti l'imagination pendant quelques jours, après avoir entendu répéter mille fois à mon oreille que j'étais déjà très-changée et très-ostensiblement grosse, je crus à un miracle, et j'espérai être élevée à la dignité de mère par la grâce de Dieu.

Mes larmes s'étaient séchées à cette espérance si douce; je faisais mille questions, mille oppositions à la certitude de ma belle-mère. J'avais besoin qu'elle répondît aux unes avec son expérience de matrone, qu'elle combattît les autres

victorieusement. Mon espérance de *petite fille* s'était déjà si bien emparée de mon cœur qu'elle en avait chassé la rancune.

Je n'osai parler de mon bonheur à M. Lafarge. Il me semblait que je le perdrais en y croyant, et je me faisais incrédule pour être rassurée sur une déception, et je me vouais à tous les saints pour qu'ils changeassent l'impossible en possible. Toutes mes pensées, toutes mes actions se rapportaient déjà à ce cher petit complément de moi-même. Je ne montais plus à cheval, je ne mettais plus de corset, j'avais fait élargir toutes mes robes afin qu'il grandît sans entraves, et déjà je m'occupais de sa layette avec Clémentine, de son éducation avec Mlle Brun. Je ne pouvais chanter, je ne pouvais lire que les romans et les ouvrages qui parlaient des petits enfants. J'avais compris le paradis terrestre. Ma petite *Jacqueline* était si jolie, je la rêvais si blanche, si rose; elle avaït des cheveux noirs, des yeux bleus, la bouche du petit roi de Rome, autant de cœur que les anges, et des baisers infinis pour répondre à mes baisers...

Belle petite Jacqueline, née de mes rêves, ne

venez pas sur cette terre, ne demandez pas la vie à une autre mère! Restez au ciel, chère enfant, que je vous y retrouve; soyez un jour la récompense de toutes les agonies qu'il m'a fallu souffrir dans ce monde!

Cette pensée fixe, qui traversait tous mes jours et toutes mes nuits, était pour moi un bienfait. J'avais dans ce même temps mille tourments imperceptibles qui harcelaient ma vie de coups d'épingle, et j'avais besoin de trouver un amour dans mon cœur pour les oublier un peu.

Le découragement semblait s'emparer de plus en plus de M. Lafarge; il se sentait pris du mal du pays; il courait chez tous les banquiers de Paris sans réaliser son emprunt, et se disait fatigué, souffrant; il craignait de tomber malade loin de nous... La forge n'allait pas; les forgerons venaient se plaindre à moi de l'incapacité de Denis, qui les laissait manquer de charbon. Je voyais autour de nous les bois qui se vendaient sans qu'il se fît aucun achat pour notre consommation. MM. Buffière et Magnaud, qui avaient promis à M. Lafarge de surveiller ses affaires, ne mettaient guère les pieds au Glan-

dier ; enfin Denis avait fait mettre le premier commis à la porte. Se sentant soutenu par ma belle-mère, il commandait en maître, était impertinent avec mes domestiques, impérieux avec les ouvriers du dehors. Il alla même jusqu'à se permettre de renvoyer mes maçons et les pionniers qui terrassaient mon jardin.—De plus, il se grisait, passait son temps dans des voyages mystérieux, faisait mourir de fatigue tous les chevaux de l'écurie, en accusait mon domestique, et eut même la hardiesse d'écrire cette calomnie à Paris. Quand je reçus la lettre de M. Lafarge, qui me disait cette délation, je mandai Denis et je lui fis comprendre que je ne pouvais souffrir des espions autour de moi ; qu'au premier rapport inexact je demanderais à son maître de le renvoyer. Il s'excusa et rejeta la calomnie sur M. Buffière, avec une humilité basse et fausse qui changea ma colère en mépris. J'aurais voulu dire à M. Lafarge tout cet égoïsme de son beau-frère, ces impertinences, ces désordres de Denis ; mais, craignant d'ajouter mes ennuis à ses ennuis, je me taisais, je pressais son retour de toutes mes prières et de

tous mes désirs; je comptais les jours et souffrais en silence. Tous ces tracas irritaient mes nerfs et me rendaient craintive. La nuit j'avais peur, et je fis coucher à ma porte le chef des pionniers et mon domestique; Clémentine ne quittait pas ma chambre.

Les diamants de Mme de Léautaud étaient pour beaucoup dans mon effroi des voleurs. Depuis longtemps sans nouvelles de Marie, je craignais que sa santé ne l'eût obligée à suivre le conseil de son médecin, qui, au printemps, la menaçait de l'envoyer passer l'hiver à Pau, loin du froid et des fatigues du monde. Je lui avais écrit, au moment du départ de M. Lafarge pour Paris, pour lui demander de me tracer ma conduite ; pour lui dire que mon mari avait son secret, qu'il était à sa disposition, avec un dévouement aussi absolu, aussi discret que le mien, pour lui rapporter ou pour vendre ses diamants de concert avec elle. N'ayant pas encore reçu sa réponse, qui devait fixer mon irrésolution, j'attribuais son silence à l'absence. Je chargeai alors M. Lafarge, qui devait être présenté à Mme de Montbreton, de s'informer si

Mme de Léautaud était à Paris. Mon mari fut longtemps sans pouvoir me tirer de mon incertitude, Mme de Montbreton n'ayant quitté Corcy qu'à la fin de décembre, et M. Lafarge n'ayant pu aller chez elle qu'à cette époque.

M. Lafarge m'apprenait que Mme de Léautaud était à Paris, et il me demandait d'offrir à mon amie, dans le cas où elle n'aurait pas besoin de la somme entière provenant des diamants, de placer le reste à dix pour cent sur notre usine. Il me disait que cette valeur, bien petite sans doute, lui serait d'une utilité réelle pour acheter sur-le-champ des bois que le haras de Pompadour, je crois, allait vendre au comptant dans nos environs. J'avoue qu'il me fut pénible de me faire l'interprète de ce désir auprès de Marie. Cependant je le fis. En donnant tout le tracas de cette affaire à M. Lafarge, je ne pouvais lui refuser de faire en son nom une proposition qui pouvait être si facilement repoussée si elle était incommode ou désagréable à Mme de Léautaud. Cette malheureuse petite boîte de diamants, confiée à ma garde, et dans un castel sans portes, me pesait horriblement. Je n'étais

rassurée que par l'impossibilité où serait un voleur de les vendre sans être découvert. Heureusement ils n'étaient pas entièrement démontés, et je savais par Mme de Léautaud que leur signalement avait été donné par le chef de la police à tous les bijoutiers de Paris, et que M. de Léautaud avait fait toutes les démarches nécessaires à ce sujet.

XX

Le 1er janvier approchait, et je n'espérais pas M. Lafarge avant trois semaines. J'en étais désolée, car tout allait de plus en plus mal autour de moi. Les absences de Denis devenaient chaque jour plus fréquentes; il passait toutes ses nuits en courses mystérieuses; nos ouvriers menaçaient de prendre des engagements avec un maître de forges, notre voisin et notre rival. Enfin, non-seulement M. Buffière ne nous aidait pas de sa présence et de ses conseils, mais encore, malgré la défense expresse

de son beau-frère, il avait fait chez lui une expérience de la nouvelle méthode de fabrication, qui avait obtenu une réussite complète.

M. Buffière, et surtout son associé Magnaud, parlaient avec un sentiment envieux et nullement fraternel de notre richesse à venir, et trouvaient fort mauvais que je leur témoignasse mon étonnement en apprenant que, contre les désirs de M. Lafarge, ils avaient fait des essais de nos découvertes, et lui ravissaient ainsi les premières jouissances d'un succès qu'il achetait si péniblement depuis six semaines. Cette nouvelle, que je ne pus m'empêcher d'écrire à mon mari, les 25,000 fr. que mon homme d'affaires lui avait trouvé à emprunter pour le 31 décembre, hâtèrent son retour. Je reçus une lettre qui, en me promettant sa présence et mes étrennes pour le 3 janvier, me rendit bien heureuse et soulagea mon cœur d'un pressentiment de malheur qui l'étouffait depuis quelque temps.

Quoiqu'il eût réussi dans sa demande de brevet, M. Lafarge me semblait triste. Il parlait des douleurs de l'absence sans dire les joies du retour. Une phrase de sa lettre me disait :

« J'arriverai de grand matin ; je veux vous voir la première, seule, même sans ma mère ; faites qu'il en soit ainsi. » Cette phrase ayant été lue par Mme Lafarge, qui, dans son empressement de savoir des nouvelles, avait ouvert la lettre arrivée pendant ma promenade à la forge, elle en fut indignée, me fit comprendre par des paroles pleines de fiel que je voulais accaparer l'esprit de son fils, lui dérober sa tendresse, qu'elle ne le souffrirait pas, et qu'elle passerait plutôt toute la nuit pour le voir avant moi.

Ce fut dans ces aimables dispositions que je commençai mon année. Pour la première fois de ma vie, le jour de l'an était pour moi sans baisers et sans vœux, et, lorsque je m'agenouillai pour faire ma prière, je versai des larmes amères qui ne purent être essuyées qu'à la pensée du cher petit enfant que je rêvais comme une espérance, comme une bénédiction. Clémentine d'abord, puis nos domestiques et les métayers, vinrent me souhaiter une heureuse année. J'avais préparé pour chacun un petit présent, et je me donnais pour étrennes la jouissance de mettre un sourire sur toutes les lèvres.

La douleur, qui s'accroît au bruit des joies qui lui sont devenues étrangères, se console et s'oublie à la vue de ces mêmes joies quand elles sont l'œuvre de sa sollicitude, et l'on est presque heureuse en faisant des heureux.

Mme Fleyniat vint passer ces premiers jours de l'année à Glandier, et m'amena sa petite fille, charmante enfant, très-gâtée, très-jolie, très-méchante, qui m'aimait beaucoup, et me le disait d'une petite façon toute originale.

Dans sa dernière lettre M. Lafarge m'apprenait qu'il n'avait pas encore reçu l'argent de M. Legris, que son retour dépendait de cet envoi, et qu'il désespérait d'être près de moi aussi vite qu'il le désirait. Ce fut donc tout une surprise quand je fus réveillée par lui le 3 au matin. Quand je le vis sourire et pleurer en me donnant le baiser du retour, je fus effrayée de son changement; Clémentine, couchée près de moi, lui demanda aussi sur-le-champ s'il était malade; il nous dit que son estomac lui faisait mal, que, pendant les derniers moments de son séjour à Paris, il avait été obligé de faire des courses jour et nuit, qu'il avait eus conti-

nuellement en voyage des douleurs de cœur et d'estomac et n'avait pris qu'à Limoges un bouillon qui lui avait causé de violents vomissements. Je voulus lui faire préparer une tasse de thé; il la refusa.

Après avoir exprimé à mon mari ma joie de de le revoir, je lui fis mille et mille questions sur ses affaires, sur ma famille, sur sa santé, sur mes amis. Il me dit qu'il rapportait le brevet, qu'il avait ouvert un emprunt chez MM. Martin Didier et Delamarre, qu'il avait pour moi une masse de souvenirs, de lettres, d'affections, et une délicieuse épingle en or et turquoises de Mme de Montbreton, qui avait été charmante pour lui. Dans la lettre qu'elle avait remise à M. Lafarge pour moi, Mme de Montbreton me disait, après les protestations d'une amitié bien intime, qu'elle m'envoyait une branche de lierre, qui a pour devise. *Je meurs où je m'attache.*

Au milieu de toutes ces demandes et réponses, M. Lafarge me parut triste et préoccupé; je lui en fis la remarque, et m'informai en riant s'il avait laissé son cœur à Paris. Au lieu de me

répondre, il me demanda assez brusquement quelle était la personne qui avait mis à Uzerche des lettres à l'adresse du comte Ch...

« Je ne sais. Je puis seulement vous dire que ce n'est pas moi.

— Si vous lui avez écrit, je vous en supplie, ne me le cachez pas.

— Si j'avais voulu garder une seconde affection et une correspondance blâmable, vous aurais-je confié mon secret? vous aurais-je dit jusqu'au nom de celui que j'ai dû et voulu oublier en devenant votre femme?

— Tu as raison, mais on me l'a assuré.

— Que j'avais écrit à M. Ch...?

— A peu près.

— Alors c'est une infâme calomnie ou une singulière coïncidence. J'exige que vous l'éclaircissiez; si vous me soupçonniez injustement, je ne saurais plus avoir pour vous une amicale confiance. Vous pouvez surveiller ma conduite, vous pouvez m'interroger sur mes actions, mais je ne souffrirai jamais qu'on établisse un espionnage et une délation entre vous et moi.

— Tu sais bien que je t'aime plus qu'eux. Je te crois... mais avoue que M. de T*** t'a fait la cour en mon absence.

— Il m'a adressé des vers et quelques compliments, voilà tout.

— Mais tu lui as écrit?

— Oui. Vous savez que je veux préparer un mariage entre une de mes cousines et un de ses amis; je lui écris chaque fois qu'une lettre de ma tante nécessite de nouveaux renseignements ou m'apporte une nouvelle réponse.

— Mais en Limousin les femmes n'écrivent jamais.

— Je ne suis pas une Limousine, et ne m'aimez-vous pas sans cette essentielle qualité?

— Mais on fera peut-être des cancans.

— Qu'importe? Et si vous êtes au-dessus de ces petitesses provinciales, je bénis le ciel, et me moque du qu'en dira-t-on.»

Toute notre conversation, qui se traîna deux heures sur ces méfiances, ces rapports et ces soupçons, me fit parfaitement comprendre les lettres qui avaient été écrites contre moi pendant ces deux mois d'absence; les tourments et

toutes les épreuves qui m'étaient réservées pour l'avenir. Cependant il y avait encore bien de l'amour chez M. Lafarge; un mot, un regard détruisaient facilement l'échafaudage de calomnies élevé à grands frais contre moi, et je ne désespérai pas de vaincre la haine et les méchants.

Durant cet échange de pensées, d'explications et d'amendes honorables qui succédaient aux soupçons de M. Lafarge, ma belle-mère vint trois ou quatre fois frapper à la porte; mais les verroux étaient mis, et nous ne répondions pas. J'appris plus tard que Mme Lafarge, qui avait guetté son fils toute la matinée, fut indignée en apprenant qu'il avait traversé la rivière, franchi par une brèche les murs du cloître afin d'entrer dans ma chambre sans passer par l'avenue et sans la rencontrer. Je comprenais maintenant qu'il eût besoin de me voir seule pour me dire ses griefs, ses soupçons. J'étais touchée, reconnaissante de cette franche explication; j'en triomphai dans mon amour-propre, et ce ne fut que vers midi que je lui rappelai qu'il était convenable d'aller embras-

ser sa mère. Il revint quelques minutes après, se trouva si fatigué qu'il voulut se coucher, et me pria de lui céder ma chambre, pour que je pusse plus commodément veiller près de lui, et lui jouer les airs qu'il n'avait pas entendus depuis longtemps.

A peine M. Lafarge fut-il installé chez moi qu'il eut quelques vomissements ; son oncle, M. Fleyniat, un peu médecin, attribua son malaise au voyage, et lui ordonna de l'orangeade. Je lui en fis une tasse, et il se trouva beaucoup mieux après l'avoir prise.

Je passai toute la journée auprès du lit du pauvre voyageur, qui nous montra le fameux brevet et reçut toutes nos félicitations et notre enthousiasme avec assez de joie. Il ne voulait pas me voir quitter son chevet, m'accablait de tendres paroles, disait qu'il m'apportait son succès pour étrennes, que je lui avais inspiré sa belle et précieuse découverte, et que tous les nouveaux fers seraient marqués au chiffre de Marie ; puis il déposait sur mes mains mille baisers de reconnaissance.

Mlle Brun près de notre malade. Il fallut encore partager notre petit repas, et il voulut une cuillerée de crême mousseuse et parfumée.

M. Buffière arriva sur ces entrefaites. Il s'enferma longtemps avec son beau-frère pour causer, et cette entrevue parut avoir horriblement fatigué et préoccupé M. Lafarge. A cinq heures les vomissements reparurent plus violents et plus incessants que la veille. Je voulus envoyer chercher le médecin de Brives, ma belle-mère s'y opposa et fit choix de M. Bardon, que je savais très-bon ami et très-mauvais docteur.

Cependant les plaintes de M. Lafarge commençaient à m'inquiéter, et si M. Buffière me rassurait un peu en me disant que ce n'était qu'une simple indisposition, et qu'il était dans les habitudes de son beau-frère de s'exagérer la plus légère souffrance, Mme Lafarge avait des idées sinistres qui glaçaient mon sang dans mes veines. Elle craignait que son fils n'eût été empoisonné à Paris par ses ennemis. Elle me racontait la mort de son mari qui, dans un dîner chez M. N..., avait été empoisonné par un rival

dans un morceau de nougat, et avait eu les mêmes symptômes que ceux qui faisaient souffrir notre malade.

A deux heures du matin M. Bardon arriva. Je le pris à part et je lui dis mes inquiétudes, les soupçons affreux de ma belle-mère. Il rit beaucoup de ces craintes chimériques, m'assura qu'il n'y avait pas un seul symptôme qui pût donner de la consistance à ces idées formidables, que la maladie actuelle de M. Lafarge était une angine et une inflammation de l'estomac, que l'affection qui avait amené la mort de son père avait été naturelle, qu'il l'avait soigné lui-même; que l'imagination égarée de Mme Lafarge avait pu seule soupçonner un crime. Je me fis expliquer le traitement à suivre pour combattre cette douloureuse angine, voulant le faire suivre exactement. On devait mettre au malade des sangsues, lui interdire les boissons froides, mêler à ses tisanes des sirops émollients.

Je causai ensuite longtemps avec M. Bardon de la première éducation des enfants, de l'*Émile* de Jean-Jacques, qu'il m'avait prêté

quelques jours auparavant, et qui éveillait dans mon cœur mille sentiments nouveaux, bien intimes et bien puissants.

XXI

Pendant que nous passions ainsi la nuit à causer, les rats prenaient au-dessus de nos têtes leurs ébats nocturnes, réveillaient M. Lafarge de son légèr assoupissement, et lui donnaient de vives impatiences. M. Bardon me demanda si je n'avais pas essayé de combattre ces hôtes bruyants et dévastateurs; je lui dis que j'avais déjà fait contre eux une mixture de *mort-aux-rats*, de farine et d'eau, mais sans obtenir des résultats exterminants. Il me conseilla de joindre à la farine et au poison du sucre et du

beurre, promit même de m'apporter de la farine de maïs ; et, sachant que je n'avais plus de mort-aux-rats, il me donna un petit mot pour qu'il me fût délivré de l'arsenic à Uzerche.

Le chagrin de se voir cloué sur son lit quand mille occupations importantes le réclamaient, augmentait les souffrances de M. Lafarge. Il était impatient, préoccupé, sombre ; il évitait avec une sorte de terreur les tête-à-tête avec sa mère et son beau-frère, qui lui parlaient constamment d'affaires. Il me semblait heureux lorsque je le berçais par des paroles affectueuses, des rêves et des projets à venir ; il était aussi très-mauvais malade, et j'avais seule le droit de ne pas être renvoyée dans une très-satanique compagnie, toutes les fois qu'il fallait lui faire exécuter une prescription de son docteur. Sa mère avait par-dessus tout le malheur de l'impatienter, et il ne lui laissait que le soin de préparer une multitude de tisanes, de potions, de cataplasmes, et d'inspecter devant son feu un régiment de cafetières, dont il méprisait le contenu, malgré l'ordonnance et nos prières.

Les soins de M[lle] Brun paraissant agréables et

utiles au malade, je lui demandai de retarder de quelques jours son départ pour Faye; elle y consentit avec empressement, et j'en fus reconnaissante, car c'était s'associer à nos fatigues, à nos inquiétudes de garde-malades, aux préoccupations de nos jours, aux veilles de nos nuits.

Toutes mes conversations avec mon mari me découvraient la jalousie ainsi que le mauvais et calomnieux vouloir de sa mère. Non-seulement on n'avait pas craint de dénaturer mes actions, mais encore on m'en avait prêté d'entièrement fausses, on avait ajouté aux mille tourments d'affaires de M. Lafarge des soupçons, des doutes, des incertitudes insupportables pour l'esprit et cruels pour le cœur.

Aussi, en me retrouvant innocente de ces odieuses imputations, plus confiante que par le passé, plus aimante parce qu'il souffrait, tout heureuse de le revoir, M. Lafarge ressentit une grande joie. Il me disait : « Je vous en prie, aimez-moi devant eux, laissez-leur entendre vos douces paroles, laissez-leur voir toutes vos bonnes attentions. » Et il répétait à sa mère : «Vois

comme elle est bonne, comme elle m'aime, combien je suis heureux, combien il faut aussi que tu l'aimes... Embrasse-la pour la remercier du bonheur qu'elle me donne... »

D'autres fois aussi un soupçon jaloux passait sur son front ; il m'interrogeait d'une voix brève, dure, méfiante ; — puis il me demandait pardon ; il me voyait blessée, s'humiliait et me racontait pour s'excuser toutes leurs perfides insinuations. J'aurais voulu ignorer cette malveillance qui se cachait dans l'ombre pour me calomnier. Il fallait toutes les souffrances de mon mari pour contenir la violence de mon indignation, pour éloigner une explication, pour me faire garder un silence qui m'étouffait et qui me semblait aussi lâche que nuisible. Quand j'approchais ma belle-mère, je reculais involontairement, ses paroles fausses et mielleuses soulevaient mon cœur ; mon front brûlait et frissonnait quand elle y imprimait un de ses baisers.

Je l'avoue, je triomphais sans générosité de la préférence exclusive que m'accordait son fils ; je jouissais de ses yeux qui me cherchaient,

me rappelaient, tandis qu'il répondait avec indifférence aux questions de sa mère qui m'avaient fait fuir.... Je jouissais des expressions d'amour qu'il me prodiguait devant elle, des boissons qu'il acceptait de ma main après les avoir refusées de la sienne; — je montrais ma toute-puissance, je montrais le prix des baisers que je refusais au jaloux, et que j'accordais ensuite aux prières du repentant.

Folle que j'étais! — je jouais ma vie pour un bon mot. Forte de ma conscience et de son amour, je soulevais moi-même les haines qui devaient creuser ma tombe.

A sa seconde visite, M. Bardon trouva l'inflammation de la gorge plus intense; il y avait difficulté à avaler, enflure de la luette, concentration violente du sang à la tête; il y appliqua des sangsues, fit une légère saignée et souffla quelque peu d'alun dans la gorge. Cette dernière opération fit éprouver au malade une assez forte douleur, — qui fut suivie d'une saveur âcre, brûlante, continue.

M. Bardon étant sorti de la chambre, M. Lafarge me dit qu'il était sûr qu'on lui avait fait

avaler par méprise du vitriol, qu'il ressentait un feu intérieur, insupportable; que M. Bardon avait une mauvaise pharmacie en désordre dont il avait l'habitude de se servir pour ses malades; qu'il s'était trompé....

J'essayai inutilement de le calmer par quelques gargarismes d'eau froide; puis, très inquiète moi-même de ses inquiétudes, j'allai trouver le docteur, et je lui fis part tout franchement des craintes de son ami. Il me rassura en me disant que cet alun lui avait été donné par son beau-frère, ainsi que lui médecin, et chez lequel il avait passé la journée; qu'il était facile, à certaines propriétés, de le distinguer des autres substances corrosives que nous redoutions; — mais il ne put aussi facilement convaincre le malade qui s'était fait une idée fixe de sa crainte, — ni Mme Lafarge, qui changeait par habitude en crimes les malheurs les plus simples...

Mme Panzani vint nous donner le concours de ses soins, de ses recettes, de ses baumes, de ses tisanes. Son intérêt pour son neveu se traduisait par un flux de paroles qui le fatiguait

horriblement, par une manie d'essais et de changements contre laquelle il se révoltait, et qui lui faisait envoyer bien loin, quelquefois même jusqu'au diable, la garde-malade *bas-bleu*.

Les jours n'apportaient pas beaucoup d'amélioration à l'état du pauvre souffrant. A peine quelques heures de repos avaient-elles ramené la confiance et le sourire sur nos lèvres, qu'une crise nouvelle nous replongeait dans le découragement. Les vomissements étaient moins fréquents, les angoisses nerveuses étaient plus violentes. Une nuit, elles furent si prolongées que Mlle Brun et moi, qui veillions auprès de lui, ne pûmes qu'avec peine l'empêcher de s'ouvrir les veines avec un rasoir, et fûmes obligées de le couvrir d'eau froide, de l'exposer à l'air glacé d'une nuit de janvier, d'oublier enfin le soin de son angine pour calmer les horribles convulsions qui le torturaient.

Tous les matins, en faisant sa visite, M. Bardon nous rassurait, c'est-à-dire moi et ma belle-mère, car tout le reste de la famille s'unissait pour nous dire que cet état, ces plaintes,

ces angoisses étaient naturelles au tempérament de M. Lafarge ; qu'elles avaient toujours suivi chez lui les fatigues et les préoccupations commerciales.

Il faut avouer que si le malade n'allait pas mieux, il faisait exactement le contraire de ce qui lui était prescrit. Le docteur recommandait par-dessus tout un calme parfait, l'usage fréquent de boissons adoucissantes ; et les *cancans* bourdonnaient sans cesse au chevet de M. Lafarge, et il ne voulait boire que de l'eau glacée pour tisane, entrait dans de véritables colères lorsqu'on voulait le tromper en mêlant quelque peu de guimauve, de graine de lin, de gomme, à sa dangereuse boisson de prédilection.

J'étais ordinairement chargée d'affronter l'orage. J'employais tour à tour avec succès et revers les paroles d'affection, la ruse ou une volonté despotique, et je gardais pour les prescriptions importantes le grand moyen d'un exil de quelques minutes dans la pièce voisine.

J'avais installé mon mari dans ma chambre, qui était plus chaude, plus grande que la sienne, et je prenais mes heures de sommeil

dans celle de Mlle Brun, qui se trouvait alors partager mon appartement. Cet arrangement était excessivement incommode pour moi. Fatiguée de veilles, de douleurs d'estomac et d'un gros rhume de poitrine, ces quelques heures de repos que je venais chercher sur mon lit étaient troublées par un passage continuel de la chambre de ma belle-mère à celle de son fils. J'étais, pour ainsi dire, dans un corridor, où Mme Lafarge passait près de moi cinquante fois en une minute, tantôt rapportant les tisanes qui, après avoir été faites à son feu, y retournaient encore après un refus, tantôt quittant le lit du malade pour répondre aux nombreux messages qui venaient de Faye, à MM. Denis, Buffière, Magnaud, qui avaient élu leur domicile à son foyer.

Ces allées et venues continuelles mettaient au supplice le malade. Il supportait impatiemment ces interrogatoires, si odieux lorsque la réponse est invariable et décourageante, ces pas si lourdement légers qui, l'éveillant avec une tendre précaution, ne lui laissaient pas même le droit de se plaindre.

La nuit du mardi avait été bonne, la journée du mercredi meilleure. J'étais plus tranquille, et j'écoutais la respiration égale de M. Lafarge, qui s'était endormi, la tête penchée sur mon épaule, tandis que je lui parlais de choses calmes et riantes, d'affection, de confiance et d'avenir, — lorsque tout à coup il est réveillé en sursaut par Mme Buffière, qui se précipite comme une folle dans la chambre, lui baise les mains, sanglotte, s'écrie : « Mon Charles, tu vas mourir... Ah! malheureuse, que deviendrai-je? — Que sera la vie sans toi? Oh! mon frère, ton Aména te suivra au tombeau!

— Aména, calme-toi, tu me fais mal, je suis mieux, lui disait M. Lafarge.

— Ah! continuait Mme Buffière, mon pauvre Charles, mourir si jeune! je suis venue te donner les derniers soins, je suis venue, au risque de tuer mon enfant; tu mourras dans mes bras!

— Mon Dieu, faut-il donc mourir? et vous me le cachiez, et vous n'étiez pas inquiète? me dit le pauvre malade, pâle, tremblant, me regardant avec une expression de douleur et de reproche.

— Je vous jure qu'il n'y a pas de danger dans

votre état, lui répondis-je toute stupéfaite, tout indignée de cette scène dangereuse. Je ne comprends pas l'état de votre sœur; avec de semblables affections ils vous tueront. Je vous en supplie, Aména, retirez-vous.

— Non, non, je ne le quitterai plus. »

Il me fut impossible de garder alors mon sang-froid. Je me retournai avec violence vers M. Buffière, spectateur impassible de cette tragédie, et je lui déclarai que j'exigeais qu'il emmenât sa femme hors de la chambre, et qu'il l'empêchât d'y rentrer jusqu'à ce qu'elle fût devenue plus calme et plus prudente.

Cette mesure fut difficile à exécuter; enfin Mme Buffière fut entraînée de force pendant qu'elle criait que j'accaparais son frère, que je voulais lui ravir son dernier soupir, et la rage et la douleur lui donnèrent une attaque de nerfs épouvantable.

L'impression produite par cette scène douloureuse sur M. Lafarge fut ineffaçable; mes paroles et mes sermons restèrent impuissants à le rassurer, et il répétait sans cesse: « Pauvre

Marie, faut-il mourir!... Je t'aimais tant... que vas-tu devenir?

— Prenez courage, et vous vivrez encore bien longtemps pour notre bonheur.

— Ne me parle pas de bonheur, cela me fait trop de mal.

— Soyez donc raisonnable. Croyez-vous que ma bouche pourrait vous sourire si vous étiez en danger?...

— Oh! non, mais tu me trompes parce qu'ils t'ont trompée. »

Je passai la nuit entière pour empêcher Aména d'approcher du lit de son frère, et, lorsque M. Bardon trouva, en arrivant le matin, un redoublement de fièvre, des symptômes plus alarmants, je lui racontai la scène de la veille avec une indignation, une rancune peu modérées peut-être! Je demandai au docteur la permission de lui adjoindre un médecin consultant. Je voulais avoir M. Ségeral, que mon oncle Pontier m'avait particulièrement recommandé comme un homme de talent et de cœur. Cela ne parut point convenir à ma belle-mère;

et le jeudi matin Denis ramena de Brives M. Massénat dont la réputation était une des meilleures du pays.

M. Massénat examina attentivement et à plusieurs reprises différentes M. Lafarge; il s'informa longuement auprès de M. Bardon du tempérament du malade, des maladies de son passé, des causes auxquelles on pouvait attribuer ses souffrances actuelles; puis il déclara que l'état du malade ne présentait pas de danger; qu'il avait une affection nerveuse, grave et pénible sans doute, mais d'une guérison certaine. L'extérieur sérieux et recueilli de M. Massénat me fit accepter cet oracle avec joie et sécurité. Pour être entièrement rassurée, je le pris à part, je lui demandai en tremblant toute la vérité, je la lui fis demander par Mlle Brun, et chaque fois sa réponse fut aussi positive.

La faiblesse du pouls, le froid aux extrémités m'effrayaient particulièrement; M. Massénat m'assura que c'étaient des symptômes nerveux. Il ordonna, pour les combattre, une potion opiacée, des boissons adoucissantes et un peu

de nourriture, tels que de légers bouillons et des laits de poule. Je priai ensuite M. Masséna de revenir le lendemain; je le lui demandai en grâce. Il me répondit que la présence de M. Bardon suffisait, qu'il avait recommandé qu'on lui donnât fréquemment des nouvelles du malade, et il promit de revenir lorsqu'un changement de régime serait nécessaire.

J'étais si contente, si tranquille de cette bonne et savante visite, que je me réconciliai facilement avec Mme Buffière. Je l'avais la veille renvoyée avec impatience et colère; pour faire notre paix, je l'engageai à rester avec moi près de son frère, et je conseillai à sa mère de prendre quelques heures de repos.

« Nous sommes sans inquiétude, vous êtes fatiguée, lui disais-je; allez dormir... je veillerai près de Charles, ne vous tourmentez pas.

— Vous voulez rester seule auprès de lui?

— Non, vous savez bien que cela ne m'arrive jamais. Je n'ai pas la force de lui tenir la tête, et la vue de ces vomissements me fait un mal affreux.

— Va te coucher, maman, lui dit son fils.

— Je vois bien que vous voulez me chasser tous les deux ; mais c'est égal, je resterai.

— Quelle injustice! m'écriai-je.

— Oui, oui, je comprends que vous cherchez à m'éloigner de mon fils, que vous me regardez comme rien dans la maison ; mais j'y resterai de force, et nous verrons si vous pourrez être la maîtresse.

— Mon Dieu, madame, restez dans votre ruine ; quand Charles sera guéri, je m'en irai bien loin de vos jalouses et mesquines calomnies ; s'il m'aime, il me suivra ; s'il vous préfère, je saurai ne pas me plaindre. »

Je sortis de la chambre, ne voulant pas prolonger d'injustes récriminations qui devaient faire beaucoup de mal à M. Lafarge. J'appris ensuite qu'il s'était violemment emporté contre sa mère après mon départ, qu'il l'avait accusée de vouloir le rendre malheureux en nous désunissant, et qu'il lui avait même défendu de mettre les pieds dans sa chambre tant qu'elle ne se serait pas raccommodée avec moi. Ce qui fit que Mme Lafarge vint me trouver et me prier d'excuser sa vivacité, qu'elle appelait

un excès de tendresse maternelle. En me demandant d'oublier ma rancune, ma belle-mère ne voulait pas oublier la sienne : elle et sa fille imaginèrent bientôt mille moyens pour m'éloigner.

J'étais très-souffrante, très-fatiguée, très-changée. Elles inspirèrent des inquiétudes assez sérieuses sur ma santé à M. Lafarge, qui me supplia de me soigner, de ne pas quitter mon fauteuil ou mon lit; et, comme je n'avais plus de craintes réelles, je lui obéis, sans être dupe toutefois de la diplomatie ennemie.

XXII

La petite quantité d'arsenic demandée par M. Bardon n'avait pas suffi pour exterminer tout notre peuple de rats; ils étaient devenus odieux à mon mari, dont les nerfs s'agaçaient de leurs courses et de leurs grignottements continuels au-dessus de sa tête, et ils avaient mérité toute ma haine en dévorant mes robes, mon linge, enfin tout ce qui se trouvait dans mes cabinets de toilette. Décidée à rassembler des forces formidables pour les exterminer définitivement, je demandai à M. Denis

de m'apporter une nouvelle dose de mort-aux-rats et des ratières. Quoique j'eusse inscrit les deux moyens exterminateurs sur une liste de commissions, M. Denis *oublia* les ratières, et me rapporta seulement d'un de ses voyages de Brives une dose d'arsenic si considérable que je la montrai à M. Lafarge pour lui faire apprécier les grands moyens avec lesquels je voulais le venger de ses ennemis. Il les approuva, mais il me défendit d'assister à la confection de la pâtée dont il craignait pour moi les exhalaisons nuisibles. Clémentine fut chargée de ce soin.

La nuit du vendredi au samedi fut assez bonne. J'en passai une grande partie avec Mlle Brun ; et le matin, me sentant souffrante et fatiguée plus que de coutume, je fus me coucher, et je dormais encore à dix heures lorsque Mme Buffière vint me réveiller pour s'informer de ma santé et m'engager à prendre un lait de poule. Très-étonnée de ces sollicitudes inusitées, je la remerciai tout en refusant sa tisane, que je trouvais fade et désagréable. Mais, sans m'écouter, elle m'assura qu'elle savait faire des laits de poule si délicats, si mousseux, que je

les aimerais de sa main, et descendit à la cuisine se mettre à l'œuvre. Au bout d'un quart d'heure elle m'apporta quelque chose d'assez bon. J'achevais de l'avaler lorsqu'elle revint de la chambre de M. Lafarge, et se montra désolée de ce que je n'en eusse pas laissé un peu pour son frère, qui, disait-elle, voulait *par sentiment* le partager avec moi. C'était une idée de malade qu'il fallait contenter; aussi Aména fit-elle un second lait de poule près de mon lit, avec l'intention de le faire passer pour la moitié de celui que je venais de prendre. M. Lafarge s'étant endormi, on le laissa sur ma table de nuit; je le gardai quelque temps; mais, voulant prendre encore un peu de repos et ne pas être dérangée, j'envoyai le lait de poule à ma belle-sœur pour qu'elle le conservât chaud jusqu'au réveil de son frère.

A son arrivée, vers midi, M. Bardon trouva notre malade assez passablement bien pour lui donner du pain trempé dans du vin de Bordeaux, et lui permettre quelque peu de volaille ou de la purée de pommes de terre. Il nous prévint aussi que, n'ayant pas d'inquiétude et

beaucoup d'affaires, il ne viendrait pas le lendemain dimanche, et que nous eussions seulement à faire prendre exactement les potions opiacées prescrites par M. Massénat, malgré la répugnance qu'elles faisaient éprouver à M. Lafarge.

M. Magnaud revint de Faye dans la journée, parla secrètement à mon mari, et celui-ci, horriblement tourmenté des nouvelles qu'il lui apportait et qu'il ne voulait pas me dire, eut une crise, un redoublement de fièvre, et fut bien plus souffrant que la veille. Je me plaignis à Mme Buffière de ces continuelles infractions aux ordonnances du médecin.

« Nous ne pouvons toujours nous sacrifier et payer pour Charles, me dit-elle.

— Si vous ne voulez pas qu'on le fatigue, madame, objecta M. Magnaud, signez-moi quelques effets que j'ai là en blanc dans mon portefeuille, et je n'aurai plus à compter avec lui. »

J'acceptai bien volontiers; et j'allais m'approcher de mon mari pour lui demander l'autorisation de signer en son nom, lorsque ma

belle-sœur et son commis m'en empêchèrent avec vivacité, en me disant que ma signature suffisait. Je signai alors quelques petits bouts de papier blanc qu'ils me présentaient, et, voulant faire preuve d'ordre et d'exactitude, je mis la date, contre mon habitude.

« Bien! c'est à recommencer, dit M. Magnaud; pour être valable, la signature d'une femme ne doit pas être datée. »

Puis, déchirant les billets, il me les fit recommencer cette fois sans y mettre la date. Il y en avait pour 6 ou 8,000 fr.

Emma nous arriva dans la soirée, horriblement effrayée; on lui avait dit le matin, à Uzerche, que des commis de Glandier avaient assuré que M. Lafarge était à la mort, et elle fut bien heureuse de partager nos bonnes assurances de guérison lorsqu'elle venait partager nos douleurs et notre désespoir. La présence d'Emma me fut bien douce. Je lui dis mes inquiétudes passées, les paroles rassurantes des médecins, et elle me répéta, comme toute la famille, qu'il n'y avait pas de plus mauvais malade que son cousin, et qu'elle le soupçon-

nait d'exagérer ses souffrances plus encore que de coutume pour se faire bien aimer et bien gâter par moi.

Vers minuit j'eus des crampes d'estomac, qui me forcèrent de me jeter sur mon lit, et ce fut Emma qui me remplaça au chevet de M. Lafarge. Je lui avais dit combien il était important de lui faire prendre sa potion opiacée, et la mauvaise volonté qu'il mettait à obéir à cette ordonnance du docteur; aussi employait-elle mon nom pour le décider tous les quarts d'heure.

« Prends cela, Charles, pour l'amour de Marie qui t'aime tant, disait-elle.

— C'est bien mauvais... mais je vais le prendre pour lui obéir.

— Charles, tu as été bien content de la revoir ?

— Oh ! oui. Tu dis donc qu'*elle m'aime*, toi ?

— Sans doute ; je sais bien ce qu'elle me disait quand tu n'y étais pas ! »

En écoutant ces mots, le pauvre malade prenait les mains de sa cousine et semblait vouloir l'en remercier.

Bientôt Mme Lafarge et Aména éloignèrent Emma sous le prétexte de l'envoyer près de moi pour me soigner. Elle me répéta ce que lui avait dit mon mari, et je lui dis à mon tour les calomnies qui avaient été envoyées contre moi à Paris, les haines qui se révélaient chaque jour plus visibles. La pauvre enfant en fut indignée. Les mêmes méfiances qui m'entouraient l'entouraient aussi; elle avait remarqué qu'on se cachait d'elle peur parler, qu'on semblait avoir des secrets importants, et qu'Aména l'avait renvoyée avec humeur de la chambre pour causer plus librement avec M. Magnaud et Mlle Brun.

Mille et mille conjectures passèrent dans nos esprits. Nous crûmes enfin qu'il s'agissait de mauvaises spéculations, qu'on voulait me les cacher de peur de m'inquiéter, et les billets signés le matin confirmèrent cette pensée qui diminua un peu la rancune que j'éprouvais de la conduite hostile et déplacée de toute cette famille.

A quatre heures du matin, Emma et moi fûmes reprendre notre place auprès du malade.

Il paraissait plus souffrant, et ne me parla point lorsque ma main vint se poser sur son front pour en interroger les battements et la chaleur. Pendant mon absence, on ne lui avait pas donné une seule fois de la potion prescrite, qui avait seule le pouvoir de le calmer. J'en fis la remarque avec chagrin; il l'entendit et me fit signe de lui en préparer.

Comme il m'était impossible de faire prendre à M. Lafarge une seule goutte de ses tisanes émollientes, pour y remédier j'avais le soin d'ajouter une petite pincée de gomme dans l'eau ou la potion qu'il se résignait à accepter. Cette fois que, selon mon habitude, j'avais fait la légère addition de gomme dans la potion, Mme Lafarge vint m'arracher la cuillère, la montra à son fils d'un air triomphant, et lui dit de se bien garder de la prendre parce que j'y avais mis de la poudre blanche. En vain Emma fit remarquer à sa tante que ce n'était qu'un peu de gomme arabique qu'elle m'avait vue mettre; celle-ci affecta de ne pas vouloir l'entendre, et lorsque je fus sortie elle lui dit que c'était d'autant plus mal à moi d'avoir donné cette gomme

à son fils que M. Massénat en avait expressément défendu l'usage au malade. Emma, qui savait positivement le contraire, voulut m'excuser, mais elle reçut des paroles dures, humiliantes, l'invitation presque formelle de retourner à Uzerche, et l'ordre de ne pas se mêler à l'avenir de ce qui se passerait autour d'elle.

En me voyant si malheureuse, *si persécutée*, Emma partit seulement pour un jour, s'engagea à revenir le lendemain, et me promit d'accepter courageusement la moitié de ma réprobation actuelle. Combien je fus reconnaissante de cette touchante promesse ! Son dévouement, en me permettant d'échanger mes pensées d'amertume et de découragement, pouvait seul me consoler un peu de ce que je souffrais !

Le dimanche matin je fus fort étonnée de trouver M. et Mme Denis installés seuls au chevet de M. Lafarge. Je demandai pourquoi on ne m'avait pas fait éveiller en l'absence de sa mère et de sa sœur, pourquoi il était abandonné à de nouvelles personnes qui ne connaissaient pas son traitement et les soins qu'il

exigeait; il me fut répondu que M. Lafarge l'avait exigé ainsi, qu'il ne voulait plus que *son bon M. Denis* le quittât.

Je m'approchai du lit de mon mari; il me regarda longtemps en silence, puis porta ma main à sa bouche, et j'y sentis tomber une larme et un baiser. Mme Buffière, qui entra sur ces entrefaites, voulut m'éloigner sous prétexte que je fatiguais son frère... — Il s'y opposa, et lui dit : « *Regarde-la!* » — Puis, prenant quelques boucles de cheveux qui s'échappaient de mon bonnet, il se mit à les rouler entre ses doigts et parut réfléchir et nous oublier toutes deux.

Il demanda à boire; je me levais pour le satisfaire lorsqu'Aména se précipita sur le verre, me l'arracha et le lui offrit elle-même. Profondément blessée, j'allais m'éloigner lors qu'il me rappela, m'attira vers lui et me dit « Laisse-les faire, ne m'abandonne pas. »

J'étais rentrée dans ma chambre pour passer une robe et attacher mes cheveux. — Clémentine vint m'apprendre l'arrivée de M. Fleyniat; je sortis sur-le-champ pour le voir; il était

chez ma belle-mère, et, lui trouvant un air sombre, préoccupé, je fus atterrée, et je l'entraînai dans le corridor pour lui demander s'il y avait du danger, si M. Lafarge était plus malade, ce qu'il fallait faire. — Il m'avoua qu'il ne partageait pas la sécurité de M. Bardon, que son *régime nourrissant* lui paraissait absurde, enfin qu'il était effrayé de l'engourdissement glacial des extrémités, de la faiblesse du pouls, et des symptômes peu naturels et peu communs que présentait cette maladie.

« Je vous en prie, lui dis-je, obtenez donc de ma belle-mère qu'elle envoie chercher un autre médecin que M. Bardon.

— Mais elle me dit que c'est vous qui vous y opposez.

— Moi ! — Depuis huit jours je la supplie vainement de faire venir M. Ségeral. »

Il parut *très-étonné* de ma réponse, et me conseilla d'envoyer sur-le-champ à Brives chercher M. Ségeral, d'exiger qu'il vînt tous les jours, de ne m'en rapporter en rien à M. Bardon, dont l'ineptie était généralement reconnue, et

pour lequel il ne s'expliquait pas l'engouement de la famille.

M. Fleyniat, voyant combien il m'avait rendue inquiète, essaya alors de me rassurer; il me dit qu'il pouvait s'exagérer le danger, qu'il savait que M. Massénat ne l'avait pas reconnu, et que son coup d'œil était un oracle auquel on pouvait avoir foi; puis, revenant dans la chambre de M. Lafarge, il l'examina encore attentivement, lui permit de la bière au lieu de tisane, et m'ordonna de lui faire boire de l'eau tiède, afin de faciliter les vomissements et de faire rejeter de l'estomac les matières nuisibles qui pouvaient y avoir été introduites...

Il me fallut combattre la mauvaise volonté, l'opposition presque brutale de Mme Lafarge et de Mme Buffière pour faire administrer cette dernière prescription; selon elle je voulais étouffer M. Lafarge, le fatiguer, le faire mourir par de nouveaux vomissements; mais leurs accusations ne purent m'ébranler, je fus inexorable, et malgré elles je fis prendre plusieurs bols d'eau à mon mari, qui n'osait les refuser de ma

main, et qui en fut soulagé jusqu'à l'instant où sa mère lui donna un grand verre de bière, qui lui rendit sa brûlure insupportable à l'estomac, ses crampes violentes et ses angoisses.

Pour achever de me désoler, j'appris qu'on avait arrêté le départ du pionnier que j'avais envoyé à Brives chercher M. Ségeral, et que, sous un prétexte quelconque, Mme Lafarge avait chargé son *fidèle Denis* d'aller seulement à Lubersac chercher un autre médecin, M. Lesplnas.

Dans la soirée M. Magnaud arriva; sa présence parut faire évanouir les inquiétudes éveillées par M. Fleyniat chez ma belle-mère; il me dit qu'il avait à parler d'affaires et me demanda de le laisser seul avec M. Lafarge. Je voulus m'opposer à cette fatigue d'esprit, dangereuse dans un moment de crise; mais lorsqu'il m'eut assuré qu'il portait de bonnes nouvelles, plus propres à guérir mon mari qu'à lui faire mal, je m'éloignai et les laissai seuls. Je m'aperçus au retour que la présence de M. Magnaud avait produit un effet tout opposé à celui qu'il en attendait; jamais la douleur et l'abat-

tement n'avaient aussi violemment contracté les traits du pauvre malade. Il détourna la tête à mon approche, et ne parut pas s'apercevoir d'un affectueux baiser que je déposai sur sa main.

Je fus alors m'asseoir près de la cheminée, devant laquelle Mlle Brun, Mme Buffière et M. Magnaud causaient en riant, tandis que ma belle-mère dormait, et je me laissai aller à un désespoir, à un découragement affreux. La haine à peine voilée que me témoignait toute cette famille, ce rempart de leurs personnes et de leurs calomnies qu'ils élevaient tous entre moi et mon mari, cette persécution à coups de poignard qui blessait toujours et ne tuait jamais, me parut odieuse et intolérable.

Cependant il me fallait rester ; les souffrances du pauvre Charles plus encore que mon devoir m'enchaînaient à Glandier. Je levai par hasard les yeux sur tous ces visages ennemis ; ils étaient bassement souriants et triomphants, et le mépris qu'ils m'inspirèrent vint remplacer mon désespoir et me donna la force de le raisonner.

« Je vous conseille d'aller vous coucher, Marie,

me dit Mme Buffière en ricanant; vous êtes bien pâle, et mon frère, habitué à mes soins, qu'il préfère aux vôtres, vous en saura gré.

— Ne vous inquiétez pas de moi, madame; ma place est ici, j'y resterai aussi longtemps que je le croirai utile et convenable. »

Puis, cachant toutes mes douleurs bien avant dans mon âme, je pris un livre, et je m'isolai de leurs persécutions et de leur présence.

Ce soir-là M. Magnaud était d'une *amabilité* insupportable; il réveillait Mme Lafarge avec des barbes de plume, embrassait de force Mlle Brun, de bon gré Mme Buffière; enfin il choisit cette dernière pour oreiller et s'endormit profondément sur son épaule. Comme je paraissais observer tout cela avec étonnement, Mme Buffière me dit :

« Que voulez-vous ?... C'est pour nous comme un frère. »

Vers deux heures du matin M. Lespinas entra, escorté de Denis. Tous les yeux endormis se réveillèrent, armés d'une larme pour le recevoir. Mme Buffière voulut l'entraîner dans l'embrasure d'une fenêtre pour lui parler; mais il

lui dit qu'il avait été instruit de l'état du malade par Denis, s'approcha du lit de M. Lafarge, lui tâta le pouls, lui fit une ou deux questions, lui ordonna une potion qu'il avait apportée, et vint alors se chauffer et me saluer.

Je remerciai M. Lespinas de son empressement à braver la nuit, le froid, pour soulager des souffrances et des inquiétudes, et le priai de me dire ce qu'il pensait de l'état de mon mari. Il me répondit qu'il le croyait atteint d'une gastro-entérite, maladie longue, pénible, mais pour laquelle un danger présent n'était pas à craindre. Puis il me demanda si j'aimais ma nouvelle patrie, si je m'étais ennuyée dans ma solitude, si ma prédilection pour l'exercice du cheval était assez grande pour me faire braver l'hiver et les mauvais chemins? En répondant à ces questions, j'examinai M. Lespinas, et j'essayai de trouver en lui ce qui avait motivé la confiance de la famille et la préférence qu'elle lui accordait sur M. Ségeral.

C'était un homme jeune, à la parole tranchante, brève, pleine de suffisantes et triviales expressions. L'entêtement et la vanité, à défaut

d'intelligence, éclairaient son front. L'amour-propre du docteur se lisait dans ses yeux et la fatuité de l'homme souriait sur sa bouche. Pendant qu'il se chauffait, enfoncé dans un grand fauteuil, les pieds sur les chenets, se frottant les mains ou les passant dans ses cheveux, Mme Buffière lui proposait de l'eau sucrée, l'appelait leur sauveur, sanglotait en lui disant son amour pour son frère; Mme Lafarge faisait des exclamations de désespoir, des soupirs mystérieux; et Mlle Brun, Magnaud, Denis, causaient avec une retenue affectée et sinistre.

« Mon Dieu! ne me cachez rien, monsieur, dis-je, en surprenant un sombre regard d'intelligence entre ma belle-sœur et le médecin. Y a-t-il du danger? — Je veux envoyer chercher M. Ségeral; je suis horriblement inquiète; point de mystères, je vous en supplie.

— Il est inutile d'avoir un autre médecin, puisque monsieur nous dit que c'est une maladie longue et chronique, me répondit Aména. Mais vous êtes fatiguée, allez vous reposer. Nous veillerons cette nuit. Charles lui-même le désire, ajouta ma belle-mère.

— Oui, madame, dit M. Lespinas en se joignant à elles, ce sera long; ménagez vos forces pour les employer plus tard : c'est indispensable. »

Exilée du lit de mon mari par ces ménagements hypocrites pour ma santé, voyant mes droits, mes devoirs, mes soins usurpés, je sortis bien indignée, bien malheureuse, n'emportant pas même, pour me résigner, un mot de mon pauvre malade, qui me laissa partir sans qu'un de ses regards fût venu protester contre le chagrin dont on m'abreuvait.

XXIII

Le lundi je fus épouvantée par le changement survenu dans l'état de M. Lafarge. Ses yeux étaient fixes, sa pâleur livide... Je vis la mort sur son front... et, sans prononcer une parole, je tombai à genoux pour prier et pleurer sur sa main déjà glacée.

Le regard de mon mari était tour à tour doux, affectueux, indigné, terrifiant. Si je m'éloignais, il me rappelait en l'attachant sur moi avec affection ; si je m'approchais, il le détournait avec colère et rage. Il semblait vouloir m'adresser une question, un reproche ; et sa mère,

sa sœur, Denis, interrompaient ses paroles, me cachaient ses yeux, me volaient jusqu'à l'expression de ses pensées.

Ce supplice n'était pas le seul qu'il me fallût supporter. La chambre était remplie d'amis de la famille, étrangers pour moi, qui épiaient mes mouvements, comptaient mes larmes, enregistraient mes douleurs. J'entendais qu'ils communiquaient leurs remarques à Mlle Brun, aux commis, qu'ils chuchotaient, qu'ils calomniaient presque à cette heure suprême; et, incapable de supporter plus longtemps cette torture, je fus m'enfermer dans ma chambre pour laisser couler librement les larmes qui m'étouffaient.

Il faut perdre plus que soi-même, il faut perdre un père, une mère, pour ressentir une de ces douleurs immenses, infinies, qui jettent leurs désespoirs, leurs sanglots et leurs cris au milieu de l'indifférence du monde, qui trouvent un désert parmi les hommes, qui ont tout oublié, hormis la tombe qui va renfermer leur trésor, le ciel qui peut et qui doit le leur rendre dans son éternité. Les douleurs plus calmes,

plus raisonnées, qui interrompent la vie sans la briser, ne s'épanchent que dans l'isolement. Ce sont les déchirements, les regrets d'un cœur souffrant, plutôt que le cri de mort d'un cœur agonisant. Elles craignent de paraître exagérées à quelques-uns, insuffisantes à quelques autres.

Les souvenirs de ce dernier jour ont laissé de la terreur, des angoisses dans mon âme, et pas un fait bien positif dans ma mémoire. C'est un cauchemar affreux, dont je me suis réveillée frissonnante, brisée, avec une souffrance réelle produite par de fantastiques tortures. Si près de la mort on ne voit plus la vie, on la sent.

Je sais seulement qu'Emma me revint avec bien de l'amitié et des larmes, que plusieurs fois, voulant retourner auprès du lit du malheureux Charles, un verrou vint arrêter mes pas..... Je sais que, voulant mettre à ce chevet, d'où ils me chassaient, le calme et l'espérance, je fis appeler un prêtre; qu'il vint, que je m'unis à ses prières.... Je sais qu'un peu plus tard la famille m'apporta des consolations, des tendresses, un *papier à signer*... qu'il me fut permis alors d'approcher du lit de mort, mais qu'il n'y eut

plus pour moi ni regard, ni adieu de celui qui m'avait aimée..... Je sais qu'ils m'arrachèrent jusqu'au triste droit d'humecter ses lèvres brûlantes, de soulever sa pauvre tête, d'échauffer sa froide main... Je sais qu'Emma me fit sortir de cette chambre pour m'épargner tant d'épreuves et de haines... que je fus bien malade, que vers le matin elle ne me quitta plus... qu'elle pleurait davantage, — que je l'interrogeai et qu'elle me dit, en me couvrant de baisers :

« Je vous aime, Marie, je vous aime pour deux. »

Il était tard le lendemain lorsque le lourd sommeil de douleur avec lequel Dieu sèche les larmes et arrête la pensée se retira de mes paupières, me rendit à la vie et aux tristesses de la réalité.

Ma première pensée fut pour la pauvre mère. Je voulus aller mêler mes regrets et mes larmes à ses larmes et à ses regrets; je voulus honorer la mémoire de celui qui nous avait quittés, en promettant une tendresse et une obéissance filiale à sa mère, et j'oubliai qu'elle ne m'aimait pas, qu'elle m'avait bien fait souffrir, pour ne me souvenir que des soins, de l'affection, du

respect qui étaient devenus le devoir et l'héritage de la veuve de son pauvre enfant.

Emma me retint ; elle me dit que sa tante était assez calme, que ma présence serait une douleur nouvelle qui réveillerait trop vivement sa douleur engourdie. Elle ajouta qu'elle l'avait chargée de m'embrasser, de me soigner, et m'engagea à remettre au jour suivant notre triste réunion.

Je fus peinée de cette résolution. Nos cœurs, jusque-là étrangers, avaient besoin de s'unir dans une douleur, de se mêler dans ces premiers regrets, dans ces élans irréfléchis, dans ces paroles incohérentes du désespoir. Les affections neuves de la vie trouvent souvent tout un passé dans une larme.

Ma journée se passa avec Emma ; elle fut pleine de tristesses ; M. Buffière seul vint se jeter dans mes bras et pleurer longtemps avec moi. Il me dit que sa femme était bien malade, au lit, qu'elle m'aimait ainsi que lui comme une sœur ; il m'assura ensuite qu'il continuerait pour moi ce qu'il avait fait pour son beau-frère, et me fit signer une procuration

en blanc qui *devait* lui donner les moyens de m'être utile.

Emma, en revenant me trouver après le départ de son cousin, me demanda avec une sorte d'inquiétude comment il avait été. Je lui racontai textuellement notre conversation; elle en parut étonnée, préoccupée, soucieuse, et, prenant mes deux mains, elle me dit :

« Je vous aime bien, Marie, et je vais vous le prouver. Je ne veux pas faire de jugements téméraires sur ma famille; mais, je vous en supplie, je vous le demande en grâce, ne confiez à personne vos papiers. Ils parlent sans cesse de testaments, me demandent si vous en avez un, ce que vous voulez en faire, ce qu'il contient. »

Ces paroles d'Emma me firent songer au testament que m'avait fait M. Lafarge. Nous fûmes longtemps sans le trouver, et plus longtemps encore, quand nous l'eûmes trouvé, à décider ce que nous devions en faire. Emma me disait qu'il y avait des formalités à remplir pour qu'il fût valable, qu'elle l'avait entendu dire à sa tante. Mais comme nous ne savions

ni l'une ni l'autre en quoi elles consistaient, elle me conseilla de l'envoyer à Soissons, à mon homme d'affaires. Emma avait l'esprit si frappé qu'elle ne voulut pas me le laisser garder une seule nuit dans notre chambre, et que nous le fîmes porter à la poste par mon domestique, quoiqu'il fût fort tard. J'écrivis aussi quelques lettres à ma famille, à laquelle je demandais de venir près de moi, à laquelle je disais mon malheur sans lui dire mes persécutions.

Assez avant dans la soirée, je chargeai Clémentine d'aller savoir des nouvelles de ma belle-mère et de ma belle-sœur; elle refusa d'y aller, en me disant que pendant que je pleurais elles me dépouillaient, que je ne m'occupais de rien, que je devenais leur dupe, etc.... Blessée de ce propos, je défendis toute autre explication à la pauvre Clémentine, et je lui dis assez durement de sortir de ma chambre. Elle obéit, mais revint un moment après avec ma cuisinière, qui venait m'assurer que Clémentine n'avait pas menti, et que c'était elle-même qui l'avait prévenue.

« Ils vous ruineront, ils nous chasseront tous,

si madame ne se montre pas la maîtresse. Hier soir déjà ils ont pris l'argenterie sous le prétexte de la serrer, et ils ont voulu l'envoyer à Faye par le pionnier Joseph, qui a refusé de s'en charger pour ne pas faire tort à madame, qu'il aime comme nous. Mme Lafarge mère m'a dit aussi que, si je voulais être dans ses intérêts, elle me récompenserait, parce que c'était *elle* qui héritait. Croiriez-vous que ce matin, quand le pauvre monsieur était à peine mort, elle a été prendre tout ce qui était dans ses malles, près de son lit, sans faire seulement le signe de la croix pour sa pauvre âme, etc... »

Ces paroles me frappèrent ; mais, les croyant exagérées par le dévouement de Clémentine et le zèle de Mion, je leur défendis de les redire à personne, tout en leur promettant de me faire forte pour les préserver de toutes vexations, et j'essayai de chasser de mon esprit le soupçon qu'elles y avaient fait naître. Il me semblait insulter à la mémoire de mon mari en jugeant à sa juste valeur les démarches de sa mère.

Le mercredi matin Mme Lafarge entra dans

ma chambre, et m'embrassa sans verser une larme. Elle venait me dire qu'Aména, assez malade pour ne pas quitter la chambre, et désirant par-dessus tout me voir, me demandait d'aller pleurer avec elle son pauvre frère, d'aller résigner mes souffrances en les partageant.

La porte qui communiquait de ma chambre à celle de ma belle-mère avait été ouverte. J'entendis Mme Buffière qui criait : « Marie, ma sœur, venez, je vous en supplie! » Je sautai en bas de mon lit, et fus me précipiter dans ses bras, en jetant seulement une mantille sur mes épaules.

Ma belle-sœur était en grand deuil, assez près du feu, mais ne me parut pas malade; elle me reçut avec des crispations de désespoir, et en criant « qu'elle se sentait mourir, qu'elle voulait mourir! » Elle me demanda le brevet, pour qu'elle *pût couvrir de baisers* cette grande œuvre de son frère, me dit que je serais bien cruelle de lui refuser cette consolation, et sembla ne pas me croire lorsque je l'assurai que je n'avais pas le brevet, que je ne savais pas ce qu'il était devenu.

Tout à coup j'entendis des pas qui s'approchaient. Je voulus rentrer dans mon appartement; le verrou était tiré, et, comme je frappais vainement en appelant Clémentine, celle-ci arriva, et me dit que ma belle-mère s'était enfermée chez moi avec un serrurier, qu'elle brisait le secrétaire et refusait d'ouvrir.

« Cela ne se peut, ce serait infâme! m'écriai-je.

— Ma mère est la maîtresse ici, et fait ce qu'elle veut, me répondit avec colère Aména.

— La maîtresse!... Alors pourquoi voler ce qui lui appartient? »

En cet instant, M. de Lespinas, directeur du haras de Pompadour, et M. Boucheron, le régisseur, entrèrent dans la chambre où j'étais, et à leur arrivée ma belle-sœur reprit subitement ses larmes, sa voix mielleuse et ses démonstrations de tendresse envers moi. Atterrée, je restai quelques minutes étrangère à cette visite, oubliant l'inconvenance de mon costume, mes cheveux en désordre, le mantelet qui me couvrait à peine, mes bras, mes pieds nus. Je n'avais pas une larme, pas une plainte, pas

une parole; l'indignation de l'épouse avait vaincu la pudeur de la femme. Un regard curieux de l'un de ces messieurs me rendit enfin à moi-même. Je les priai de me laisser seule; ils se retirèrent, et bientôt après on ouvrit la porte de ma chambre.

J'eus à peine la force d'y rentrer et de m'y enfermer avec Clémentine. La pauvre fille était plus révoltée que moi-même de ces persécutions; elle me montra le meuble secret que l'on avait fait enfoncer pour enlever les contrats, les titres, les papiers importants qui y étaient contenus. Elle me fit voir aussi qu'on avait emporté ceux de mes bijoux qui étaient dans ma chambre, le portrait de ma mère, les cheveux de mon père, tout le trésor de mes souvenirs!

Tandis que je cherchais à me rendre compte de cette dernière déloyauté, si cruelle si on m'enviait le prix que ces objets avaient pour mon cœur, si basse si on spéculait sur celui de leur valeur matérielle, Emma entra et vint se jeter à mon cou, pâle, tremblante, sans voix. Croyant qu'elle souffrait de la nouvelle douleur

qui m'avait déchirée, j'essayai de la calmer, de lui cacher ce que je ressentais en l'appelant ma sœur, mon amie, mon bon ange. Mais elle ne répondait pas, écartait mes cheveux de mon front, me regardait avec égarement, puis enfin elle s'écria en sanglotant :

« Marie, ils disent que vous l'avez empoisonné, que vous avez fait mourir Charles pour en épouser un autre... Marie, c'est impossible, n'est-ce pas, impossible!... impossible!...

— Les infâmes! mais non, cela n'est pas; vous vous trompez. Oh! par pitié, parlez, Emma! parlez, dites tout!

— Ma tante, Aména, me l'ont dit. Oh! je ne l'ai que trop entendu... elles le disent à tout le monde, elles racontent des choses affreuses... Mon Dieu, mon Dieu, vous êtes perdue!

— Perdue, je les en défie! — Emma, calmez-vous; vous avez partagé avec moi tous ces derniers moments, vous savez si je suis innocente... je le dirai, nous le dirons... on nous croira... non, non, ces calomnies ne sauront m'atteindre.

— Cependant, Marie, vous aviez de l'arsenic...

on en a trouvé dans le lait de poule... Si vous vous étiez trompée ! si une fatale méprise...

— C'est impossible. Je puis avoir mis de la gomme dans le lait de poule... mais cette gomme j'en avais mangé avant, j'en ai mangé après.

— Saviez-vous ce que vous avez dans la petite boîte que je vous ai prise hier?

— Ce que j'ai?... de la gomme.

— Hélas! non. Je l'ai fait examiner par M. Fleyniat. C'est de l'arsenic.

— De l'arsenic!..... Non, c'est impossible. Je vous le répète, Emma, j'ai mangé de cette gomme. Votre oncle se sera trompé... Restez calme, je vous en supplie... Dieu n'est-il pas au ciel pour sauver les innocents qu'on accuse sur la terre? »

Clémentine était aussi désespérée que ma cousine. Leur douleur me faisait un mal affreux. Toutes deux parlaient de justice, de cour d'assises, d'échafaud. Je serais devenue folle si je n'avais été forcée de m'oublier pour les consoler.

M. Fleyniat était à Glandier; je le fis appeler pour avoir l'explication franche, positive, de ces

abominables et sourdes calomnies. Il vint d'un air très-embarrassé; je lui dis que je savais tout, et je lui fis doucement des reproches sur le silence qu'il avait gardé envers moi. Je lui demandai sur quels fondements on appuyait ces monstrueux soupçons, enfantés, je voulais le croire, par la douleur d'une mère, mais dont j'avais besoin de prouver l'absurdité, et que je ne pouvais mépriser en silence.

Après m'avoir assurée avec bien des phrases qu'il me croyait innocente, M. Fleyniat m'apprit qu'on m'accusait d'avoir envoyé à Paris des gâteaux empoisonnés; qu'un frère de M. Buffière en avait averti la famille en apprenant la maladie de M. Lafarge; que M. Essartier avait trouvé de l'arsenic dans le lait de poulé que j'avais voulu faire prendre au malade; que Mme Lafarge m'avait vu de ses propres yeux mettre de l'arsenic dans une potion; qu'enfin j'avais empoisonné un morceau de flanelle pour hâter la mort de mon mari par des frictions.

Je fus rassurée en écoutant ces accusations, tant il me sembla facile de les combattre. Les gâteaux avaient été faits par ma belle-mère

elle-même. Le lait de poule avait été préparé par la volonté, les soins de Mme Buffière, et toutes les frictions ayant été faites par MM. Buffière et Denis, je n'avais pu mettre du poison dans la flanelle.

En expliquant ces circonstances à M. Fleyniat, je lui fis remarquer que ce n'était pas une défense; que, loin d'accepter le rôle d'accusée, je réclamais à bon droit celui de victime! Il m'était impossible de ne pas croire ma belle-mère tout à fait folle, et, pour poser une digue à toutes ces accusations calomnieuses et infâmes, je résolus de me faire forte du témoignage des médecins qui avaient suivi la maladie, de MM. Bardon, Massénat, Lespinas, qui m'avaient donné de l'espoir jusqu'aux derniers moments, et avaient toujours combattu mes craintes. M. Fleyniat m'apprit que je m'adresserais en vain à M. Lespinas. Il me croyait coupable, *se vantait* d'avoir découvert *le crime*, avait demandé que l'on fît faire l'autopsie du cadavre. J'appris aussi que Mme Lafarge s'était opposée à cette mesure en disant à M. Lespinas et à plusieurs personnes que je me refusais for-

mellement à l'autopsie, et que j'avais pressé toutes les dernières cérémonies afin de l'éviter.

Je priai M. Fleyniat de démentir cette dernière assertion, de presser, d'exiger en mon nom l'autopsie. Je lui demandai d'assister à cette triste opération; je réclamai encore une fois la présence toujours refusée de M. Ségeral; et l'espérance d'obtenir une vérité prochaine, évidente, irrécusable pour tous, me donna la force de supporter les soupçons actuels et de marcher sans faiblir dans cette voie de douleurs, de persécutions et d'angoisses.

XXIV

Le juge de paix de Lubersac vint pour apposer les scellés. Emma, en m'apprenant son arrivée, m'engagea, au nom de M. Fleyniat, à brûler les papiers, les lettres qui pourraient me compromettre, à profiter des quelques minutes qui me restaient encore pour me mettre à l'abri des curieuses et sévères recherches de la loi.

Je fis comprendre à ma bonne petite cousine que ce qu'elle venait me conseiller, au nom de son oncle, était indigne de mon innocence; qu'étant sans remords j'étais aussi sans peur;

et je ne voulus garder qu'un paquet de lettres écrites par moi à M. Lafarge, qu'elle m'avait remis le matin, et parmi lesquelles j'espérais découvrir des renseignements et des justifications.

Prévenus par les calomnies de la famille Lafarge, les hommes de loi, en entrant dans ma chambre, jetèrent autour d'eux des regards curieux, réprobateurs, qui tombèrent sur moi comme du plomb. Ce fut une horrible angoisse que cette première humiliation imméritée. Mon front rougissait, des larmes roulaient dans mes yeux ; j'allais être au-dessous de mon malheur, quand un regard d'Emma, plein de croyance et d'amour, vint éveiller en moi un courage inconnu et me faire comprendre qu'appuyée sur de nobles et intimes affections je pouvais braver la destinée.

Tous mes papiers furent lus et commentés, mes albums ouverts, ma gomme, ma pâte d'amandes recueillies avec des précautions exagérées, un luxe étrange de frayeurs significatives et cruelles. Le père de M. Buffière, appuyé sur le bord de la cheminée, semblait diriger les recherches, commander la haine, l'entretenir.

active par des allusions perfides et accusatrices, et j'avais peine à retenir l'indignation d'Emma, la colère de Clémentine, à leur apprendre le mépris qui préserve de ces deux sentiments.

Tous ces hommes étaient à peine sortis de ma chambre que mon domestique s'y précipita avec désespoir et en s'écriant :

« Madame, ma pauvre maîtresse, ils disent que je vous ferai monter sur l'échafaud et que j'y monterai aussi. »

Épouvantées de ce nouvel incident, nous eûmes bien de la peine à le calmer, à nous calmer nous-mêmes, à comprendre le récit de sa conduite terriblement bête, imprudente, et qui me compromettait réellement.

Clémentine l'avait chargé de faire la mort-aux-rats et lui avait remis l'arsenic apporté par Denis. Occupé en ce moment, mon domestique l'avait déposé dans un vieux chapeau, l'y avait oublié deux jours; puis, ayant été averti des soupçons qui s'élevaient sourdement contre moi, et craignant d'être accusé si on trouvait le poison entre ses mains, il avait été confier ses craintes au valet d'écurie, et tous deux

ils avaient trouvé prudent d'aller enterrer le paquet d'arsenic dans le jardin. Cette prudence ne les avait cependant pas empêchés de bavarder. Leur secret, confié à trois ou quatre personnes, avait été dénoncé à Mme Buffière, qui, à son tour, l'avait dénoncé au juge de paix, lequel avait fait déterrer le paquet dans le jardin.

Alfred fut sévèrement interrogé sur son récit et l'apparente culpabilité de sa conduite; on le menaça de *l'échafaud* s'il n'avouait pas qu'il eût agi d'après mes ordres. On lui dit que son silence le perdait sans me sauver, qu'il avait mis sur les traces du crime, et le malheureux enfant, qui me savait innocente, qui m'était dévoué, qui était poltron par-dessus toutes choses, s'arrachait les cheveux et voulait se tuer pour ne pas être condamné à mourir.

Je fus atterrée de ce concours d'apparences accusatrices qui s'élevait contre moi, et quelque temps incapable de consoler la *cause* bien bête, mais bien innocente, de cette nouvelle charge; enfin, je raisonnai le pauvre désespéré, je lui dis qu'il n'avait rien à craindre person-

nellement, et l'engageai à être calme, exact et précis dans ses paroles ; puis je lui pardonnai tout le tort involontaire qu'il pourrait me faire, et je l'assurai que, la justice étant au-dessus des apparences, l'innocence devait être au-dessus de la crainte.

La cuisinière succéda à Alfred, et m'arriva aussi exaspérée que lui, mais sans crainte. Elle venait me raconter que Mme Lafarge l'accusait d'avoir empoisonné les gâteaux partis pour Paris, qu'on affectait de se méfier d'elle, et qu'on ne voulait prendre aucune nourriture préparée par ses mains.

« C'est une atrocité! ajoutait-elle. Ça ferait rougir le bon Dieu et ses saints ! Denis et Buffière pillent la forge, la mère et la fille fauchent la maison comme un pré. Il y a des bouviers qui partent la nuit pour Faye sous l'escorte du père Buffière, et reviennent ensuite boire et manger tout ce qui reste de provisions. Il est bien désagréable de voir madame pleurer, *se dorloter*, pendant que nous prenons ses intérêts à nos dépens. »

Il me fallut encore prêcher la patience, le

silence, et Mion s'en alla pleurant et répétant que j'étais bonne comme du bon pain, mais que je me laissais si bien marcher sur le pied qu'on me l'écraserait.

J'appris par Mion que les accusations contre moi avaient été reçues avec tant d'indignation par les domestiques et les ouvriers, qu'on n'osait plus les exprimer tout haut dans la cuisine. Cela me fit du bien et je me sentis moins abandonnée.

Vers le soir M. Buffière voulut me voir. Malgré toute ma répugnance je cédai au désir et au conseil d'Emma. Il vint hypocritement s'informer de ma santé, me dire qu'il avait été obligé de s'absenter pour ses affaires, et qu'il ignorait complétement pourquoi l'on avait décidé qu'il serait fait une autopsie. Je lui demandai s'il ignorait aussi les accusations de sa femme et de sa belle-mère; il nia d'abord formellement qu'elles fussent coupables de cette *calomnie* que je leur imputais. Mais quand je lui citai M. Fleyniat comme étant celui qui m'en avait prévenu, il se contenta d'avouer qu'elles *étaient des folles*, que la douleur les avait égarées, et,

m'assurant de sa tendresse avec des larmes, il se dit mon frère bien tendre et bien dévoué.

Je fus bientôt instruite du motif de cette présence et de cette comédie. Le papier qu'on m'avait fait signer pour M. Roque, le jour de la mort de M. Lafarge, n'était pas valable. M. Buffière voulait m'en faire signer un second, et il alla jusqu'à me faire entendre que cette générosité assoupirait les dénonciations de la famille en prouvant mon désintéressement. A cette perfide et odieuse insinuation je le regardai fixement, et je fis baisser ses yeux et pâlir son front sous mon regard.

« Je vous ai compris, lui dis-je... et, je vous le jure, je ne signerai aucun papier jusqu'à ce que la vérité ait confondu la calomnie et les calomniateurs.

— Mais vous vous trompez sur mes intentions. Si vous refusez de signer, M. Roque fera prononcer la faillite; vous vous ruinez, vous nous déshonorez...

— Mon parti est pris; il est inébranlable. M. Roque attendra la vérification des médecins.

Je ne signerai rien auparavant... vous avez mon dernier mot. »

Le lendemain tous les membres de la famille arrivèrent. Quelques-uns seulement demandèrent à me voir. MM. Joseph Matere et H. Brugère ne voulurent pas me quitter pendant la sinistre épreuve qui devait décider entre moi et mes ennemis. Il y avait du cœur dans leurs paroles et dans leurs regards. J'aurais préféré être seule pendant cette heure d'angoisses. Cependant leur présence ne me fut pas pénible. Cette journée, siècle d'attente et de souffrances, fut mon initiation aux amertumes de mon avenir.

La fatalité m'ayant été révélée par le concours de circonstances accusatrices qui se réunissaient pour m'accabler depuis dix jours, ma conscience était quelquefois impuissante à me préserver des horribles pensées qui traversèrent ma tête pendant l'épreuve qui allait décider de ma vie et de mon honneur. Ma chambre était isolée, les nouvelles n'y arrivaient pas. Clémentine, Emma, mes deux cousins sortaient tour à tour pour les recueillir. Ne pouvant plus

maîtriser mon inquiétude, je profitai d'un moment où j'étais restée seule pour faire demander à M. Rivet, procureur du roi de Brives, quelques minutes d'entretien. Il vint, ému, compatissant. C'était un homme âgé, à la figure douce et vénérable, qui me fit espérer un heureux résultat, et me dit que l'opération, déjà assez avancée, n'avait pas fait découvrir le moindre indice de poison.

Une heure, deux heures s'écoulèrent encore. Chaque messager revenait avec plus d'espoir dans les yeux; enfin M. Fleyniat se précipita dans la chambre. On n'avait pas trouvé d'arsenic! Je me jetai en pleurant dans les bras d'Emma, et j'offris mon innocence reconnue à cette douce enfant comme la seule action de grâces digne de son beau dévouement.

M. Bardon vint lui-même me confirmer la bonne nouvelle. Il me dit qu'il n'avait pas un instant partagé les soupçons; que la maladie avait été naturelle; qu'il en avait toujours été convaincu, et que la présomptueuse confiance de M. Lespinas avait seule causé tant de douleurs. Il me dit aussi que M. Lespinas avait cru

remarquer pendant l'autopsie des lésions et des traces d'empoisonnement invisibles à tous ses confrères. Mais son avis avait été forcé de se courber devant les leurs, et il était furieux de ne pas avoir été infaillible. Je demandai si tout était terminé ; on me dit qu'il restait à faire des expériences chimiques sur les boissons conservées.

J'étais entourée d'amis, de félicitations, lorsque les hommes de la justice, les gendarmes, Mme Lafarge et Mme Buffière entrèrent pour me faire signer les bouteilles contenant les liquides destinés à être analysés. Les premiers avaient un air de compassion ; ils me rassuraient par leurs regards et par quelques paroles ; ces dames au contraire semblaient humiliées, consternées. En signant quelques-unes des bouteilles, et comme j'éprouvais une émotion pénible qui faisait trembler ma main, le greffier me dit :

« Rassurez-vous, madame ; l'avis de ces messieurs est que l'arsenic donné à de si fortes et fréquentes doses aurait causé des ravages visibles à l'œil ; rassurez-vous donc, il n'y a rien à craindre désormais.

— Ce n'est pas sûr encore, dit Mme Buffière avec une voix qui voulait être sanglotante; il y a des choses blanches dans ces liquides qui ne sont pas naturelles. »

Mme Lafarge sortit et rentra avec un morceau de flanelle.

« On a fait avec cette laine des frictions à mon fils; je désire qu'elle soit analysée. »

Et comme on allait l'entourer d'une bande :

« Je vous en prie, messieurs, ajouta-t-elle; enveloppez la entièrement de papier; il ne faut pas que la poudre blanche que j'y ai remarquée puisse s'évaporer. »

Il y eut un mouvement général d'étonnement. Le greffier obéit en silence; M. Roque, qui depuis le matin avait demandé plusieurs fois à me voir, fit renouveler ses instances. Je priai toute la famille de me laisser seule, et je le reçus; il m'exprima d'abord toute la part qu'il avait prise à mes inquiétudes, toute celle qu'il prenait à l'heureux résultat de la mesure qui me justifiait; puis il me dit :

« Ma bonne dame, je suis venu moi-même,

Vous êtes jeune, éloignée de votre famille, bien ignorante des affaires, je veux vous prévenir des dangers qui vous entourent; Mme Buffière vous a fait signer une procuration en blanc, avec laquelle nous pourrions nous emparer de toute votre fortune; la voici, déchirez-la, et veuillez signer à la place le petit acte que je vous apporte et qui ne peut vous compromettre. »

Je fus touchée de cette bonne foi, préservatrice de mon ignorance.

Je le lui exprimai; — il me demanda si j'avais un homme d'affaires. En apprenant que je ne connaissais personne dans le pays, et que je n'y avais point pensé, — il me promit de m'en choisir un et de me l'envoyer.

J'avais besoin d'écrire à ma sœur, à mes tantes, les calomnies, les persécutions qu'il m'avait fallu souffrir, et le démenti irrécusable donné par l'autopsie à mes accusateurs. Je profitai du premier moment de repos pour leur écrire. Mme Lafarge, qui était dans la cuisine lorsque le pionnier Joseph reçut l'ordre d'aller

à Uzerche porter des lettres à la poste, monta sur-le-champ dans ma chambre, et y entra sans se faire annoncer.

« Allons, *ma fille*, me dit-elle en m'embrassant, pardonnez-moi ; la douleur avait tourné mon esprit, — je vous ai accusée injustement. Je vous en demande pardon devant Emma, devant Clémentine, au nom de notre pauvre défunt... Ne me gardez pas de rancune. »

Je ne trouvai pas de réponse.

« Je suis sûre que vous allez troubler, bouleverser votre famille en lui confiant vos inquiétudes et nos soupçons... Soyez donc raisonnable... Je vous promets que nous allons bien vous aimer... Nous soignerons vos intérêts comme les nôtres... Je vous en prie, ne les inquiétez pas trop.

— Oh ! madame, j'ai tant souffert que j'ai besoin d'ouvrir mon cœur à ceux que j'aime.

— Que vous êtes rancuneuse et susceptible !

— *Susceptible !* madame ; mais vous oubliez que vous avez dit, en me montrant du doigt au monde et à la justice : Voilà une infâme ! voilà une empoisonneuse !.. »

Mme Lafarge se mit à pleurer, à me prier de me réconcilier avec elle et d'oublier ses soupçons... — C'était la mère de mon mari, une femme âgée, malheureuse, veuve, en deuil de son fils unique... — Je fis un effort sur moi-même pour vaincre mon douloureux ressentiment.

« Une seule question encore. — Avez-vous fait part de vos soupçons au pauvre Charles? — Avez-vous ajouté l'agonie du cœur à l'agonie du corps? Avez-vous appelé sur ma tête la malédiction du mourant? Si vous pouvez arracher de mon âme cette pensée torturante, j'appellerai l'oubli de toute la force de ma volonté, et j'essaierai de reprendre mes devoirs envers vous. »

Ma belle-mère m'embrassa en me jurant qu'elle n'avait rien dit à son fils; elle obtint que mes lettres ne partiraient pas le soir même, et que j'en écrirais d'autres dans lesquelles je cacherais autant que possible mon indignation et mes douleurs.

Mme Buffière, étant rappelée à Faye par ses affaires et ses enfants, vint me faire ses excuses,

ses aïeux, et me demanda de ne pas trouver mauvais qu'elle emmenât sa mère et la gardât quelque temps auprès d'elle.

Je fus soulagée par cette absence momentanée; il me fallait la solitude et le temps pour oublier, pour reprendre non pas une affection désormais impossible, mais l'observance stricte de mes devoirs. La nouvelle du départ de Mme Lafarge s'étant répandue dans les environs, les ouvriers, les paysans s'indignaient de l'abandon où elle me laissait. L'adjoint et un bon vieux paysan de Beyssac vinrent lui en faire des reproches et combattre son projet.

« Dieu ne vous bénira pas, lui disaient-ils, d'abandonner ainsi la femme de votre fils. — Votre fille a son mari; votre bru est sans famille, sans espoir, sans enfants; — il faut que vous la consoliez et qu'elle vous console. — Tous les gens diront que c'est vilain à vous; — la pauvre chère veuve n'est pas fière, pas arrogante; elle a toujours une bonne parole pour le pauvre monde, — il ne faut pas la laisser en aller du pays. »

Mme Lafarge parut émue de ces naïves et

touchantes exhortations; elle promit de revenir. Pour moi je saisis les mains rudes de ces deux hommes, et je les serrai de tout mon cœur, en les priant de revenir me voir, de m'aider de leurs conseils et de leur bonne amitié. Si je n'ai pas revu ces braves paysans, je garde leur souvenir parmi ceux qui m'ont fortifiée en adoucissant mes douloureuses épreuves.

XXV

Emma avait été forcée de retourner à Uzerche pour deux jours ; je restai donc seule dans ces ruines délabrées par le temps et actuellement glacées par la mort ; seule, sans parents, sans amis, avec quelques domestiques dévoués, avec M. Denis institué gardien des scellés, et qui s'était déclaré mon surveillant et mon maître.

Libre alors, et me croyant au-dessus des soupçons, ma première pensée eût été de retourner au milieu de ma famille, si je n'avais espéré le

bonheur d'être mère, si je n'avais compris que je devais garder à mon cher petit enfant la fortune, la famille, les amis de son père. J'étais bien souffrante, mais la vie de ma petite *Jacqueline* me semblait révélée par ces souffrances mêmes, et je les bénissais, et j'y puisais de la force et du courage.

Cette espérance était aussi l'espérance des braves ouvriers qui s'étaient attachés à moi. Ils s'informaient près de Clémentine de l'état de leur future maîtresse, et au récit de mes maux de cœur, de mes robes élargies, ils étaient heureux et croyaient comme moi. Il fallait me séparer de mes bons forgerons; je n'avais pas d'ouvrage à leur donner; M. Denis les martyrisait. J'étais trop faible, trop abandonnée pour les protéger. — Je leur conseillai de prendre du travail dans une forge voisine. Ils partirent en pleurant, en me promettant qu'au premier mot de ma part ils reviendraient près de moi; ils me dirent tous que la forge était dans un état déplorable, que dans ces derniers jours tout ce qui pouvait s'enlever avait été transporté à Faye, et que l'on parlait beau-

coup des dettes énormes qu'avait laissées M. Lafarge.

En écrivant à ma tante Garat, je lui demandai, dans le cas où un des membres de ma famille ne pourrait pas venir quelque temps à Glandier, de m'envoyer un homme d'affaires qui pût remettre de l'ordre autour de moi et quelque résignation dans ma tête. J'étais effrayée de ma vie et de mes devoirs à venir. Je ne savais comment je pourrais vivre seule loin des miens; comment je pourrais étouffer mon imagination sous des chiffres, faire ma pensée *industrielle*. Je savais seulement que si j'avais un enfant je l'aimerais tant que tout me deviendrait possible pour lui.

M. Roque vint, comme il me l'avait promis, avec son avocat; il avait fait le relevé de ses livres et de ses comptes; il m'apportait une créance de 28,000 f. qu'il me priait de lui garantir sur ma dot. Cette somme me paraissait assez forte; sachant qu'il y avait beaucoup d'autres créanciers, et ne voulant pas être injuste et donner tout à un seul, je demandai à

M. Roque d'attendre l'arrivée d'un membre de ma famille avant de prendre ce nouvel engagement. M. Roque me dit que ce retard le forcerait à faire des poursuites, et que mon beau-frère, M. de Violaine, se trouverait mêlé à tout cela d'une manière désagréable. Comme je ne comprenais pas l'intervention de mon beau-frère dans ces affaires d'argent, il me montra une lettre... Il parut stupéfait lorsque je lui assurai que le style, l'écriture, la signature de la lettre n'étaient pas de M. de Violaine.

Après un moment de silence M. Roque tira de sa poche une liasse de billets et me demanda si je connaissais les noms qui y étaient écrits, et, comme je lui répondais négativement, il me dit que c'était affreux, que tous ces billets étaient faux, que M. Lafarge l'avait indignement joué; que s'il n'était pas mort il l'enverrait au bagne.

Je fus anéantie à ces paroles; mais bientôt je compris la valeur de l'argent en pouvant racheter pour 28,000 francs l'honneur du nom que je portais. Je signai, en exigeant seulement de M. Roque un silence absolu.

M. Lalande, avocat de M. Roque, s'occupa alors de mes affaires. Il me demanda si j'avais un testament. Je lui dis que j'en avais un déposé entre les mains de mon homme d'affaires, à Soissons, mais qu'il était inutile, puisque je me croyais grosse.

« Vous vous trompez, me dit-il ; la famille prétend que votre grossesse n'existe pas et n'a jamais existé que dans *votre imagination*.

— Mais, monsieur, c'est ma belle-mère elle-même qui a employé tous ses soins et bien des paroles pour me donner cette certitude qu'elle veut combattre maintenant.

— Peut-être était-ce un bon moyen d'empêcher M. Lafarge de s'occuper de votre avenir, qui se trouvait assuré, et de se mettre à l'abri du testament en votre faveur. »

M. Lalande me parla ensuite des calomnies qui m'avaient poursuivie. Il m'apprit que Mme Lafarge s'était arrêtée à Pompadour, qu'elle n'avait pas renoncé à ses odieuses accusations. Je m'inquiétai peu de cette charitable conduite de ma belle-mère, et je n'en fus pas étonnée.

J'avais su par une petite filleule de Mme Buf-

fière, devant laquelle on parlait à cœur ouvert, que ces dames avaient été désespérées qu'on ne trouvât pas d'arsenic dans le corps; que durant toute la soirée qui suivit l'autopsie elles répétaient : « C'est bien incroyable, c'est bien malheureux qu'on n'ait pas découvert de poison ! » J'appris aussi que ces dames ne parlaient de moi qu'avec les paroles les plus haineuses et les plus outrageantes. Cette jeune fille, que je connaissais à peine avant le retour de M. Lafarge, avait partagé auprès du malade mes veilles et mes soins. Bonne et compatissante, elle avait compris que je n'étais pas coupable, que je pouvais devenir victime, et elle m'avait aimée, et elle avait pensé qu'il était de son devoir de m'instruire des haines qui s'ourdissaient contre moi.

La mère de Charlotte, nourrice de M. Lafarge, partageait la sympathie et le généreux dévouement de sa fille. Elles m'ont gardé l'une et prouvé l'autre jusqu'à la fin; d'anciennes affections, des prières, des menaces ne les ont pas ébranlées. Qu'elles en soient honorées!

J'interrogeai M. Lalande sur l'opinion de

Brives au sujet de cette accusation portée contre moi. Il me dit qu'on attendait le résultat de l'expertise pour se prononcer, mais qu'il ne pouvait me cacher que les fréquents voyages de MM. Magnaud, Buffière et Denis m'avaient été funestes, et que, si les soupçons s'affermissaient, si je devais être jugée, l'évidence ne suffirait pas pour me défendre devant des hommes limousins, toujours malveillants, envieux, accusateurs pour les étrangers.

« Dans ce cas, madame, ajoutait M. Lalande, il faudrait vous sauver, et je vous sauverai avant qu'on ait pris des mesures pour l'arrestation. Je serai près de vous; j'ai un cabriolet, un bon cheval, un passeport qui a été délivré à ma femme, et qui vous servira à merveille. Je vous en supplie, ne refusez pas mes offres. Veuillez écouter ma voix, qui est celle de la prudence et de la raison. »

Je remerciai avec émotion M. Lalande, mais je refusai ses offres.

« Vous avez tort, me dit-il encore. Un grand magistrat a dit : « Si l'on m'accusait d'avoir

ges en racontant que pendant quinze jours j'avais nourri M. Lafarge d'arsenic, qu'il voudrait me voir coupée en morceaux ; et Magnaud assurait aux nombreux créanciers de M. Lafarge qu'avant d'avoir empoisonné mon mari je l'avais entièrement ruiné par mes folles dépenses.

Mes lettres étaient interceptées; je voulus envoyer ma fidèle Clémentine à Paris pour dire à ma famille toutes ces agonies. Son départ fut dénoncé; la bonne créature allait être arrêtée, conduite de brigade en brigade, mise en prison comme complice, si, ayant été prévenue, je ne l'avais rappelée près de moi.

Instruite un jour à l'avance de l'arrivée à Glandier du procureur du roi et du juge d'instruction, j'avais refusé de nouvelles offres de fuite. J'étais restée par la force de ma volonté et de ma conscience, et je m'apprêtai sans trop de frayeur à subir un interrogatoire. Je descendis au fond de mes souvenirs; je cherchai à me rappeler des circonstances insignifiantes, inaperçues dans leur principe, et qui étaient devenues, par de calomnieuses insinuations, de graves et terribles charges contre moi. Je

recommandai à mes domestiques de chercher aussi la vérité et de la dire exactement.

M. Brugère, resté près de moi, ne pouvait, dans sa position de famille, diriger ma conduite; il appela à mon aide M. Saint-Avit, son beau-père, dont la réputation comme jurisconsulte s'étend bien au-delà de la Corrèze et du Limousin. La santé de M. Saint-Avit ne lui permit pas de se rendre à Glandier; mais il m'envoya son fils, qui m'apporta, avec les conseils dictés par l'expérience de son père, les généreuses et franches sympathies d'un cœur noble et jeune. Je lui confiai les lettres de M. Lafarge et quelques papiers qui me restaient.

Le procureur du roi, le juge d'instruction arrivèrent le matin. La journée se passa à interroger Mlle Brun, Denis, mes domestiques. Je fus étonnée que les témoins communiquassent librement entre eux, et qu'ils ne pussent s'approcher de moi, que l'on avait, pour ainsi dire, mise au secret dans ma chambre; je ne voyais qu'Emma et Clémentine, et encore près leur déposition.

Ma pauvre Emma était inquiète, désolée; elle

ne savait que faire de la petite boîte de gómme qu'elle avait prise dans la poche de mon tablier, et dans laquelle M. Fleyniat avait découvert de l'arsenic. Emma ne pouvait se décider à la remettre entre les mains du procureur du roi; elle me croyait perdue par sa faute; et elle pleurait, pleine de craintes, de regrets et de noirs pressentiments. Je la rassurai en lui disant que le poison avait dû exister bien plus probablement dans l'imagination de son oncle que dans la malheureuse boîte. Mais, n'osant prendre sur moi de lui donner un conseil, je l'engageai à conficr son secret à M. Brugère.

L'avis de nos trois consciences réunies fut qu'il fallait déposer la boîte entre les mains de la justice, se mettre à l'abri des remords et des soupçons en agissant sans détour, en disant toute la vérité, aussi bien celle qui pouvait me nuire que celle qui devait me sauver.

Mon interrogatoire commença à huit heures du soir, et dura trois heures.

J'avais cru d'abord qu'il ne me faudrait répondre que sur des questions relatives à l'empoisonnement, et je me sentais ferme et coura-

geuse. Mais quand je vis défeuiller tous les jours de mon passé sous les froides questions qui sondaient mon âme, j'eus peine à contenir toutes mes révoltes, tout mon désespoir. Je sentis des larmes rouler dans mes yeux. Je sentis une main de glace peser sur ma pensée. Je pus balbutier quelques mots à peine, et je ne revins à moi-même que lorsque je n'eus plus à répondre qu'aux accusations des faits matériels et odieux de l'empoisonnement.

Nos actions appartiennent aux hommes, mais nos pensées n'appartiennent qu'à Dieu ! Aussi longtemps que ces pensées n'ont pas erré sur nos lèvres, qu'elles ne se sont pas posées sur un blanc parchemin, qu'elles ne se sont pas traduites en action, aussi longtemps qu'elles n'ont incrusté leurs joies, leurs souvenirs, leurs regrets, leurs douleurs que dans l'abîme de notre âme, elles devraient être nobles, libres comme les étoiles du ciel, elles devraient être au dessus du despotisme scrutateur de la loi !

Les paroles du juge d'instruction ne me laissèrent pas longtemps douter de sa prévention. Je vis que les interrogatoires des témoins avaient

été dirigés moins dans le but de découvrir le coupable que dans celui de convaincre, d'écraser celle qu'on avait désignée. Je ne crois pas qu'il y eût un sentiment de haine dans la conduite de M. La Ch.; mais il est des intelligences trop exiguës pour loger deux idées contradictoires. La famille Lafarge avait parlé la première. Je dus frapper inutilement à la porte du cerveau magistral.

Le procureur du roi, M. Rivet, remplit la pénible mission qui l'amenait vers moi avec une douce et triste compassion. Il eut des égards aussi grands que mon malheur. J'étais seule avec lui lorsqu'il m'annonça que j'allais être transférée dans la prison de Brives par la gendarmerie... Indignée, je m'étais d'abord soulevée de mon fauteuil comme pour protester de mon innocence. J'y retombai, muette, glacée, étouffée sous la fatalité de ma destinée. Je crois que je n'aurais pas vécu dix minutes en cet état si une larme, qui tomba sur la joue de mon bon et loyal *persécuteur*, ne m'eût rendu la faculté de pleurer. M. Rivet profita de ce moment pour me promettre tous les ménagements possibles:

il me donna trois jours pour essayer d'obtenir l'intervention favorable du procureur général. Il me dit combien son devoir lui était cruel en ce moment, et je pus trouver quelques mots pour le remercier d'avoir si généreusement adouci sa triste mission, d'avoir rempli en homme le devoir sévère du magistrat.

Cette nouvelle tomba comme la foudre sur mes domestiques. Clémentine surtout était folle de désespoir. Elle courait en sanglotant dans ma chambre, me regardait, puis se cachait pour ne plus me voir, avait des cris d'indignation et de douleur. Emma, qui était sortie désespérée, rentra. Je fus étonnée de son calme.

« Clémentine, dit-elle, on vous permet d'aller en prison avec elle; moi aussi je l'accompagnerai pour quelques jours.

—Oh! que Dieu soit loué! Je sens que je puis vivre, m'écriai-je en pressant dans mes bras ces deux nobles créatures. Tant que je serai aimée, je pourrai souffrir sans désespoir et sans faiblesse... Mais, chère Emma, mon bon ange gardien, puis-je vous faire partager les fatigues, les humiliations de ce voyage?—Et vous,

ma bonne Clé, savez-vous ce que c'est qu'une prison loin de votre famille, de votre pays? »

Toutes deux ne me permirent pas d'achever. Clémentine n'avait plus de larmes. Elle parlait du départ avec un air presque joyeux. Elle semblait oublier le malheur lorsqu'on lui permettait de le partager avec moi, et la généreuse fille me remerciait de la conduire en prison, ne voulant pas comprendre que son dévouement ne fût *très-ordinaire*, et s'offensait presque de ma reconnaissance.

Ce même jour les gendarmes arrivèrent à Glandier et s'y installèrent. Ce même jour aussi M. Brugère, achevant sa mission protectrice et généreuse, partit pour Limoges, afin de m'obtenir du procureur général la permission de rester chez moi sous la garde d'un peloton de gendarmerie. Son voyage n'obtint aucun résultat. Il trouva M. Dumont-Saint-Priest déjà fortement prévenu contre moi. — Magnaud, Buffière, Denis, avaient déposé leurs calomnies dans l'esprit du procureur général. Plusieurs membres de sa famille, amis de Mmes Buffière et Lafarge, lui avaient décrit leur touchant dés-

espoir, ma cruelle et odieuse conduite. Il n'eut pas de pitié pour un *monstre*.

— Je m'attendais à un refus; je n'en fus pas trop malheureuse. Cette triste masure du Glandier me semblait chaque jour plus abandonnée et plus sinistre. J'avais peur..... Il y avait eu un crime, il y avait un assassin; quel était-il?... Je fis coucher Alfred et le pionnier Joseph en travers de ma porte, et cependant la nuit je tressaillais au moindre bruit. Le vent, qui s'engouffrait dans les corridors, m'épouvantait. Quelquefois même je détournais de mes lèvres, en frissonnant, les boissons qui allaient les désaltérer. Oh! oui, j'avais peur, bien peur... car si l'auteur du crime n'avait pas reculé à choisir ma tête pour remplacer la sienne sur l'échafaud, les événements ne pouvaient-ils pas éveiller un intérêt, une pensée qui l'obligeât à sacrifier lui-même la victime qu'il voulait faire sacrifier au nom de la loi.

L'insolence de Denis n'avait plus de bornes. Un soir il entra dans ma chambre dans un état d'ivresse complète; et, venant se poser devant mon lit, il s'y appuya, me fit une peinture dé-



goûtante de ma prison, de la brutalité des geôliers, de la dégradation des femmes dont je devais partager les travaux, le lit, les repas. — Changeant ensuite de sujet, il me conseilla de *décamper*, de me procurer de l'argent, et de m'en fier à lui ; qu'il saurait bien me mener hors des frontières... Enfin, comme je relevais ma tête avec mépris en lui ordonnant de sortir, il s'éloigna en murmurant :

« *Relevez-la, relevez-la votre tête* de princesse; le bourreau vous la *rabattra* bien.»

Je fus si épouvantée de cette scène que je m'adressai aux gendarmes qui me gardaient pour interdire la porte de mon appartement à ce méchant homme, qui pouvait être dangereux dans l'abrutissement de l'ivresse.

M. de Tourdonnet était dans le Berry ; toutes les personnes que j'avais vues m'abandonnèrent à l'heure du danger ; toutes... excepté Emma, qui s'était faite mon ange gardien, et le jeune avocat avec lequel j'avais passé deux heures à Tulle. Oh ! combien je le remerciai d'avoir cru en mon innocence! M. Lachaud ne m'envoyait pas de vulgaires consolations, mais il accordait

à la pauvre femme humiliée, flétrie, son dévouement et son respect... Qu'il en soit béni!

Il était une heure du matin quand le brigadier de la gendarmerie vint me dire que le moment du départ était arrivé et que les chevaux nous attendaient. J'avais choisi et obtenu cette heure avancée de la nuit pour me rendre à cheval à Vigeois, où m'attendait ma voiture.

Pour quitter ma chambre il me fallut traverser celle de M. Lafarge. Il n'y régnait pas ce calme de la mort qui met dans le cœur une consolation et une prière, mais un désordre triste et sinistre. Je fus m'agenouiller près de ce lit de douleur.

« Charles, lui dis-je dans ma pensée, Charles, vous voyez ce que je souffre... vous savez mon innocence... Du haut du ciel veillez sur moi, éclairez mes juges, soyez la providence de celle que vous avez aimée. »

Je me relevai plus forte, et je descendis dans le corridor, dont les voûtes sombres, éclairées par des brandons, retentissaient des hennissements des chevaux, de leurs piétinements im-

patients, du bruit métallique que faisaient en traînant sur la pierre les longs sabres des gendarmes.

Les domestiques de la maison, les pionniers, les pauvres métayers de nos domaines m'attendaient au pied de l'escalier avec des sanglots... Les uns s'emparaient de mes mains, les autres baisaient le bas de ma robe; tous ensemble ils disaient :

« Pauvre dame! que Dieu vous accompagne et vous ramène... Allez, nous le savons bien, nous, ce n'est pas vous qui l'avez fait mourir... Nous ferons des neuvaines... Pauvre femme... pauvre... pauvre... faut-il que nous voyions ainsi votre perte... »

Ces touchants témoignages de regrets et d'affection me faisaient un grand bien et un mal affreux..... J'abandonnais en pleurant mes mains aux mains de ces braves gens; j'embrassais ces bonnes femmes qui vouaient des cierges à la sainte Vierge pour obtenir mon retour parmi elles, et qui faisaient sur moi le signe de la croix.

Cette scène m'épuisait; le brigadier me porta plutôt qu'il ne me fit monter sur mon cheval.

« Adieu, adieu, pauvre dame ! que Dieu vous bénisse ! s'écrièrent encore toutes ces bonnes âmes qui m'entouraient.

— Adieu ! leur répondis-je avec désespoir... Adieu... je suis innocente... adieu... priez pour moi ! »

La pluie tombait glacée d'un ciel sans étoiles; la lune restait voilée sous le crêpe gris et flottant des nuages, et le vent qui mugissait en fureur faisait tourbillonner autour de nous les feuilles mortes des châtaigniers. J'avais abandonné les rênes sur le cou d'Arabska, qui marchait tristement au pas et la tête baissée. J'avais une de mes mains dans celles d'Emma, et je pleurais amèrement.

Après deux heures le paysan qui nous conduisait s'égara... les gendarmes ne connaissaient pas le chemin... La route, toujours très-mauvaise, était devenue fondrière ou torrent, et je dus moi-même servir de guide dans ce chemin qui me conduisait peut-être à la mort.

Cette nécessité de veiller au salut des autres,

la pensée du danger toujours entraînante et douce quand la vie pèse sur le cœur, le mouvement, l'excitation calmèrent les angoisses du départ. La pluie avait traversé tous mes vêtements. Le brave gendarme ôta son manteau pour m'en couvrir, se dépouilla de ses gros gants pour en réchauffer mes mains glacées, et puis, quand, après cinq heures de marche, nous arrivâmes à Vigeois, l'excellent homme se rappela que Clémentine lui avait recommandé de me soigner, et voulut lui-même sécher et ranimer mes pieds engourdis par le froid.

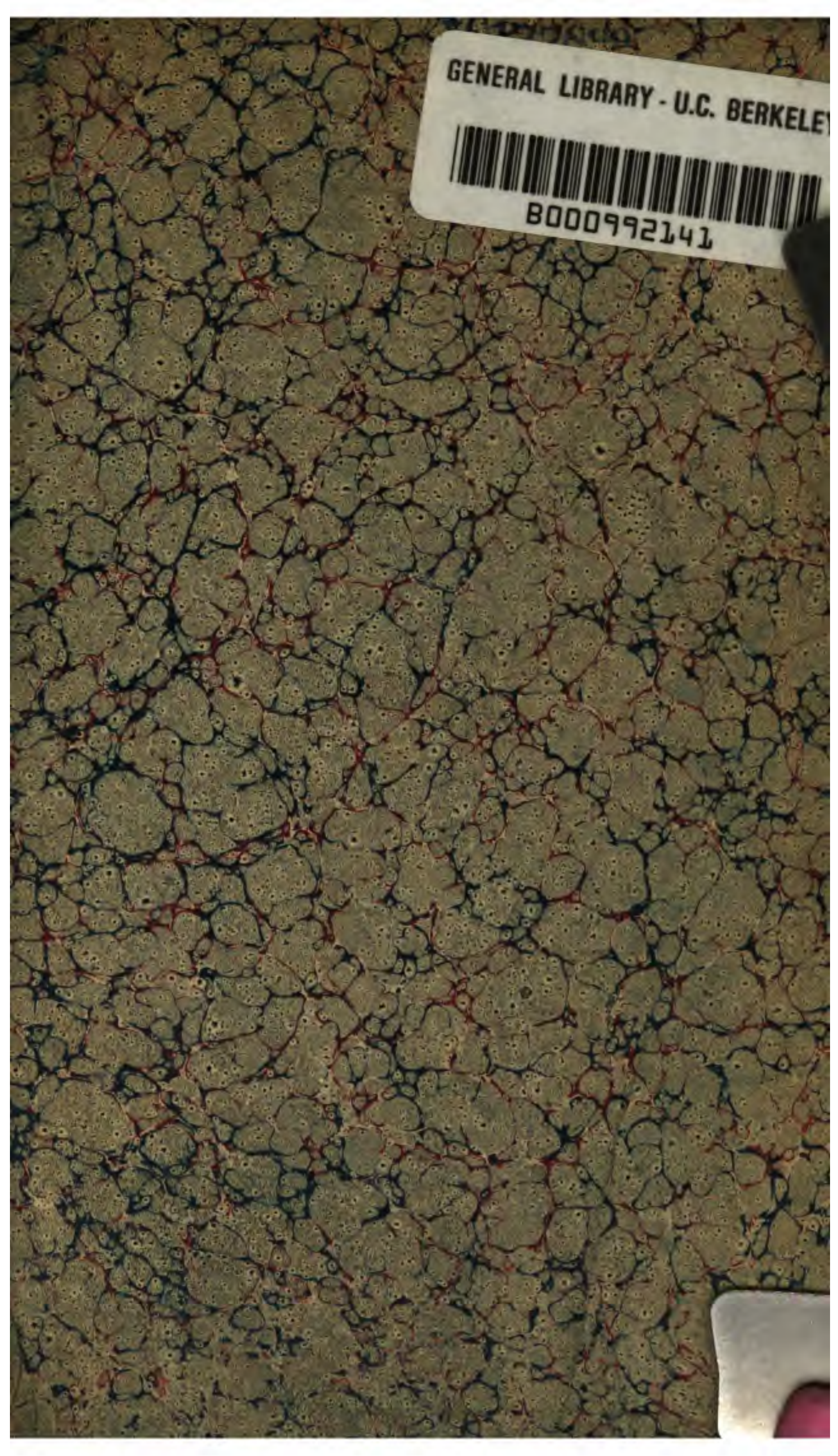
M. Fleyniat s'offrit à m'accompagner jusqu'à Brives; je l'acceptai avec reconnaissance. Les émotions et les fatigues de la nuit m'avaient brisée; il fallut nous arrêter à moitié chemin, me laisser prendre quelques heures de repos sur un lit; aussi était-il déjà fort tard quand nous arrivâmes à Brives.

On savait mon arrivée. La populace se pressait en foule autour de la voiture; des cris, des rires, des paroles grossières, insultantes, bourdonnaient à mon oreille. La porte de la prison s'ouvrit; au bruit des verroux, involontai-

rement je reculai... je fis deux pas en arrière... Puis, rassemblant toutes mes forces, avec un courage désespéré je franchis le seuil de ma tombe.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

[illegible] [illegible] pregna [illegible]


GENERAL LIBRARY - U.C. BERKELEY
B000992141

